

Pierre et Jean

Guy de Maupassant

Table of Contents

<u>Pierre et Jean</u>	1
<u>Guy de Maupassant</u>	1
<u>“LE ROMAN”</u>	1
<u>I</u>	9
<u>II</u>	24
<u>III</u>	29
<u>IV</u>	39
<u>V</u>	48
<u>VI</u>	58
<u>VII</u>	69
<u>VIII</u>	79
<u>IX</u>	90

Pierre et Jean

Guy de Maupassant

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- “LE ROMAN”
- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

PIERRE & JEAN

GUY DE MAUPASSANT

“LE ROMAN”

Je n'ai point l'intention de plaider ici pour le petit roman qui suit. Tout au contraire les idées que je vais essayer de faire comprendre entraîneraient plutôt la critique du genre d'étude psychologique que j'ai entrepris dans *Pierre et Jean*.

Je veux m'occuper du Roman en général.

Je ne suis pas le seul à qui le même reproche soit adressé par les mêmes critiques, chaque fois que paraît un livre nouveau.

Au milieu de phrases élogieuses, je trouve régulièrement celle-ci, sous les mêmes plumes:

—Le plus grand défaut de cette œuvre c'est qu'elle n'est pas un roman à proprement parler.

On pourrait répondre par le même argument.

—Le plus grand défaut de l'écrivain qui me fait l'honneur de me juger, c'est qu'il n'est pas un critique.

Quels sont en effet les caractères essentiels du critique?

Il faut que, sans parti pris, sans opinions préconçues, sans idées d'école, sans attaches avec aucune famille

Pierre et Jean

d'artistes, il comprenne, distingue et explique toutes les tendances les plus opposees, les temperaments les plus contraires, et admette les recherches d'art les plus diverses.

Or, le critique qui, apres *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Don Quichotte*, *les Liaisons dangereuses*, *Werther*, *les Affinites electives*, *Clarisse Harlowe*, *Emile*, *Candide*, *Cinq-Mars*, *Rene*, *les Trois Mousquetaires*, *Mauprat*, *le Pere Goriot*, *la Cousine Bette*, *Colomba*, *le Rouge et le Noir*, *Mademoiselle de Maupin*, *Notre-Dame de Paris*, *Salamambo*, *Madame Bovary*, *Adolphe*, *M. de Camors*, *l'Assommoir*, *Sapho*, etc., ose encore ecrire: "Ceci est un roman et cela n'en est pas un", me parait doue d'une perspicacite qui ressemble fort a de l'incompetence.

Generalement ce critique entend par roman une aventure plus ou moins vraisemblable, arrangee a la facon d'une piece de theatre en trois actes dont le premier contient l'exposition, le second l'action et le troisieme le denouement.

Cette maniere de composer est absolument admissible a la condition qu'on acceptera egalement toutes les autres.

Existe-t-il des regles pour faire un roman, en dehors desquelles une histoire ecrite devrait porter un autre nom?

Si *Don Quichotte* est un roman, le *Rouge et le Noir* en est-il un autre? Si *Monte-Cristo* est un roman, *l'Assommoir* en est-il un? Peut-on etablir une comparaison entre les *Affinites electives* de Goethe, les *Trois Mousquetaires* de Dumas, *Madame Bovary* de Flaubert, *M. de Camors* de M.O. Feuillet et *Germinal* de M. Zola? Laquelle de ces oeuvres est un roman? Quelles sont ces fameuses regles? D'ou viennent-elles? Qui les a etablies? En vertu de quel principe, de quelle autorite et de quels raisonnements?

Il semble cependant que ces critiques savent d'une facon certaine, indubitable, ce qui constitue un roman et ce qui le distingue d'un autre, qui n'en est pas un. Cela signifie tout simplement, que, sans etre des producteurs, ils sont enregimentes dans une ecole, et qu'ils rejettent, a la facon des romanciers eux-memes, toutes les oeuvres concues et executees en dehors de leur esthetique.

Un critique intelligent devrait, au contraire, rechercher tout ce qui ressemble le moins aux romans deja faits, et pousser autant que possible les jeunes gens a tenter des voies nouvelles.

Tous les ecrivains, Victor Hugo comme M. Zola, ont reclame avec persistance le droit absolu, droit indiscutable, de composer, c'est-a-dire d'imaginer ou d'observer, suivant leur conception personnelle de l'art. Le talent provient de l'originalite, qui est une maniere speciale de penser, de voir, de comprendre et de juger. Or, le critique qui pretend definir le Roman suivant l'idee qu'il s'en fait d'apres les romans qu'il aime, et etablir certaines regles invariables de composition, luttera toujours contre un temperament d'artiste apportant une maniere nouvelle. Un critique, qui meriterait absolument ce nom, ne devrait etre qu'un analyste sans tendances, sans preferences, sans passions, et, comme un expert en tableaux, n'apprécier que la valeur artiste de l'objet d'art qu'on lui soumet. Sa comprehension, ouverte a tout, doit absorber assez completement sa personnalite pour qu'il puisse decouvrir et vanter les livres meme qu'il n'aime pas comme homme et qu'il doit comprendre comme juge.

Mais la plupart des critiques ne sont, en somme, que des lecteurs, d'ou il resulte qu'ils nous gourmandent presque toujours a faux ou qu'ils nous complimentent sans reserve et sans mesure.

Le lecteur, qui cherche uniquement dans un livre a satisfaire la tendance naturelle de son esprit, demande a l'ecrivain de repondre a son gout predominant, et il qualifie invariablement de remarquable ou de *bien ecrit*, l'ouvrage ou le passage qui plait a son imagination idealiste, gaie, grivoise, triste, reveuse ou positive.

Pierre et Jean

En somme, le public est compose de groupes nombreux qui nous crient:

—Consolez—moi.

—Amusez—moi.

—Attristez—moi.

—Attendez—moi.

—Faites—moi rever.

—Faites—moi rire.

—Faites—moi fremir.

—Faites—moi pleurer.

—Faites—moi penser.

Seuls, quelques esprits d'elite demandent a l'artiste:

—Faites—moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre temperament.

L'artiste essaie, reussit ou echoue.

Le critique ne doit apprecier le resultat que suivant la nature de l'effort; et il n'a pas le droit de se preoccuper des tendances.

Cela a ete ecrit deja mille fois. Il faudra toujours le repeter.

Donc, apres les ecoles litteraires qui ont voulu nous donner une vision deformee, surhumaine, poetique, attendrissante, charmante ou superbe de la vie, est venue une ecole realiste ou naturaliste qui a pretendu nous montrer la verite, rien que la verite et toute la verite.

Il faut admettre avec un egal interet ces theories d'art si differentes et juger les oeuvres qu'elles produisent, uniquement au point de vue de leur valeur artistique en acceptant *a priori* les idees generales d'ou elles sont nees.

Contester le droit d'un ecrivain de faire une oeuvre poetique ou une oeuvre realiste, c'est vouloir le forcer a modifier son temperament, recuser son originalite, ne pas lui permettre de se servir de l'oeil et de l'intelligence que la nature lui a donnees.

Lui reprocher de voir les choses belles ou laides, petites ou epiques, gracieuses ou sinistres, c'est lui reprocher d'etre conforme de telle ou telle facon et de ne pas avoir une vision concordant avec la notre.

Laissons—le libre de comprendre, d'observer, de concevoir comme il lui plaira, pourvu qu'il soit un artiste. Devenons poetiquement exaltes pour juger un idealiste et prouvons—lui que son reve est mediocre, banal, pas assez fou ou magnifique. Mais si nous jugeons un naturaliste, montrons—lui en quoi la verite dans la vie differe de la verite dans son livre.

Pierre et Jean

Il est évident que des écoles si différentes ont dû employer des procédés de composition absolument opposés.

Le romancier qui transforme la vérité constante, brutale et déplaisante, pour en tirer une aventure exceptionnelle et séduisante, doit, sans souci exagéré de la vraisemblance, manipuler les événements à son gré, les préparer et les arranger pour plaire au lecteur, l'émerveiller ou l'attendrir. Le plan de son roman n'est qu'une série de combinaisons ingénieuses conduisant avec adresse au dénouement. Les incidents sont disposés et gradés vers le point culminant et l'effet de la fin, qui est un événement capital et décisif, satisfaisant toutes les curiosités éveillées au début, mettant une barrière à l'intérêt, et terminant si complètement l'histoire racontée qu'on ne désire plus savoir ce que deviendront, le lendemain, les personnages les plus attachants.

Le romancier, au contraire, qui prétend nous donner une image exacte de la vie, doit éviter avec soin tout enchaînement d'événements qui paraîtrait exceptionnel. Son but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendrir, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. À force d'avoir vu et médité il regarde l'univers, les choses, les faits et les hommes d'une certaine façon qui lui est propre et qui résulte de l'ensemble de ses observations réfléchies. C'est cette vision personnelle du monde qu'il cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre. Pour nous émerveiller, comme il l'a été lui-même par le spectacle de la vie, il doit la reproduire devant nos yeux avec une scrupuleuse ressemblance. Il devra donc composer son œuvre d'une manière si adroite, si dissimulée, et d'apparence si simple, qu'il soit impossible d'en apercevoir et d'en indiquer le plan, de découvrir ses intentions.

Au lieu de machiner une aventure et de la dérouler de façon à la rendre intéressante jusqu'au dénouement, il prendra son ou ses personnages à une certaine période de leur existence et les conduira, par des transitions naturelles, jusqu'à la période suivante. Il montrera de cette façon, tantôt comment les esprits se modifient sous l'influence des circonstances environnantes, tantôt comment se développent les sentiments et les passions, comment on s'aime, comment on se hait, comment on se combat dans tous les milieux sociaux, comment luttent les intérêts bourgeois, les intérêts d'argent, les intérêts de famille, les intérêts politiques.

L'habileté de son plan ne consistera donc point dans l'émotion ou dans le charme, dans un début attachant ou dans une catastrophe émouvante, mais dans le groupement adroit de petits faits constants d'où se dégagera le sens définitif de l'œuvre. S'il fait tenir dans trois cents pages dix ans d'une vie pour montrer quelle a été, au milieu de tous les êtres qui l'ont entourée, sa signification particulière et bien caractéristique, il devra savoir éliminer, parmi les menus événements innombrables et quotidiens, tous ceux qui lui sont inutiles, et mettre en lumière, d'une façon spéciale, tous ceux qui seraient demeurés inaperçus pour des observateurs peu clairvoyants et qui donnent au livre sa portée, sa valeur d'ensemble.

On comprend qu'une semblable manière de composer, si différente de l'ancien procédé visible à tous les yeux, déroutait souvent les critiques, et qu'ils ne découvraient pas tous les fils si minces, si secrets, presque invisibles, employés par certains artistes modernes à la place de la ficelle unique qui avait nom: l'Intrigue.

En somme, si le Romancier d'hier choisissait et racontait les crises de la vie, les états aigus de l'âme et du cœur, le Romancier d'aujourd'hui écrit l'histoire du cœur, de l'âme et de l'intelligence à l'état normal. Pour produire l'effet qu'il poursuit, c'est-à-dire l'émotion de la simple réalité et pour dégager l'enseignement artistique qu'il en veut tirer, c'est-à-dire la révélation de ce qu'est véritablement l'homme contemporain devant ses yeux, il devra n'employer que des faits d'une vérité irrecusable et constante.

Mais en se plaçant au point de vue même de ces artistes réalistes, on doit discuter et contester leur théorie qui semble pouvoir être résumée par ces mots: "Rien que la vérité et toute la vérité."

Leur intention étant de dégager la philosophie de certains faits constants et courants, ils devront souvent corriger les événements au profit de la vraisemblance et au détriment de la vérité, car:

Pierre et Jean

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même.

Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc,—ce qui estime première atteinte à la théorie de toute la vérité.

La vie, en outre, est composée des choses les plus différentes, les plus imprévues, les plus contraires, les plus disparates; elle est brutale, sans suite, sans chaîne, pleine de catastrophes inexplicables, illogiques et contradictoires qui doivent être classées au chapitre *faits divers*.

Voilà pourquoi l'artiste, ayant choisi son thème, ne prendra dans cette vie encombrée de hasards et de futilités que les détails caractéristiques utiles à son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'a-côté.

Un exemple entre mille:

Le nombre des gens qui meurent chaque jour par accident est considérable sur la terre. Mais pouvons-nous faire tomber une tuile sur la tête d'un personnage principal, ou le jeter sous les roues d'une voiture, au milieu d'un récit, sous prétexte qu'il faut faire la part de l'accident?

La vie encore laisse tout au même plan, précipite les faits ou les traîne indéfiniment. L'art, au contraire, consiste à user de précautions et de préparations, à ménager des transitions savantes et dissimulées, à mettre en pleine lumière, par la seule adresse de la composition, les événements essentiels et à donner à tous les autres le degré de relief qui leur convient, suivant leur importance, pour produire la sensation profonde de la vérité spéciale qu'on veut montrer.

Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le péle-mêle de leur succession.

J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes.

Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. Et nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race.

Chacun de nous se fait donc simplement une illusion du monde, illusion poétique, sentimentale, joyeuse, mélancolique, sale ou lugubre suivant sa nature. Et l'écrivain n'a d'autre mission que de reproduire fidèlement cette illusion avec tous les procédés d'art qu'il a appris et dont il peut disposer.

Illusion du beau qui est une convention humaine! Illusion du laid qui est une opinion changeante! Illusion du vrai jamais immuable! Illusion de l'ignoble qui attire tant d'êtres! Les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière.

Ne nous fâchons donc contre aucune théorie puisque chacune d'elles est simplement l'expression généralisée d'un tempérament qui s'analyse.

Il en est deux surtout qu'on a souvent discutées en les opposant l'une à l'autre au lieu de les admettre l'une et l'autre, celle du roman d'analyse pure et celle du roman objectif. Les partisans de l'analyse demandent que

Pierre et Jean

l'écrivain s'attache à indiquer les moindres évolutions d'un esprit et tous les mobiles les plus secrets qui déterminent nos actions, en n'accordant au fait lui-même qu'une importance très secondaire. Il est le point d'arrivée, une simple borne, le prétexte du roman. Il faudrait donc, d'après eux, écrire ces œuvres précises et réelles où l'imagination se confond avec l'observation, à la manière d'un philosophe composant un livre de psychologie, exposer les causes en les prenant aux origines les plus lointaines, dire tous les pourquoi de tous les vouloirs et discerner toutes les réactions de l'âme agissant sous l'impulsion des intérêts, des passions ou des instincts.

Les partisans de l'objectivité, (quel vilain mot!) prétendant, au contraire, nous donner la représentation exacte de ce qui a lieu dans la vie, évitent avec soin toute explication compliquée, toute dissertation sur les motifs, et se bornent à faire passer sous nos yeux les personnages et les événements.

Pour eux, la psychologie doit être cachée dans le livre comme elle est cachée en réalité sous les faits dans l'existence.

Le roman conçu de cette manière y gagne de l'intérêt, du mouvement dans le récit, de la couleur, de la vie remuante.

Donc, au lieu d'expliquer longuement l'état d'esprit d'un personnage, les écrivains objectifs cherchent l'action ou le geste que cet état d'âme doit faire accomplir fatalement à cet homme dans une situation déterminée. Et ils le font se conduire de telle manière, d'un bout à l'autre du volume, que tous ses actes, tous ses mouvements, soient le reflet de sa nature intime, de toutes ses pensées, de toutes ses volontés ou de toutes ses hésitations. Ils cachent donc la psychologie au lieu de l'étaler, ils en font la carcasse de l'œuvre, comme l'ossature invisible est la carcasse du corps humain. Le peintre qui fait notre portrait ne montre pas notre squelette.

Il me semble aussi que le roman exécuté de cette façon y gagne en sincérité. Il est d'abord plus vraisemblable, car les gens que nous voyons agir autour de nous ne nous racontent point les mobiles auxquels ils obéissent.

Il faut ensuite tenir compte de ce que, si, à force d'observer les hommes, nous pouvons déterminer leur nature assez exactement pour prévoir leur manière d'être dans presque toutes les circonstances, si nous pouvons dire avec précision: "Tel homme de tel tempérament, dans tel cas, fera ceci", il ne s'ensuit point que nous puissions déterminer, une à une, toutes les secrètes évolutions de sa pensée qui n'est pas la notre, toutes les mystérieuses sollicitations de ses instincts qui ne sont pas pareils aux nôtres, toutes les incitations confuses de sa nature dont les organes, les nerfs, le sang, la chair, sont différents des nôtres.

Quel que soit le génie d'un homme faible, doux, sans passions, aimant uniquement la science et le travail, jamais il ne pourra se transporter assez complètement dans l'âme et dans le corps d'un gaillard exubérant, sensuel, violent, soulevé par tous les desirs et même par tous les vices, pour comprendre et indiquer les impulsions et les sensations les plus intimes de cet être si différent, alors même qu'il peut fort bien prévoir et raconter tous les actes de sa vie.

En somme, celui qui fait de la psychologie pure ne peut que se substituer à tous ses personnages dans les différentes situations où il les place, car il lui est impossible de changer ses organes, qui sont les seuls intermédiaires entre la vie extérieure et nous, qui nous imposent leurs perceptions, déterminent notre sensibilité, créent en nous une âme essentiellement différente de toutes celles qui nous entourent. Notre vision, notre connaissance du monde acquise par le secours de nos sens, nos idées sur la vie, nous ne pouvons que les transporter en partie dans tous les personnages dont nous prétendons dévoiler l'être intime et inconnu. C'est donc toujours nous que nous montrons dans le corps d'un roi, d'un assassin, d'un voleur ou d'un honnête homme, d'une courtisane, d'une religieuse, d'une jeune fille ou d'une marchande aux halles, car nous sommes obligés de nous poser ainsi le problème: "*Si j'étais roi, assassin, voleur, courtisane, religieuse, jeune fille ou marchande aux halles, qu'est-ce que je ferais, qu'est-ce que je penserais, comment est-ce que j'agirais?*"

Pierre et Jean

Nous ne diversifions donc nos personnages qu'en changeant l'age, le sexe, la situation sociale et toutes les circonstances de la vie de notre moi que la nature a entoure d'une barriere d'organes infranchissable.

L'adresse consiste a ne pas laisser reconnaitre ce *moi* par le lecteur sous tous les masques divers qui nous servent a le cacher.

Mais si, au seul point de vue de la complete exactitude, la pure analyse psychologique est contestable, elle peut cependant nous donner des oeuvres d'art aussi belles que toutes les autres methodes de travail.

Voici, aujourd'hui, les symbolistes. Pourquoi pas? Leur reve d'artistes est respectable; et ils ont cela de particulierement interessant qu'ils savent et qu'ils proclament l'extreme difficulte de l'art.

Il faut etre, en effet, bien fou, bien audacieux, bien outreucidant ou bien sot, pour ecrire encore aujourd'hui! Apres tant de maitres aux natures si variees, au genie si multiple, que reste-t-il a faire qui n'ait ete fait, que reste-t-il a dire qui n'ait ete dit? Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir ecrit une page, une phrase qui ne se trouve deja, a peu pres pareille, quelque part. Quand nous lisons, nous, si satures d'ecriture francaise que notre corps entier nous donne l'impression d'etre une pate faite avec des mots, trouvons-nous jamais une ligne, une pensee qui ne nous soit familiere, dont nous n'ayons eu, au moins, le confus pressentiment?

L'homme qui cherche seulement a amuser son public par des moyens deja connus, ecrit avec confiance, dans la candeur de sa mediocrite, des oeuvres destinees a la foule ignorante et desoeuvree. Mais ceux sur qui pesent tous les siecles de la litterature passee, ceux que rien ne satisfait, que tout degoute, parce qu'ils revent mieux, a qui tout semble deflore deja, a qui leur oeuvre donne toujours l'impression d'un travail inutile et commun, en arrivent a juger l'art litteraire une chose insaisissable, mysterieuse, que nous devoilent a peine quelques pages des plus grands maitres.

Vingt vers, vingt phrases, lus tout a coup nous font tressaillir jusqu'au coeur comme une revelation surprenante; mais les vers suivants ressemblent a tous les vers, la prose qui coule ensuite ressemble a toutes les proses.

Les hommes de genie n'ont point, sans doute, ces angoisses et ces tourments, parce qu'ils portent en eux une force creatrice irresistible. Ils ne se jugent pas eux-memes. Les autres, nous autres qui sommes simplement des travailleurs conscients et tenaces, nous ne pouvons lutter contre l'invincible decouragement que par la continuite de l'effort.

Deux hommes par leurs enseignements simples et lumineux m'ont donne cette force de toujours tenter: Louis Bouilhet et Gustave Flaubert.

Si je parle ici d'eux et de moi c'est que leurs conseils, resumes en peu de lignes, seront peut-etre utiles a quelques jeunes gens moins confiants en eux-memes qu'on ne l'est d'ordinaire quand on debute dans les lettres.

Bouilhet, que je connus le premier d'une facon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitie de Flaubert, a force de me repeter que cent vers, peut-etre moins, suffisent a la reputation d'un artiste, s'ils sont irreprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalite d'un homme meme de second ordre, me fit comprendre que le travail continuel et la connaissance profonde du metier peuvent, un jour de lucidite, de puissance et d'entrainement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette eclosion de l'oeuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire.

Je compris ensuite que les ecrivains les plus connus n'ont presque jamais laisse plus d'un volume et qu'il faut, avant tout, avoir cette chance de trouver et de discerner, au milieu de la multitude des matieres qui se

Pierre et Jean

presentent a notre choix, celle qui absorbera toutes nos facultes, toute notre valeur, toute notre puissance artiste.

Plus tard, Flaubert, que je voyais quelquefois, se prit d'affection pour moi. J'osai lui soumettre quelques essais. Il les lut avec bonte et me repondit: "Je ne sais pas si vous aurez du talent. Ce que vous m'avez apporte prouve une certaine intelligence, mais n'oubliez point ceci, jeune homme, que le talent—suivant le mot de Chateaubriand—n'est qu'une longue patience. Travaillez."

Je travaillai, et je revins souvent chez lui, comprenant que je lui plaisais, car il s'etait mis a m'appeler, en riant, son disciple.

Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis meme un drame detestable. Il n'en est rien reste. Le maitre lisait tout, puis le dimanche suivant, en dejeuner, developpait ses critiques et enfoncait en moi, peu a peu, deux ou trois principes qui sont le resume de ses longs et patients enseignements. "Si on a une originalite, disait-il, il faut avant tout la degager; si on n'en a pas, il faut en acquerir une."

—Le talent est une longue patience.—Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en decouvrir un aspect qui n'ait ete vu et dit par personne. Il y a, dans tout, de l'inexploré, parce que nous sommes habitues a ne nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pense avant nous sur ce que nous contemplons. La moindre chose contient un peu d'inconnu. Trouvons-le. Pour decrire un feu qui flambe et un arbre dans une plaine, demeurons en face de ce feu et de cet arbre jusqu'a ce qu'ils ne ressemblent plus, pour nous, a aucun autre arbre et a aucun autre feu.

C'est de cette facon qu'on devient original.

Ayant, en outre, pose cette verite qu'il n'y a pas, de par le monde entier, deux grains de sable, deux mouches, deux mains ou deux nez absolument pareils, il me forcait a exprimer, en quelques phrases, un etre ou un objet de maniere a le particulariser nettement, a le distinguer de tous les autres etres ou de tous les autres objets de meme race ou de meme espece.

"Quand vous passez, me disait-il, devant un epicier assis sur sa porte, devant un concierge qui fume sa pipe, devant une station de fiacres, montrez-moi cet epicier et ce concierge, leur pose, toute leur apparence physique contenant aussi, indiquee par l'adresse de l'image, toute leur nature morale, de facon a ce que je ne les confonde avec aucun autre epicier ou avec aucun autre concierge, et faites-moi voir, par un seul mot, en quoi un cheval de fiacre ne ressemble pas aux cinquante autres qui le suivent et le precedent."

J'ai developpe ailleurs ses idees sur le style. Elles ont de grands rapports avec la theorie de l'observation que je viens d'exposer. Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer et qu'un adjectif pour la qualifier. Il faut donc chercher, jusqu'a ce qu'on les ait decouverts, ce mot, ce verbe et cet adjectif, et ne jamais se contenter de l'a peu pres, ne jamais avoir recours a des supercheres, meme heureuses, a des clowneries de langage pour eviter la difficulte.

On peut traduire et indiquer les choses les plus subtiles en appliquant ce vers de Boileau:

D'un mot mis en sa place enseigne le pouvoir.

Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, complique, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensee; mais il faut discerner avec une extreme lucidite toutes les modifications de la valeur d'un mot suivant la place qu'il occupe. Ayons moins de noms, de verbes et d'adjectifs aux sens presque insaisissables, mais plus de phrases differentes, diversement construites, ingenieusement coupees, pleines de sonorites et de rythmes savants. Efforcons-nous d'etre des

Pierre et Jean

stylistes excellents plutôt que des collectionneurs de termes rares.

Il est, en effet, plus difficile de manier la phrase à son gre, de lui faire tout dire, même ce qu'elle n'exprime pas, de l'emplit de sous-entendus, d'intentions secrètes et non formulées, que d'inventer des expressions nouvelles ou de rechercher, au fond de vieux livres inconnus, toutes celles dont nous avons perdu l'usage et la signification, et qui sont pour nous comme des verbes morts.

La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains manières n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide, ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités, sans que rien surnage de ces tentatives inutiles, de ces efforts impuissants. La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre.

Ceux qui font aujourd'hui des images, sans prendre garde aux termes abstraits, ceux qui font tomber la grêle ou la pluie sur la *propre* des vitres, peuvent aussi jeter des pierres à la simplicité de leurs confrères! Elles frapperont peut-être les confrères qui ont un corps, mais n'atteindront jamais la simplicité qui n'en a pas.

GUY DE MAUPASSANT.

La Guillette, Etretat, septembre 1887.

PIERRE ET JEAN

I

—Zut! s'écria tout à coup le père Roland qui depuis un quart d'heure demeurait immobile, les yeux fixés sur l'eau, et soulevant par moments, d'un mouvement très léger, sa ligne descendue au fond de la mer.

Mme Roland, assoupie à l'arrière du bateau, à côté de Mme Rosemilly invitée à cette partie de pêche, se réveilla, et tournant la tête vers son mari:

—Eh bien!... eh bien!... Gerome!

Le bonhomme furieux répondit:

—Ca ne mord plus du tout. Depuis midi je n'ai rien pris. On ne devrait jamais pêcher qu'entre hommes; les femmes vous font embarquer toujours trop tard.

Ses deux fils, Pierre et Jean, qui tenaient, l'un à babord, l'autre à tribord, chacun une ligne enroulée à l'index, se mirent à rire en même temps et Jean répondit:

—Tu n'es pas galant pour notre invitée, papa.

M. Roland fut confus et s'excusa:

—Je vous demande pardon, madame Rosemilly, je suis comme ça. J'invite des dames parce que j'aime me trouver avec elles, et puis, des que je sens de l'eau sous moi, je ne pense plus qu'au poisson.

Mme Roland s'était tout à fait réveillée et regardait d'un air attendri le large horizon de falaises et de mer. Elle murmura:

—Vous avez cependant fait une belle pêche.

I

Pierre et Jean

Mais son mari remuait la tête pour dire non, tout en jetant un coup d'oeil bienveillant sur le panier ou le poisson capture par les trois hommes palpitait vaguement encore, avec un bruit doux d'écailles gluantes et de nageoires soulevées, d'efforts impuissants et mous, et de baillements dans l'air mortel.

Le père Roland saisit la manne entre ses genoux, la pencha, fit couler jusqu'au bord le flot d'argent des bêtes pour voir celles du fond, et leur palpitation d'agonie s'accrut, et l'odeur forte de leur corps, une saine puanteur de mer, monta du ventre plein de la corbeille.

Le vieux pêcheur la huma vivement, comme on sent des roses, et déclara:

—Cristi! ils sont frais, ceux-là!

Puis il continua:

—Combien en as-tu pris, toi, docteur?

Son fils aîné, Pierre, un homme de trente ans à favoris noirs coupés comme ceux des magistrats, moustaches et menton rasés, répondit:

—Oh! pas grand-chose, trois ou quatre.

Le père se tourna vers le cadet:

—Et toi, Jean?

Jean, un grand garçon blond, très barbu, beaucoup plus jeune que son frère, sourit et murmura:

—A peu près comme Pierre, quatre ou cinq.

Ils faisaient, chaque fois, le même mensonge qui ravissait le père Roland.

Il avait enroulé son fil au tolet d'un aviron, et croisant ses bras il annonça:

—Je n'essayerai plus jamais de pêcher l'après-midi. Une fois dix heures passées, c'est fini. Il ne mord plus, le gredin, il fait la sieste au soleil.

Le bonhomme regardait la mer autour de lui avec un air satisfait de propriétaire.

C'était un ancien bijoutier parisien qu'un amour immodéré de la navigation et de la pêche avait arraché au comptoir des qu'il eut assez d'aisance pour vivre modestement de ses rentes.

Il se retira donc au Havre, acheta une barque et devint matelot amateur. Ses deux fils, Pierre et Jean, restèrent à Paris pour continuer leurs études et vinrent en congé de temps en temps partager les plaisirs de leur père.

À la sortie du collège, l'aîné, Pierre, de cinq ans plus âgé que Jean, s'étant senti successivement de la vocation pour des professions variées, en avait essayé, l'une après l'autre, une demi-douzaine, et, vite dégoûté de chacune, se lançait aussitôt dans de nouvelles espérances.

En dernier lieu la médecine l'avait tenté, et il s'était mis au travail avec tant d'ardeur, qu'il venait d'être reçu docteur après d'assez courtes études et des dispenses de temps obtenues du ministre. Il était exalté, intelligent, changeant et tenace, plein d'utopies et d'idées philosophiques.

Pierre et Jean

Jean, aussi blond que son frere etait noir, aussi calme que son frere etait emporte, aussi doux que son frere etait rancunier, avait fait tranquillement son droit et venait d'obtenir son diplome de licencie en meme temps que Pierre obtenait celui de docteur.

Tous les deux prenaient donc un peu de repos dans leur famille, et tous les deux formaient le projet de s'etablir au Havre s'ils parvenaient a le faire dans des conditions satisfaisantes.

Mais une vague jalousie, une de ces jalousies dormantes qui grandissent presque invisibles entre freres ou entre soeurs jusqu'a la maturite et qui eclatent a l'occasion d'un mariage ou d'un bonheur tombant sur l'un, les tenait en eveil dans une fraternelle et inoffensive inimitie. Certes ils s'aimaient, mais ils s'epiaient. Pierre, age de cinq ans a la naissance de Jean, avait regarde avec une hostilite de petite bete gatee cette autre petite bete apparue tout a coup dans les bras de son pere et de sa mere, et tant aimee, tant caressee par eux.

Jean, des son enfance, avait ete un modele de douceur, de bonte et de caractere egal; et Pierre s'etait enerve, peu a peu, a entendre vanter sans cesse ce gros garcon dont la douceur lui semblait etre de la mollesse, la bonte de la niaiserie et la bienveillance de l'aveuglement. Ses parents, gens placides, qui revaient pour leurs fils des situations honorables et mediocres, lui reprochaient ses indecisions, ses enthousiasmes, ses tentatives avortees, tous ses elans impuissants vers des idees genereuses et vers des professions decoratives.

Depuis qu'il etait homme, on ne lui disait plus: "Regarde Jean et imite-le!" mais chaque fois qu'il entendait repeter: "Jean a fait ceci, Jean a fait cela," il comprenait bien le sens et l'allusion caches sous ces paroles.

Leur mere, une femme d'ordre, une economiste bourgeoise un peu sentimentale, douee d'une ame tendre de caissiere, apaisait sans cesse les petites rivalites nees chaque jour entre ses deux grands fils, de tous les menus faits de la vie commune. Un leger evenement, d'ailleurs, troublait en ce moment sa quietude, et elle craignait une complication, car elle avait fait la connaissance pendant l'hiver, pendant que ses enfants achevaient l'un et l'autre leurs eludes speciales, d'une voisine, Mme Rosemilly, veuve d'un capitaine au long cours, mort a la mer deux ans auparavant. La jeune veuve, toute jeune, vingt-trois ans, une maitresse femme qui connaissait l'existence d'instinct, comme un animal libre, comme si elle eut vu, subi, compris et pese tous les evenements possibles, qu'elle jugeait avec un esprit sain, etroit et bienveillant, avait pris l'habitude de venir faire un bout de tapisserie et de causer, le soir, chez ces voisins aimables qui lui offraient une tasse de the.

Le pere Roland, que sa manie de pose marine aiguillonnait sans cesse, interrogeait leur nouvelle amie sur le defunt capitaine, et elle parlait de lui, de ses voyages, de ses anciens recits, sans embarras, en femme raisonnable et resignee qui aime la vie et respecte la mort.

Les deux fils, a leur retour, trouvant cette jolie veuve installee dans la maison, avaient aussitot commence a la courtoiser, moins par desir de lui plaire que par envie de se supplanter.

Leur mere, prudente et pratique, esperait vivement qu'un des deux triompherait, car la jeune femme etait riche, mais elle aurait aussi bien voulu que l'autre n'en eut point de chagrin.

Mme Rosemilly etait blonde avec des yeux bleus, une couronne de cheveux follets envoles a la moindre brise et un petit air crane, hardi, batailleur, qui ne concordait point du tout avec la sage methode de son esprit.

Deja elle semblait preferer Jean, portee vers lui par une similitude de nature. Cette preference d'ailleurs ne se montrait que par une presque insensible difference dans la voix et le regard, et en ceci encore qu'elle prenait quelquefois son avis.

Elle semblait deviner que l'opinion de Jean fortifierait la sienne propre, tandis que l'opinion de Pierre devait fatalement etre differente. Quand elle parlait des idees du docteur, de ses idees politiques, artistiques,

Pierre et Jean

philosophiques, morales, elle disait par moments: “Vos billevesees.” Alors, il la regardait d'un regard froid de magistrat qui instruit le proces des femmes, de toutes les femmes, ces pauvres etres!

Jamais, avant le retour de ses fils, le pere Roland ne l'avait invitee a ses parties de peche ou il n'emmenait jamais non plus sa femme, car il aimait s'embarquer avant le jour, avec le capitaine Beausire, un long-courrier retraite, rencontre aux heures de maree sur le port et devenu intime ami, et le vieux matelot Papagris, surnomme Jean-Bart, charge de la garde du bateau.

Or, un soir de la semaine precedente, comme Mme Rosemilly qui avait dine chez lui disait: “Ca doit etre tres amusant, la peche?” l'ancien bijoutier, flatte dans sa passion, et saisi de l'envie de la communiquer, de faire des croyants a la facon des pretres, s'ecria:

—Voulez-vous y venir?

—Mais oui.

—Mardi prochain?

—Oui, mardi prochain.

—Etes-vous femme a partir a cinq heures du matin?

Elle poussa un cri de stupeur:

—Ah! mais non, par exemple.

Il fut desappointe, refroidi, et il douta tout a coup de cette vocation.

Il demanda cependant:

—A quelle heure pourriez-vous partir?

—Mais ... a neuf heures!

—Pas avant?

—Non, pas avant, c'est deja tres tot!

Le bonhomme hesitait. Assurement on ne prendrait rien, car si le soleil chauffe, le poisson ne mord plus; mais les deux freres s'etaient empresses d'arranger la partie, de tout organiser et de tout regler seance tenante.

Donc, le mardi suivant, la *Perle* avait ete jeter l'ancre sous les rochers blancs du cap de la Heve; et on avait peche jusqu'a midi, puis sommeille, puis repeche, sans rien prendre, et le pere Roland, comprenant un peu tard que Mme Rosemilly n'aimait et n'appréciait en verite que la promenade en mer, et voyant que ses lignes ne tressaillaient plus, avait jete, dans un mouvement d'impatience irraisonnee, un *zut* energique qui s'adressait autant a la veuve indifferente qu'aux betes insaisissables. Maintenant il regardait le poisson capture, son poisson, avec une joie vibrante d'avare; puis il leva les yeux vers le ciel, remarqua que le soleil baissait:

—Eh bien! les enfants, dit-il, si nous revenions un peu?

Pierre et Jean

Tous deux tirèrent leurs fils, les roulerent, accrocherent dans les bouchons de liege les hamecons nettoyes et attendirent.

Roland s'etait leve pour interroger l'horizon a la facon d'un capitaine:

—Plus de vent, dit-il, on va ramer, les gars!

Et soudain, le bras allonge vers le nord, il ajouta:

—Tiens, tiens, le bateau de Southampton.

Sur la mer plate, tendue comme une etoffe bleue, immense, luisante, aux reflets d'or et de feu, s'elevait la-bas, dans la direction indiquee, un nuage noiratre sur le ciel rose. Et on apercevait, au-dessous, le navire qui semblait tout petit de si loin.

Vers le sud on voyait encore d'autres fumees, nombreuses, venant toutes vers la jetee du Havre dont on distinguait a peine la ligne blanche et le phare, droit comme une corne sur le bout.

Roland demanda:

—N'est-ce pas aujourd'hui que doit entrer la *Normandie*?

Jean repondit:

—Oui, papa.

—Donne-moi ma longue vue, je crois que c'est elle, la-bas.

Le pere deploya le tube de cuivre, l'ajusta contre son oeil, chercha le point, et soudain, ravi d'avoir vu:

—Oui, oui, c'est elle, je reconnais ses deux cheminees. Voulez-vous regarder, madame Rosemilly?

Elle prit l'objet qu'elle dirigea vers le transatlantique lointain, sans parvenir sans doute a le mettre en face de lui, car elle ne distinguait rien, rien que du bleu, avec un cercle de couleur, un arc-en-ciel tout rond, et puis des choses bizarres, des especes d'eclipses, qui lui faisaient tourner le coeur.

Elle dit en rendant la longue-vue:

—D'ailleurs je n'ai jamais su me servir de cet instrument-la. Ca mettait meme en colere mon mari qui restait des heures a la fenetre a regarder passer les navires.

Le pere Roland, vexé, reprit:

—Ca doit tenir a un defaut de votre oeil, car ma lunette est excellente.

Puis il l'offrit a sa femme:

—Veux-tu voir?

—Non, merci, je sais d'avance que je ne pourrais pas.

Pierre et Jean

Mme Roland, une femme de quarante-huit ans et qui ne les portait pas, semblait jouir, plus que tout le monde, de cette promenade et de cette fin de jour.

Ses cheveux chatains commençaient seulement à blanchir. Elle avait un air calme et raisonnable, un air heureux et bon qui plaisait à voir. Selon le mot de son fils Pierre, elle savait le prix de l'argent, ce qui ne l'empêchait point de goûter le charme du rêve. Elle aimait les lectures, les romans et les poésies, non pour leur valeur d'art, mais pour la songerie mélancolique et tendre qu'ils éveillaient en elle. Un vers, souvent banal, souvent mauvais, faisait vibrer la petite corde, comme elle disait, lui donnait la sensation d'un désir mystérieux presque réalisé. Et elle se complaisait à ces émotions légères qui troublaient un peu son âme bien tenue comme un livre de comptes.

Elle prenait, depuis son arrivée au Havre, un embonpoint assez visible qui alourdissait sa taille autrefois très souple et très mince.

Cette sortie en mer l'avait ravie. Son mari, sans être méchant, la rudoyait comme rudoient sans colère et sans haine les despotes en boutique pour qui commander équivaut à jurer. Devant tout étranger il se tenait, mais dans sa famille il s'abandonnait et se donnait des airs terribles, bien qu'il eût peur de tout le monde. Elle, par horreur du bruit, des scènes, des explications inutiles, cédait toujours et ne demandait jamais rien; aussi n'osait-elle plus, depuis bien longtemps, prier Roland de la promener en mer. Elle avait donc saisi avec joie cette occasion, et elle savourait ce plaisir rare et nouveau.

Depuis le départ elle s'abandonnait tout entière, tout son esprit et toute sa chair, à ce doux glissement sur l'eau. Elle ne pensait point, elle ne vagabondait ni dans les souvenirs ni dans les espérances, il lui semblait que son cœur flottait comme son corps sur quelque chose de moelleux, de fluide, de délicieux, qui la berçait et l'engourdisait.

Quand le père commanda le retour: "Allons, en place pour la nage!" elle sourit en voyant ses fils, ses deux grands fils, ôter leurs jaquettes et relever sur leurs bras nus les manches de leur chemise.

Pierre, le plus rapproché des deux femmes, prit l'aviron de tribord, Jean l'aviron de babord, et ils attendirent que le patron criât: "Avant partout!" car il tenait à ce que les manœuvres fussent exécutées régulièrement.

Ensemble, d'un même effort, ils laisserent tomber les rames puis se couchèrent en arrière en tirant de toutes leurs forces; et une lutte commença pour montrer leur vigueur. Ils étaient venus à la voile tout doucement, mais la brise était tombée et l'orgueil de mâles des deux frères s'éveilla tout à coup à la perspective de se mesurer l'un contre l'autre.

Quand ils allaient pêcher seuls avec le père, ils ramaient ainsi sans que personne gouvernât, car Roland préparait les lignes tout en surveillant la marche de l'embarcation, qu'il dirigeait d'un geste ou d'un mot: "Jean, mollis."—"A toi, Pierre, souque." Ou bien il disait: "Allons le *un*, allons le *deux*, un peu d'huile de bras." Celui qui revassait tirait plus fort, celui qui s'emballait devenait moins ardent, et le bateau se redressait.

Aujourd'hui ils allaient montrer leurs biceps. Les bras de Pierre étaient velus, un peu maigres, mais nerveux; ceux de Jean gras et blancs, un peu roses, avec une bosse de muscles qui roulait sous la peau.

Pierre eut d'abord l'avantage. Les dents serrées, le front plissé, les jambes tendues, les mains crispées sur l'aviron, il le faisait plier dans toute sa longueur à chacun de ses efforts; et la *Perle* s'en venait vers la côte. Le père Roland, assis à l'avant afin de laisser tout le banc d'arrière aux deux femmes, s'époumonait à commander: "Doucement, le *un*—souque le *deux*." Le *un* redoublait de rage et le *deux* ne pouvait répondre à cette nage désordonnée.

Pierre et Jean

Le patron, enfin, ordonna: “Stop!” Les deux rames se leverent ensemble, et Jean, sur l'ordre de son pere, tira seul quelques instants. Mais a partir de ce moment l'avantage lui resta; il s'animait, s'echauffait, tandis que Pierre, essouffle, epuise par sa crise de vigueur, faiblissait et haletait. Quatre fois de suite, le pere Roland fit stopper pour permettre a l'aine de reprendre haleine et de redresser la barque derivant. Le docteur alors, le front en sueur, les joues pales, humilie et rageur, balbutiait:

—Je ne sais pas ce qui me prend, j'ai un spasme au coeur. J'etais tres bien parti, et cela m'a coupe les bras.

Jean demandait:

—Veux-tu que je tire seul avec les avirons de couple?

—Non, merci, cela passera.

La mere ennuyee disait:

—Voyons, Pierre, a quoi cela rime-t-il de se mettre dans un etat pareil, tu n'es pourtant pas un enfant.

Il haussait les epaules et recommençait a ramer.

Mme Rosemilly semblait ne pas voir, ne pas comprendre, ne pas entendre. Sa petite tete blonde, a chaque mouvement du bateau, faisait en arriere un mouvement brusque et joli qui soulevait sur les tempes ses fins cheveux.

Mais le pere Roland cria: “Tenez, voici le *Prince-Albert* qui nous rattrape.” Et tout le monde regarda. Long, bas, avec ses deux cheminées inclinees en arriere et ses deux tambours jaunes, ronds comme des joues, le bateau de Southampton arrivait a toute vapeur, charge de passagers et d'ombrelles ouvertes. Ses roues rapides, bruyantes, battant l'eau qui retombait en ecume, lui donnaient un air de hate, un air de courrier presse; et l'avant tout droit coupait la mer en soulevant deux lames minces et transparentes qui glissaient le long des bords.

Quand il fut tout pres de la *Perle*, le pere Roland leva son chapeau, les deux femmes agiterent leurs mouchoirs, et une demi-douzaine d'ombrelles repondirent a ces saluts en se balancant vivement sur le paquebot qui s'eloigna, laissant derriere lui, sur la surface paisible et luisante de la mer, quelques lentes ondulations.

Et on voyait d'autres navires, coiffes aussi de fumee, accourant de tous les points de l'horizon vers la jetee courte et blanche qui les avalait comme une bouche, l'un apres l'autre. Et les barques de peche et les grands voiliers aux matures legeres glissant sur le ciel, trainees par d'imperceptibles remorqueurs, arrivaient tous, vite ou lentement, vers cet ogre devorant, qui de temps en temps, semblait repu, et rejetait vers la pleine mer une autre flotte de paquebots, de bricks, de goelettes, de trois-mats charges de ramures emmelees. Les steamers hatifs s'enfuyaient a droite, a gauche, sur le ventre plat de l'Ocean, tandis que les batiments a voile, abandonnes par les mouches qui les avaient haies, demeuraient immobiles, tout en s'habillant, de la grande hune au petit perroquet, de toile blanche ou de toile brune qui semblait rouge au soleil couchant.

Mme Roland, les yeux mi-clos, murmura:

—Dieu! que c'est beau, cette mer!

Mme Rosemilly repondit, avec un soupir prolonge, qui n'avait cependant rien de triste:

Pierre et Jean

—Oui, mais elle fait bien du mal quelquefois.

Roland s'ecria:

—Tenez, voici la *Normandie* qui se presente a l'entree. Est-elle grande, hein?

Puis il expliqua la cote en face, la-bas, la-bas, de l'autre cote de l'embouchure de la Seine—vingt kilometres, cette embouchure—disait-il. Il montra Villerville, Trouville, Houlgate, Luc, Arromanches, la riviere de Caen, et les roches du Calvados qui rendent la navigation dangereuse jusqu'a Cherbourg. Puis il traita la question des bancs de sable de la Seine, qui se deplacent a chaque maree et mettent en defaut les pilotes de Quilleboeuf eux-memes, s'ils ne font pas tous les jours le parcours du chenal. Il fit remarquer comment le Havre separait la basse de la haute Normandie. En basse Normandie, la cote plate descendait en paturages, en prairies et en champs jusqu'a la mer. Le rivage de la haute Normandie, au contraire, etait droit, une grande falaise, decoupee, dentelee, superbe, faisant jusqu'a Dunkerque une immense muraille blanche dont toutes les echancrures cachaient un village ou un port: Etretat, Fecamp, Saint-Valery, Le Treport, Dieppe, etc.

Les deux femmes ne l'ecoutaient point, engourdies par le bien-etre, emues par la vue de cet Ocean couvert de navires qui couraient comme des betes autour de leur taniere; et elles se taisaient, un peu ecrasees par ce vaste horizon d'air et d'eau, rendues silencieuses par ce coucher de soleil apaisant et magnifique. Seul, Roland parlait sans fin; il etait de ceux que rien ne trouble. Les femmes, plus nerveuses, sentent parfois, sans comprendre pourquoi, que le bruit d'une voix inutile est irritant comme une grossierete.

Pierre et Jean, calmes, ramaient avec lenteur; et la *Perle* s'en allait vers le port, toute petite a cote des gros navires.

Quand elle toucha le quai, le matelot Papa-gris qui l'attendait, prit la main des dames pour les faire descendre; et on penetra dans la ville. Une foule nombreuse, tranquille, la foule qui va chaque jour aux jetees a l'heure de la pleine mer, rentrait aussi.

Mmes Roland et Rosemilly marchaient devant, suivies des trois hommes. En montant la rue de Paris elles s'arretaient parfois devant un magasin de modes ou d'orfevrerie pour contempler un chapeau ou bien un bijou; puis elles repartaient apres avoir echange leurs idees.

Devant la place de la Bourse, Roland contempla, comme il faisait chaque jour, le bassin du Commerce plein de navires, prolonge par d'autres bassins, ou les grosses coques, ventre a ventre, se touchaient sur quatre ou cinq rangs. Tous les mats innombrables; sur une etendue de plusieurs kilometres de quais, tous les mats avec les vergues, les fleches, les cordages, donnaient a cette ouverture au milieu de la ville l'aspect d'un grand bois mort. Au-dessus de cette foret sans feuilles, les goelands tournoyaient, epiant pour s'abatre, comme une pierre qui tombe, tous les debris jetes a l'eau; et un mousse, qui rattachait une poulie a l'extremite d'un cacatois, semblait monte la pour chercher des nids.

—Voulez-vous diner avec nous sans ceremonie aucune, afin de finir ensemble la journee? demanda Mme Roland a Mme Rosemilly.

—Mais oui, avec plaisir; j'accepte aussi sans ceremonie. Ce serait triste de rentrer toute seule ce soir.

Pierre, qui avait entendu et que l'indifference de la jeune femme commencait a froisser, murmura: “Bon, voici la veuve qui s'incrute, maintenant.” Depuis quelques jours il l'appelait “la veuve”. Ce mot, sans rien exprimer, agacait Jean rien que par l'intonation, qui lui paraissait mechante et blessante.

Pierre et Jean

Et les trois hommes ne prononcèrent plus un mot jusqu'au seuil de leur logis. C'était une maison étroite, composée d'un rez-de-chaussée et de deux petits étages, rue Belle-Normande. La bonne, Josephine, une fillette de dix-neuf ans, servante campagnarde à bon marché, qui possédait à l'excès l'air étonné et bestial des paysans, vint ouvrir, referma la porte, monta derrière ses maîtres jusqu'au salon qui était au premier, puis elle dit:

—Il est venu un monsieur trois fois.

Le père Roland, qui ne lui parlait pas sans hurler et sans sacrer, cria:

—Qui ça est venu, nom d'un chien?

Elle ne se troublait jamais des éclats de voix de son maître, et elle reprit:

—Un monsieur chez le notaire.

—Quel notaire?

—D'chez monsieur Canu, donc.

—Et qu'est-ce qu'il a dit, ce monsieur?

—Qu'monsieur Canu y viendrait en personne dans la soirée.

Me Lecanu était le notaire et un peu l'ami du père Roland, dont il faisait les affaires. Pour qu'il eût annoncé sa visite dans la soirée, il fallait qu'il s'agisse d'une chose urgente et importante; et les quatre Roland se regardèrent, troubles par cette nouvelle comme le sont les gens de fortune modeste à toute intervention d'un notaire, qui éveillent une foule d'idées de contrats, d'héritages, de procès, de choses désirables ou redoutables. Le père, après quelques secondes de silence, murmura:

—Qu'est-ce que cela peut vouloir dire?

Mme Rosemilly se mit à rire:

—Allez, c'est un héritage. J'en suis sûre. Je porte bonheur.

Mais ils n'espéraient la mort de personne qui put leur laisser quelque chose.

Mme Roland, douée d'une excellente mémoire pour les parentes, se mit aussitôt à rechercher toutes les alliances du côté de son mari et du sien, à remonter les filiations, à suivre les branches des cousinages.

Elle demandait, sans avoir même ôté son chapeau:

—Dis donc, père (elle appelait son mari "père" dans la maison, et quelquefois "monsieur Roland" devant les étrangers), dis donc, père, te rappelles-tu qui a épousé Joseph Lebru, en secondes noces?

—Oui, une petite Dumenil, la fille d'un papetier.

—En a-t-il eu des enfants?

—Je crois bien, quatre ou cinq, au moins.

Pierre et Jean

—Non. Alors il n'y a rien par là.

Déjà elle s'animait à cette recherche, elle s'attachait à cette espérance d'un peu d'aisance leur tombant du ciel. Mais Pierre, qui aimait beaucoup sa mère, qui la savait un peu rêveuse, et qui craignait une déception, un petit chagrin, une petite tristesse, si la nouvelle, au lieu d'être bonne, était mauvaise, l'arrêta.

—Ne t'emballe pas, maman, il n'y a plus d'oncle d'Amérique! Moi, je croirais bien plutôt qu'il s'agit d'un mariage pour Jean.

Tout le monde fut surpris à cette idée, et Jean demeura un peu froissé que son frère eût parlé de cela devant Mme Rosemilly.

—Pourquoi pour moi plutôt que pour toi? La supposition est très contestable. Tu es l'aîné; c'est donc à toi qu'on aurait songé d'abord. Et puis, moi, je ne veux pas me marier.

Pierre ricana:

—Tu es donc amoureux?

L'autre, mécontent, répondit:

—Est-il nécessaire d'être amoureux pour dire qu'on ne veut pas encore se marier?

—Ah! bon, le "encore" corrige tout; tu attends.

—Admets que j'attends, si tu veux.

Mais le père Roland, qui avait écouté et réfléchi, trouva tout à coup la solution la plus vraisemblable.

—Parbleu! nous sommes bien bêtes de nous creuser la tête. Maître Lecanu est notre ami, il sait que Pierre cherche un cabinet de médecin, et Jean un cabinet d'avocat, il a trouvé à caser l'un de vous deux.

C'était tellement simple et probable que tout le monde en fut d'accord.

—C'est servi, dit la bonne.

Et chacun gagna sa chambre afin de se laver les mains avant de se mettre à table.

Dix minutes plus tard, ils dinaient dans la petite salle à manger, au rez-de-chaussée.

On ne parla guère tout d'abord; mais, au bout de quelques instants, Roland s'étonna de nouveau de cette visite du notaire.

—En somme, pourquoi n'a-t-il pas écrit, pourquoi a-t-il envoyé trois fois son clerc, pourquoi vient-il lui-même?

Pierre trouvait cela naturel.

—Il faut sans doute une réponse immédiate; et il a peut-être à nous communiquer des clauses confidentielles qu'on n'aime pas beaucoup écrire.

Pierre et Jean

Mais ils demeuraient preoccupes et un peu ennuyes tous les quatre d'avoir invite cette etrangere qui generait leur discussion et les resolutions a prendre.

Ils venaient de remonter au salon quand le notaire fut annonce.

Roland s'elanca.

—Bonjour, cher maitre.

Il donnait comme titre a M. Lecanu le “maitre” qui precede le nom de tous les notaires.

Mme Rosemilly se leva:

—Je m'en vais, je suis tres fatigee.

On tenta faiblement de la retenir; mais elle n'y consentit point et elle s'en alla sans qu'un des trois hommes la reconduisit, comme on le faisait toujours.

Mme Roland s'empressa pres du nouveau venu:

—Une tasse de cafe, Monsieur?

—Non, merci, je sors de table.

—Une tasse de the, alors?

—Je ne dis pas non, mais un peu plus tard, nous allons d'abord parler affaires.

Dans le profond silence qui suivit ces mots on n'entendit plus que le mouvement rythme de la pendule et, a l'etage au-dessous, le bruit des casseroles laves par la bonne trop bete meme pour ecouter aux portes.

Le notaire reprit:

—Avez-vous connu a Paris un certain M. Marechal, Leon Marechal?

M. et Mme Roland pousserent la meme exclamation: Je crois bien!

—C'etait un de vos amis?

Roland declara:

—Le meilleur, Monsieur, mais un Parisien enrage; il ne quitte pas le boulevard. Il est chef de bureau aux finances. Je ne l'ai plus revu depuis mon depart de la capitale. Et puis nous avons cesse de nous ecrire. Vous savez, quand on vit loin l'un de l'autre....

Le notaire reprit gravement:

—M. Marechal est decede!

L'homme et la femme eurent ensemble ce petit mouvement de surprise triste, feint ou vrai, mais toujours prompt, dont on accueille ces nouvelles.

Pierre et Jean

M. Lecanu continua:

—Mon confrere de Paris vient de me communiquer la principale disposition de son testament par laquelle il institue votre fils Jean, M. Jean Roland, son legataire universel.

L'etonnement fut si grand qu'on ne trouvait pas un mot a dire.

Mme Roland, la premiere, dominant son emotion, balbutia:

—Mon Dieu, ce pauvre Leon ... notre pauvre ami ... mon Dieu ... mon Dieu ... mort!...

Des larmes apparurent dans ses yeux, ces larmes silencieuses des femmes, gouttes de chagrin venues de l'ame qui coulent sur les joues et semblent si douloureuses, etant si claires.

Mais Roland songeait moins a la tristesse de cette perte qu'a l'esperance annoncee. Il n'osait cependant interroger tout de suite sur les clauses de ce testament, et sur le chiffre de la fortune; et il demanda, pour arriver a la question interessante:

—De quoi est-il mort, ce pauvre Marechal?

M. Lecanu l'ignorait parfaitement.

—Je sais seulement, disait-il, que, decede sans heritiers directs, il laisse toute sa fortune, une vingtaine de mille francs de rentes en obligations trois pour cent, a votre second fils, qu'il a vu naitre, grandir, et qu'il juge digne de ce legs. A defaut d'acceptation de la part de M. Jean, l'heritage irait aux enfants abandonnes.

Le pere Roland deja ne pouvait plus dissimuler sa joie et il s'ecria:

—Sacristi! voila une bonne pensee du coeur. Moi, si je n'avais pas eu de descendant, je ne l'aurais certainement point oublie non plus, ce brave ami!

Le notaire souriait:

—J'ai ete bien aise, dit-il, de vous annoncer moi-meme la chose. Ca fait toujours plaisir d'apporter aux gens une bonne nouvelle.

Il n'avait point du tout songe que cette bonne nouvelle etait la mort d'un ami, du meilleur ami du pere Roland, qui venait lui-meme d'oublier subitement cette intimite annoncee tout a l'heure avec conviction.

Seuls, Mme Roland et ses fils gardaient une physionomie triste. Elle pleurait toujours un peu, essuyant ses yeux avec son mouchoir qu'elle appuyait ensuite sur sa bouche pour comprimer de gros soupirs.

Le docteur murmura:

—C'etait un brave homme, bien affectueux. Il nous invitait souvent a diner, mon frere et moi.

Jean, les yeux grands ouverts et brillants, prenait d'un geste familier sa belle barbe blonde dans sa main droite, et l'y faisait glisser, jusqu'aux derniers poils, comme pour l'allonger et l'amincir.

Il remua deux fois les levres pour prononcer aussi une phrase convenable, et, apres avoir longtemps cherche, il ne trouva que ceci:

Pierre et Jean

—Il m'aimait bien, en effet, il m'embrassait toujours quand j'allais le voir.

Mais la pensée du père galopait; elle galopait autour de cet héritage annoncé, acquis déjà, de cet argent caché derrière la porte et qui allait entrer tout à l'heure, demain, sur un mot d'acceptation.

Il demanda:

—Il n'y a pas de difficultés possibles? ... pas de procès? ... pas de contestations?...

Me Lecanu semblait tranquille:

—Non, mon confrère de Paris me signale la situation comme très nette. Il ne nous faut que l'acceptation de M. Jean.

—Parfait, alors ... et la fortune est bien claire?

—Très claire.

—Toutes les formalités ont été remplies?

—Toutes.

Soudain, l'ancien bijoutier eut un peu honte, une honte vague, instinctive et passagère de sa hâte à se renseigner, et il reprit:

—Vous comprenez bien que si je vous demande immédiatement toutes ces choses, c'est pour éviter à mon fils des désagréments qu'il pourrait ne pas prévoir. Quelquefois il y a des dettes, une situation embarrassée, est-ce que je sais, moi? et on se fourre dans un roncier inextricable. En somme, ce n'est pas moi qui hérite, mais je pense au petit avant tout.

Dans la famille on appelait toujours Jean "le petit", bien qu'il fut beaucoup plus grand que Pierre.

Mme Roland, tout à coup, parut sortir d'un rêve, se rappeler une chose lointaine, presque oubliée, qu'elle avait entendue autrefois, dont elle n'était pas sûre d'ailleurs, et elle balbutia:

—Ne disiez-vous point que notre pauvre Marechal avait laissé sa fortune à mon petit Jean?

—Oui, Madame.

Elle reprit alors simplement:

—Cela me fait grand plaisir, car cela prouve qu'il nous aimait.

Roland s'était levé:

—Voulez-vous, cher maître, que mon fils signe tout de suite l'acceptation?

—Non ... non ... monsieur Roland. Demain, demain, à mon étude, à deux heures, si cela vous convient.

—Mais oui, mais oui, je crois bien!

Pierre et Jean

Alors, Mme Roland qui s'était levée aussi, et qui souriait, après les larmes, fit deux pas vers le notaire, posa sa main sur le dos de son fauteuil, et le couvrant d'un regard attendri de mère reconnaissante, elle demanda:

—Et cette tasse de thé, monsieur Lecanu?

—Maintenant, je veux bien, Madame, avec plaisir.

La bonne appelée apporta d'abord des gâteaux secs en de profondes boîtes de fer-blanc, ces fades et cassantes pâtisseries anglaises qui semblent cuites pour des becs de perroquet et soudées en des caisses de métal pour des voyages autour du monde. Elle alla chercher ensuite des serviettes grises, pliées en petits carrés, ces serviettes à thé qu'on ne lave jamais dans les familles besoigneuses. Elle revint une troisième fois avec le sucrier et les tasses; puis elle ressortit pour faire chauffer l'eau. Alors on attendit.

Personne ne pouvait parler; on avait trop à penser, et rien à dire. Seule Mme Roland cherchait des phrases banales. Elle raconta la partie de pêche, fit l'éloge de la *Perle* et de Mme Rosemilly.

—Charmante, charmante, répétait le notaire.

Roland, les reins appuyés au marbre de la cheminée, comme en hiver, quand le feu brûle, les mains dans ses poches et les lèvres remuantes comme pour siffler, ne pouvait plus tenir en place, torture du désir impérieux de laisser sortir toute sa joie.

Les deux frères, en deux fauteuils pareils, les jambes croisées de la même façon, à droite et à gauche du guéridon central, regardaient fixement devant eux, en des attitudes semblables, pleines d'expressions différentes.

Le thé parut enfin. Le notaire prit, sucra et but sa tasse, après avoir émiette dedans une petite galette trop dure pour être croquée; puis il se leva, serra les mains et sortit.

—C'est entendu, répétait Roland, demain, chez vous, à deux heures.

—C'est entendu, demain, deux heures. Jean n'avait pas dit un mot.

Après ce départ il y eut encore un silence, puis le père Roland vint taper de ses deux mains ouvertes sur les deux épaules de son jeune fils en criant:

—Eh bien! sacré veinard, tu ne m'embrasses pas?

Alors Jean eut un sourire, et il embrassa son père en disant:

—Cela ne m'apparaissait pas comme indispensable.

Mais le bonhomme ne se possédait plus d'allégresse. Il marchait, jouait du piano sur les meubles avec ses ongles maladroits, pivotait sur ses talons, et répétait:

—Quelle chance! quelle chance! En voilà une, de chance!

Pierre demanda:

—Vous le connaissiez donc beaucoup, autrefois, ce Marechal?

Pierre et Jean

Le pere repondit:

—Parbleu, il passait toutes ses soirees a la maison; mais tu te rappelles bien qu'il allait te prendre au college, les jours de sortie, et qu'il t'y reconduisait souvent apres diner. Tiens, justement, le matin de la naissance de Jean, c'est lui qui est alle chercher le medecin! Il avait dejeune chez nous quand ta mere s'est trouvee souffrante. Nous avons compris tout de suite de quoi il s'agissait, et il est parti en courant. Dans sa hate il a pris mon chapeau au lieu du sien. Je me rappelle cela parce que nous en avons beaucoup ri, plus tard. Il est meme probable qu'il s'est souvenu de ce detail au moment de mourir; et comme il n'avait aucun heritier il s'est dit: “Tiens, j'ai contribue a la naissance de ce petit—la, je vais lui laisser ma fortune.” Mme Roland, enfoncee dans une bergere, semblait partie en ses souvenirs. Elle murmura, comme si elle pensait tout haut:

—Ah! c'etait un brave ami, bien devoue, bien fidele, un homme rare, par le temps qui court.

Jean s'etait leve:

—Je vais faire un bout de promenade, dit-il.

Son pere s'etonna, voulut le retenir, car ils avaient a causer, a faire des projets, a arreter des resolutions. Mais le jeune homme s'obstina, pretextant un rendez-vous. On aurait d'ailleurs tout le temps de s'entendre bien avant d'etre en possession de l'heritage.

Et il s'en alla, car il desirait etre seul, pour reflechir. Pierre, a son tour, declara qu'il sortait, et suivit son frere, apres quelques minutes.

Des qu'il fut en tete a tete avec sa femme, le pere Roland la saisit dans ses bras, l'embrassa dix fois sur chaque joue, et, pour repondre a un reproche qu'elle lui avait souvent adresse:

—Tu vois, ma cherie, que cela ne m'aurait servi a rien de rester a Paris plus longtemps, de m'esquinter pour les enfants, au lieu de venir ici refaire ma sante, puisque la fortune nous tombe du ciel.

Elle etait devenue toute serieuse:

—Elle tombe du ciel pour Jean, dit-elle, mais Pierre?

—Pierre! mais il est docteur, il en gagnera ... de l'argent ... et puis son frere fera bien quelque chose pour lui.

—Non. Il n'accepterait pas. Et puis cet heritage est a Jean, rien qu'a Jean. Pierre se trouve ainsi tres desavantage.

Le bonhomme semblait perplexe:

—Alors, nous lui laisserons un peu plus par testament, nous.

—Non. Ce n'est pas tres juste non plus.

Il s'ecria:

—Ah! bien alors, zut! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi? Tu vas toujours chercher un tas d'idees desagrees. Il faut que tu gates tous mes plaisirs. Tiens, je vais me coucher. Bonsoir. C'est egal, en voila une veine, une rude veine!

Pierre et Jean

Et il s'en alla, enchante, malgré tout, et sans un mot de regret pour l'ami mort si genereusement.

Mme Roland se remit a songer devant la lampe qui charbonnait.

II

Des qu'il fut dehors, Pierre se dirigea vers la rue de Paris, la principale rue du Havre, eclairee, animee, bruyante. L'air un peu frais des bords de mer lui caressait la figure, et il marchait lentement, la canne sous le bras, les mains derriere le dos.

Il se sentait mal a l'aise, alourdi, mecontent comme lorsqu'on a recu quelque facheuse nouvelle. Aucune pensee precise ne l'affligeait et il n'aurait su dire tout d'abord d'ou lui venait cette pesanteur de l'ame et cet engourdissement du corps. Il avait mal quelque part, sans savoir ou; il portait en lui un petit point douloureux, une de ces presque insensibles meurtrissures dont on ne trouve pas la place, mais qui genent, fatiguent, attristent, irritent, une souffrance inconnue et legere, quelque chose comme une graine de chagrin.

Lorsqu'il arriva place du Theatre, il se sentit attire par les lumieres du cafe Tortoni, et il s'en vint lentement vers la facade illuminee; mais au moment d'entrer, il songea qu'il allait trouver la des amis, des connaissances, des gens avec qui il faudrait causer; et une repugnance brusque l'envahit pour cette banale camaraderie des demi-tasses et des petits verres. Alors, retournant sur ses pas, il revint prendre la rue principale qui le conduisait vers le port.

Il se demandait: "Ou irais-je bien?" cherchant un endroit qui lui plut, qui fut agreable a son etat d'esprit. Il n'en trouvait pas, car il s'irritait d'etre seul, et il n'aurait voulu rencontrer personne.

En arrivant sur le grand quai, il hesita encore une fois, puis tourna vers la jetee; il avait choisi la solitude.

Comme il frolait un banc sur le brise-lames, il s'assit, deja las de marcher et degoute de sa promenade avant meme de l'avoir faite.

Il se demanda: "Qu'ai-je donc ce soir?" Et il se mit a chercher dans son souvenir quelle contrariete avait pu l'atteindre, comme on interroge un malade pour trouver la cause de sa fièvre.

Il avait l'esprit excitable et reflechi en meme temps, il s'emballait, puis raisonnait, approuvait ou blamait ses elans; mais chez lui la nature premiere demeurait en dernier lieu la plus forte, et l'homme sensitif dominait toujours l'homme intelligent.

Donc il cherchait d'ou lui venait cet enervement, ce besoin de mouvement sans avoir envie de rien, ce desir de rencontrer quelqu'un pour n'etre pas du meme avis, et aussi ce degout pour les gens qu'il pourrait voir et pour les choses qu'ils pourraient lui dire.

Et il se posa cette question: "Serait-ce l'heritage de Jean?"

Oui, c'etait possible, apres tout. Quand le notaire avait annonce cette nouvelle, il avait senti son coeur battre un peu plus fort. Certes, on n'est pas toujours maitre de soi, et on subit des emotions spontanees et persistantes, contre lesquelles on lutte en vain.

Il se mit a reflechir profondement a ce probleme physiologique de l'impression produite par un fait sur l'etre instinctif et creant en lui un courant d'idees et de sensations douloureuses ou joyeuses, contraires a celles que desire, qu'appelle, que juge bonnes et saines l'etre pensant, devenu superieur a lui-meme par la culture de son intelligence.

Pierre et Jean

Il cherchait a concevoir l'etat d'ame du fils qui herite d'une grosse fortune, qui va gouter, grace a elle, beaucoup de joies desirees depuis longtemps et interdites par l'avarice d'un pere, aime pourtant, et regrette.

Il se leva et se remit a marcher vers le bout de la jete. Il se sentait mieux, content d'avoir compris, de s'etre surpris lui-meme, d'avoir devoile l'autre qui est en nous.

—Donc j'ai ete jaloux de Jean, pensait-il.

C'est vraiment assez bas, cela! J'en suis sur maintenant, car la premiere idee qui m'est venue est celle de son mariage avec Mme Rosemilly. Je n'aime pourtant pas cette petite dinde raisonnable, bien faite pour degouter du bon sens et de la sagesse. C'est donc de la jalousie gratuite, l'essence meme de la jalousie, celle qui est parce qu'elle est! Faut soigner cela!

Il arrivait devant le mat des signaux qui indique la hauteur de l'eau dans le port, et il alluma une allumette pour lire la liste des navires signales au large et devant entrer a la prochaine maree. On attendait des steamers du Bresil, de la Plata, du Chili et du Japon, deux bricks danois, une goelette norvegienne et un vapeur turc, ce qui surprit Pierre autant que s'il avait lu "un vapeur suisse"; et il apercut dans une sorte de songe bizarre un grand vaisseau couvert d'hommes en turban, qui montaient dans les cordages avec de larges pantalons.

—Que c'est bete, pensait-il; le peuple turc est pourtant un peuple marin.

Ayant fait encore quelques pas, il s'arreta pour contempler la rade. Sur sa droite, au-dessus de Sainte-Adresse, les deux phares electriques du cap de la Heve, semblables a deux cyclopes monstrueux et jumeaux, jetaient sur la mer leurs longs et puissants regards. Partis des deux foyers voisins, les deux rayons paralleles, pareils aux queues geantes de deux cometes, descendaient, suivant une pente droite et demesuree, du sommet de la cote au fond de l'horizon. Puis sur les deux jetees, deux autres feux, enfants de ces colosses, indiquaient l'entree du Havre; et la-bas, de l'autre cote de la Seine, on en voyait d'autres encore, beaucoup d'autres, fixes ou clignotants, a eclats et a eclipses, s'ouvrant et se fermant comme des yeux, les yeux des ports, jaunes, rouges, verts, guettant la mer obscure couverte de navires, les yeux vivants de la terre hospitaliere disant, rien que par le mouvement mecanique invariable et regulier de leurs paupieres: "C'est moi. Je suis Trouville, je suis Honfleur, je suis la riviere de Pont-Audemer." Et dominant tous les autres, si haut que, de si loin, on le prenait pour une planete, le phare aerien d'Etouville montrait la route de Rouen, a travers les bancs de sable de l'embouchure du grand fleuve.

Puis sur l'eau profonde, sur l'eau sans limites, plus sombre que le ciel, on croyait voir, ca et la, des etoiles. Elles tremblotaient dans la brume nocturne, petites, proches ou lointaines, blanches, vertes ou rouges aussi. Presque toutes etaient immobiles, quelques-unes, cependant, semblaient courir; c'etaient les feux des batiments a l'ancre attendant la maree prochaine, ou des batiments en marche venant chercher un mouillage.

Juste a ce moment la lune se leva derriere la ville; et elle avait l'air du phare enorme et divin, allume dans le firmament pour guider la flotte infinie des vraies etoiles.

Pierre murmura, presque a haute voix: "Voila, et nous nous faisons de la bile pour quatre sous!"

Tout pres de lui soudain, dans la tranchee large et noire ouverte entre les jetees, une ombre, une grande ombre fantastique, glissa. S'etant penche sur le parapet de granit, il vit une barque de peche qui rentrait, sans un bruit de voix, sans un bruit de flot, sans un bruit d'aviron, doucement poussee par sa haute voile brune tendue a la brise du large.

Il pensa: "Si on pouvait vivre la-dessus, comme on serait tranquille, peut-etre!" Puis ayant fait encore quelques pas, il apercut un homme assis a l'extremite du mole.

Pierre et Jean

Un reveur, un amoureux, un sage, un heureux ou un triste? Qui etait-ce? Il s'approcha, curieux, pour voir la figure de ce solitaire; et il reconnut son frere.

—Tiens, c'est toi, Jean?

—Tiens ... Pierre ... Qu'est-ce que tu viens faire ici?

—Mais je prends l'air. Et toi?

Jean se mit a rire:

—Je prends l'air egalement.

Et Pierre s'assit a cote de son frere.

—Hein, c'est rudement beau?

—Mais oui.

Au son de la voix il comprit que Jean n'avait rien regarde; il reprit:

—Moi, quand je viens ici, j'ai des desirs fous de partir, de m'en aller avec tous ces bateaux, vers le nord ou vers le sud. Songe que ces petits feux, la-bas, arrivent de tous les coins du monde, des pays aux grandes fleurs et aux belles filles pales ou cuivrees, des pays aux oiseaux-mouches, aux elephants, aux lions libres, aux rois negres, de tous les pays qui sont nos contes de fees a nous qui ne croyons plus a la Chatte blanche ni a la Belle au bois dormant. Ce serait rudement chic de pouvoir s'offrir une promenade par la-bas; mais voila, il faudrait de l'argent, beaucoup....

Il se tut brusquement, songeant que son frere l'avait maintenant, cet argent, et que delivre de tout souci, delivre du travail quotidien, libre, sans entraves, heureux, joyeux, il pouvait aller ou bon lui semblerait, vers les blondes Suedoises ou les brunes Havanaises.

Puis une de ces pensees involontaires, frequentes chez lui, si brusques, si rapides qu'il ne pouvait ni les prevoir, ni les arreter, ni les modifier, venues, semblait-il, d'une seconde ame independante et violente, le traversa: "Bah! il est trop niais, il epousera la petite Rosemilly."

Il s'etait leve.

—Je te laisse rever d'avenir; moi, j'ai besoin de marcher.

Il serra la main de son frere, et reprit avec un accent tres cordial:

—Eh bien, mon petit Jean, te voila riche! Je suis bien content de t'avoir rencontre tout seul ce soir, pour te dire combien cela me fait plaisir, combien je te felicite, et combien je t'aime.

Jean d'une nature douce et tendre, tres emu, balbutiait:

—Merci ... merci ... mon bon Pierre, merci.

Et Pierre s'en retourna, de son pas lent, la canne sous le bras, les mains derriere le dos.

Pierre et Jean

Lorsqu'il fut rentre dans la ville, il se demanda de nouveau ce qu'il ferait, mecontent de cette promenade ecourtee; d'avoir ete prive de la mer par la presence de son frere.

Il eut une inspiration: "Je vais boire un verre de liqueur chez le pere Marowsko"; et il remonta vers le quartier d'Ingouville.

Il avait connu le pere Marowsko dans les hopitaux, a Paris. C'etait un vieux Polonais, refugie politique, disait-on, qui avait eu des histoires terribles la-bas, et qui etait venu exercer en France, apres nouveaux examens, son metier de pharmacien. On ne savait rien de sa vie passee; aussi des legendes avaient-elles couru parmi les internes, les externes, et plus tard parmi les voisins. Cette reputation de conspirateur redoutable, de nihiliste, de regicide, de patriote pret a tout, echappe a la mort par miracle, avait seduit l'imagination aventureuse et vive de Pierre Roland; et il etait devenu l'ami du vieux Polonais, sans avoir jamais obtenu de lui, d'ailleurs, aucun aveu sur son existence ancienne. C'etait encore grace au jeune medecin que le bonhomme etait venu s'etablir au Havre, comptant sur une belle clientele que le nouveau docteur lui fournirait.

En attendant il vivait pauvrement dans sa modeste pharmacie, en vendant des remedes aux petits bourgeois et aux ouvriers de son quartier.

Pierre allait souvent le voir apres diner et causer une heure avec lui, car il aimait la figure calme et la rare conversation de Marowsko, dont il jugeait profonds les longs silences.

Un seul bec de gaz brulait au-dessus du comptoir charge de fioles. Ceux de la devanture n'avaient point ete allumes, par economie. Derriere ce comptoir, assis sur une chaise et les jambes allongees l'une sur l'autre, un vieux homme chauve, avec un grand nez d'oiseau qui, continuant son front degarni, lui donnait un air triste de perroquet, dormait profondement, le menton sur la poitrine.

Au bruit du timbre il s'evilla, se leva, et reconnaissant le docteur, vint au-devant de lui, les mains tendues.

Sa redingote noire, tigre de taches d'acides et de sirops, beaucoup trop vaste pour son corps maigre et petit, avait un aspect d'antique soutane; et l'homme parlait avec un fort accent polonais qui donnait a sa voix fluette quelque chose d'enfantin, un zezaiement et des intonations de jeune etre qui commença a prononcer.

Pierre s'assit et Marowsko demanda:

—Quoi de neuf, mon cher docteur?

—Rien. Toujours la meme chose partout.

—Vous n'avez pas l'air gai, ce soir.

—Je ne le suis pas souvent.

—Allons, allons, il faut secouer cela. Voulez-vous un verre de liqueur?

—Oui, je veux bien.

—Alors je vais vous faire gouter une preparation nouvelle. Voila deux mois que je cherche a tirer quelque chose de la groseille, dont on n'a fait jusqu'ici que du sirop ... eh bien! j'ai trouve ... j'ai trouve ... une bonne liqueur, tres bonne, tres bonne.

Pierre et Jean

Et ravi, il alla vers une armoire, l'ouvrit et choisit une fiole qu'il apporta. Il remuait et agissait par gestes courts, jamais complets, jamais il n'allongeait le bras tout a fait, n'ouvrait toutes grandes les jambes, ne faisait un mouvement entier et definitif. Ses idees semblaient pareilles a ses actes; il les indiquait, les promettait, les esquissait, les suggerait, mais ne les enoncait pas.

Sa plus grande preoccupation dans la vie semblait etre d'ailleurs la preparation des sirops et des liqueurs. "Avec un bon sirop ou une bonne liqueur, on fait fortune", disait-il souvent.

Il avait invente des centaines de preparations surees sans parvenir a en lancer une seule. Pierre affirmait que Marowsko le faisait penser a Marat.

Deux petits verres furent pris dans l'arriere-boutique et apportes sur la planche aux preparations; puis les deux hommes examinerent en l'elevant vers le gaz la coloration du liquide.

—Joli rubis! declara Pierre.

—N'est-ce pas?

La vieille tete de perroquet du Polonais semblait ravie.

Le docteur gouta, savoura, reflechit, gouta de nouveau, reflechit encore et se prononca:

—Tres bon, tres bon, et tres neuf comme saveur; une trouvaille, mon cher!

—Ah! vraiment, je suis bien content.

Alors Marowsko demanda conseil pour baptiser la liqueur nouvelle; il voulait l'appeler "essence de groseille", ou bien "fine groseille", ou bien "groselia", ou bien "groseline".

Pierre n'approuvait aucun de ces noms.

Le vieux eut une idee:

—Ce que vous avez dit tout a l'heure est tres bon, tres bon: "Joli rubis."

Le docteur contesta encore la valeur de ce nom, bien qu'il l'eut trouve, et il conseilla simplement "groseillette", que Marowsko declara admirable.

Puis ils se turent et demurerent assis quelques minutes, sans prononcer un mot, sous l'unique bec de gaz.

Pierre, enfin, presque malgre lui:

—Tiens, il nous est arrive une chose assez bizarre, ce soir. Un des amis de mon pere, en mourant, a laisse sa fortune a mon frere.

Le pharmacien sembla ne pas comprendre tout de suite, mais, apres avoir songe, il espera que le docteur heritait par moitie. Quand la chose eut ete bien expliquee, il parut surpris et fache; et pour exprimer son mecontentement de voir son jeune ami sacrifie, il repeta plusieurs fois:

—Ca ne fera pas un bon effet.

Pierre et Jean

Pierre, que son enervement reprenait, voulut savoir ce que Marowsko entendait par cette phrase.—Pourquoi cela ne ferait-il pas un bon effet? Quel mauvais effet pouvait resulter de ce que son frere heritait la fortune d'un ami de la famille?

Mais le bonhomme circonspect ne s'expliqua pas davantage.

—Dans ce cas—la on laisse aux deux freres egalement, je vous dis que ca ne fera pas un bon effet.

Et le docteur, impatiente, s'en alla, rentra dans la maison paternelle et se coucha.

Pendant quelque temps, il entendit Jean qui marchait doucement dans la chambre voisine, puis il s'endormit apres avoir bu deux verres d'eau.

III

Le docteur se reveilla le lendemain avec la resolution bien arretee de faire fortune.

Plusieurs fois deja il avait pris cette determination sans en poursuivre la realite. Au debut de toutes ses tentatives de carriere nouvelle, l'espoir de la richesse vite acquise soutenait ses efforts et sa confiance jusqu'au premier obstacle, jusqu'au premier echec qui le jetait dans une voie nouvelle.

Enfoncé dans son lit entre les draps chauds, il meditait. Combien de medecins etaient devenus millionnaires en peu de temps! Il suffisait d'un grain de savoir—faire, car, dans le cours de ses etudes, il avait pu apprecier les plus celebres professeurs, et il les jugeait des anes. Certes il valait autant qu'eux, sinon mieux. S'il parvenait par un moyen quelconque a capter la clientele elegante et riche du Havre, il pouvait gagner cent mille francs par an avec facilite. Et il calculait, d'une facon precise, les gains assures. Le matin il sortirait, il irait chez ses malades. En prenant la moyenne, bien faible, de dix par jour, a vingt francs l'un, cela lui ferait, au minimum, soixante—douze mille francs par an, meme soixante—quinze mille, car le chiffre de dix malades etait inferieur a la realisation certaine. Apres midi, il recevrait dans son cabinet une autre moyenne de dix visiteurs a dix francs, soit trente—six mille francs. Voila donc cent vingt mille francs, chiffre rond. Les clients anciens et les amis qu'il irait voir a dix francs et qu'il recevrait a cinq francs feraient peut—etre sur ce total une legere diminution compensee par les consultations avec d'autres medecins et par tous les petits benefices courants de la profession. Rien de plus facile que d'arriver la avec de la reclame habile, des echos dans le *Figaro* indiquant que le corps scientifique parisien avait les yeux sur lui, s'interessait a des cures surprenantes entreprises par le jeune et modeste savant havrais. Et il serait plus riche que son frere, plus riche et celebre, et content de lui—meme, car il ne devrait sa fortune qu'a lui; et il se montrerait genereux pour ses vieux parents, justement fiers de sa renommee. Il ne se marierait pas, ne voulant point encombrer son existence d'une femme unique et genante, mais il aurait des maitresses parmi ses clientes les plus jolies.

Il se sentait si sur du succes, qu'il sauta hors du lit comme pour le saisir tout de suite, et il s'habilla afin d'aller chercher par la ville l'appartement qui lui convenait.

Alors, en rodant a travers les rues, il songea combien sont legeres les causes determinantes de nos actions. Depuis trois semaines il aurait pu, il aurait du prendre cette resolution nee brusquement en lui, sans aucun doute, a la suite de l'heritage de son frere.

Il s'arretait devant les portes ou pendait un ecriteau annonçant soit un bel appartement, soit un riche appartement a louer, les indications sans adjectif le laissant toujours plein de dedain. Alors il visitait avec des facons hautaines, mesurait la hauteur des plafonds, dessinait sur son calepin le plan du logis, les communications, la disposition des issues, annonçait qu'il etait medecin et qu'il recevait beaucoup. Il fallait que l'escalier fut large et bien tenu; il ne pouvait monter d'ailleurs au—dessus du premier etage.

Pierre et Jean

Après avoir noté sept ou huit adresses et griffonné deux cents renseignements, il rentra pour déjeuner avec un quart d'heure de retard.

Des le vestibule, il entendit un bruit d'assiettes. On mangeait donc sans lui. Pourquoi? Jamais on n'était aussi exact dans la maison. Il fut froissé, mécontent, car il était un peu susceptible. Des qu'il entra, Roland lui dit:

—Allons, Pierre, dépêche-toi, sacrebleu! Tu sais que nous allons à deux heures chez le notaire. Ce n'est pas le jour de musarder.

Le docteur s'assit, sans répondre, après avoir embrassé sa mère et serré la main de son père et de son frère; et il prit dans le plat creux, au milieu de la table, la côtelette réservée pour lui. Elle était froide et sèche. Ce devait être la plus mauvaise. Il pensa qu'on aurait pu la laisser dans le fourneau jusqu'à son arrivée, et ne pas perdre la tête au point d'oublier complètement l'autre fils, le fils aîné. La conversation, interrompue par son entrée, reprit au point où il l'avait coupée.

—Moi, disait à Jean Mme Roland, voici ce que je ferais tout de suite. Je m'installerais richement, de façon à frapper l'œil, je me montrerais dans le monde, je monterais à cheval, et je choiserais une ou deux causes intéressantes pour les plaider et me bien poser au Palais. Je voudrais être une sorte d'avocat amateur très recherché. Grâce à Dieu, te voici à l'abri du besoin, et si tu prends une profession, en somme, c'est pour ne pas perdre le fruit de tes études et parce qu'un homme ne doit jamais rester à rien faire.

Le père Roland, qui pelait une poire, déclara:

—Cristi! à ta place, c'est moi qui achèterais un joli bateau, un cotre sur le modèle de nos pilotes. J'irais jusqu'au Sénégal, avec ça.

Pierre, à son tour, donna son avis. En somme, ce n'était pas la fortune qui faisait la valeur morale, la valeur intellectuelle d'un homme. Pour les médiocres elle n'était qu'une cause d'abaissement, tandis qu'elle mettait au contraire un levier puissant aux mains des forts. Ils étaient rares d'ailleurs, ceux-là. Si Jean était vraiment un homme supérieur, il le pourrait montrer maintenant qu'il se trouvait à l'abri du besoin. Mais il lui faudrait travailler cent fois plus qu'il ne l'aurait fait en d'autres circonstances. Il ne s'agissait pas de plaider pour ou contre la veuve et l'orphelin et d'empocher tant d'écus pour tout procès gagné ou perdu, mais de devenir un jurisconsulte éminent, une lumière du droit.

Et il ajouta comme conclusion:

—Si j'avais de l'argent, moi, j'en découperais, des cadavres!

Le père Roland haussa les épaules:

—Tra la la! Le plus sage dans la vie c'est de se la couler douce. Nous ne sommes pas des bêtes de peine, mais des hommes. Quand on naît pauvre, il faut travailler; eh bien! tant pis, on travaille; mais quand on a des rentes, sacristi! il faudrait être jobard pour s'esquinter le temperament.

Pierre répondit avec hauteur:

—Nos tendances ne sont pas les mêmes! Moi je ne respecte au monde que le savoir et l'intelligence, tout le reste est méprisable.

Mme Roland s'efforçait toujours d'amortir les heurts incessants entre le père et le fils; elle détournait donc la conversation, et parla d'un meurtre qui avait été commis, la semaine précédente, à Bolbec-Nointot. Les esprits

Pierre et Jean

aussitôt furent occupés par les circonstances environnant le forfait, et attirés par l'horreur intéressante, par le mystère attrayant des crimes, qui, même vulgaires, honteux et repugnants, exercent sur la curiosité humaine une étrange et générale fascination.

De temps en temps, cependant, le père Roland tirait sa montre:

—Allons, dit-il, il va falloir se mettre en route.

Pierre ricana:

—Il n'est pas encore une heure. Vrai, ça n'était point la peine de me faire manger une côtelette froide.

—Viens-tu chez le notaire? demanda sa mère.

Il répondit sèchement:

—Moi, non, pour quoi faire? Ma présence est fort inutile.

Jean demeurait silencieux comme s'il ne s'agissait point de lui. Quand on avait parlé du meurtre de Bolbec, il avait émis, en juriste, quelques idées et développé quelques considérations sur les crimes et sur les criminels. Maintenant, il se taisait de nouveau, mais la clarté de son œil, la rougeur animée de ses joues, jusqu'au luisant de sa barbe, semblaient proclamer son bonheur.

Après le départ de sa famille, Pierre, se trouvant seul de nouveau, recommença ses investigations du matin à travers les appartements à louer. Après deux ou trois heures d'escaliers montés et descendus, il découvrit enfin, sur le boulevard François I^{er}, quelque chose de joli: un grand entre-sol avec deux portes sur des rues différentes, deux salons, une galerie vitrée où les malades, en attendant leur tour, se promèneraient au milieu des fleurs, et une délicieuse salle à manger en rotonde ayant vue sur la mer.

Au moment de louer, le prix de trois mille francs l'arrêta, car il fallait payer d'avance le premier terme, et il n'avait rien, pas un sou devant lui.

La petite fortune amassée par son père s'élevait à peine à huit mille francs de rentes, et Pierre se faisait ce reproche d'avoir mis souvent ses parents dans l'embarras par ses longues hésitations dans le choix d'une carrière, ses tentatives toujours abandonnées et ses continuels recommencements d'études. Il partit donc en promettant une réponse avant deux jours; et l'idée lui vint de demander à son frère ce premier trimestre, ou même le semestre, soit quinze cents francs, des que Jean serait en possession de son héritage.

“Ce sera un prêt de quelques mois à peine, pensait-il. Je le rembourserai peut-être même avant la fin de l'année. C'est tout simple, d'ailleurs, et il sera content de faire cela pour moi.”

Comme il n'était pas encore quatre heures, et qu'il n'avait rien à faire, absolument rien, il alla s'asseoir dans le Jardin public; et il demeura longtemps sur son banc, sans idées, les yeux à terre, accablé par une lassitude qui devenait de la détresse.

Tous les jours précédents, depuis son retour dans la maison paternelle, il avait vécu ainsi pourtant, sans souffrir aussi cruellement du vide de l'existence et de son inaction. Comment avait-il donc passé son temps du lever jusqu'au coucher?

Il avait flâné sur la jetée aux heures de marée, flâné par les rues, flâné dans les cafés, flâné chez Marowsko, flâné partout. Et voilà que, tout à coup, cette vie, supportée jusqu'ici, lui devenait odieuse, intolérable. S'il

Pierre et Jean

avait eu quelque argent il aurait pris une voiture pour faire une longue promenade dans la campagne, le long des fosses de ferme ombragées de hêtres et d'ormes; mais il devait compter le prix d'un bock ou d'un timbre-poste, et ces fantaisies-la ne lui étaient point permises. Il songea soudain combien il est dur, à trente ans passés, d'être réduit à demander, en rougissant, un louis à sa mère, de temps en temps; et il murmura, en grattant la terre du bout de sa canne:

—Cristi! si j'avais de l'argent!

Et la pensée de l'héritage de son frère entra en lui de nouveau, à la façon d'une pique de guêpe; mais il la chassa avec impatience, ne voulant point s'abandonner sur cette pente de jalousie.

Autour de lui des enfants jouaient dans la poussière des chemins. Ils étaient blonds avec de longs cheveux, et ils faisaient d'un air très sérieux, avec une attention grave, de petites montagnes de sable pour les écraser ensuite d'un coup de pied.

Pierre était dans un de ces jours mornes où on regarde dans tous les coins de son âme, où on en secoue tous les plis.

“Nos besoins ressemblent aux travaux de ces mioches,” pensait-il. Puis il se demanda si le plus sage dans la vie n'était pas encore d'engendrer deux ou trois de ces petits êtres inutiles et de les regarder grandir avec complaisance et curiosité. Et le désir du mariage l'effleura. On n'est pas si perdu, n'étant plus seul. On entend au moins remuer quelqu'un près de soi aux heures de trouble et d'incertitude, c'est déjà quelque chose de dire “tu” à une femme, quand on souffre.

Il se mit à songer aux femmes.

Il les connaissait très peu, n'ayant eu au quartier Latin que des liaisons de quinzaine, rompues quand était mangé l'argent du mois, et renouvelées ou remplacées le mois suivant. Il devait exister, cependant, des créatures très bonnes, très douces et très consolantes. Sa mère n'avait-elle pas été la raison et le charme du foyer paternel? Comme il aurait voulu connaître une femme, une vraie femme!

Il se releva tout à coup avec la résolution d'aller faire une petite visite à Mme Rosemilly.

Puis il se rassit brusquement. Elle lui déplaisait, celle-là! Pourquoi? Elle avait trop de bon sens vulgaire et bas; et puis, ne semblait-elle pas lui préférer Jean? Sans se l'avouer à lui-même d'une façon nette, cette préférence entraînait pour beaucoup dans sa mesestime pour l'intelligence de la veuve, car, s'il aimait son frère, il ne pouvait s'abstenir de le juger un peu médiocre et de se croire supérieur.

Il n'allait pourtant point rester là jusqu'à la nuit; et, comme la veille au soir, il se demanda anxieusement: “Que vais-je faire?”

Il se sentait maintenant à l'âme un besoin de s'attendrir, d'être embrassé et consolé. Console de quoi? Il ne l'aurait su dire, mais il était dans une de ces heures de faiblesse et de lassitude où la présence d'une femme, la caresse d'une femme, le toucher d'une main, le frolement d'une robe, un doux regard noir ou bleu semblent indispensables, et tout de suite, à notre cœur.

Et le souvenir lui vint d'une petite bonne de brasserie ramené un soir chez elle et revue de temps en temps.

Il se leva donc de nouveau pour aller boire un bock avec cette fille. Que lui dirait-il? Que lui dirait-elle? Rien, sans doute. Qu'importe? Il lui tiendrait la main quelques secondes! Elle semblait avoir du goût pour lui. Pourquoi donc ne la voyait-il pas plus souvent?

Pierre et Jean

Il la trouva sommeillant sur une chaise dans la salle de brasserie presque vide. Trois buveurs fumaient leurs pipes, accoudés aux tables de chêne, la caissière lisait un roman, tandis que le patron, en manches de chemise, dormait tout à fait sur la banquette.

Des qu'elle l'aperçut, la fille se leva vivement et, venant à lui:

—Bonjour, comment allez-vous?

—Pas mal, et toi?

—Moi, très bien. Comme vous êtes rare?

—Oui, j'ai très peu de temps à moi. Tu sais que je suis médecin.

—Tiens, vous ne me l'aviez pas dit. Si j'avais su, j'ai été souffrante la semaine dernière, je vous aurais consulté. Qu'est-ce que vous prenez?

—Un bock, et toi?

—Moi, un bock aussi, puisque tu me le payes.

Et elle continua à le tutoyer comme si l'offre de cette consommation en avait été la permission tacite. Alors, assis face à face, ils causèrent. De temps en temps elle lui prenait la main avec cette familiarité facile des filles dont la caresse est à vendre, et le regardant avec des yeux engageants elle lui disait:

—Pourquoi ne viens-tu pas plus souvent? Tu me plais beaucoup, mon cheri.

Mais déjà il se dégoutait d'elle, la voyait bête, commune, sentant le peuple. Les femmes, se disait-il, doivent nous apparaître dans un rêve ou dans une aureole de luxe qui poétise leur vulgarité.

Elle lui demandait:

—Tu es passé l'autre matin avec un beau blond à grande barbe, est-ce ton frère?

—Oui, c'est mon frère.

—Il est rudement joli garçon.

—Tu trouves?

—Mais oui, et puis il a l'air d'un bon vivant.

Quel étrange besoin le poussa tout à coup à raconter à cette servante de brasserie l'héritage de Jean? Pourquoi cette idée, qu'il rejetait de lui lorsqu'il se trouvait seul, qu'il repoussait par crainte du trouble apporté dans son âme, lui vint-elle aux lèvres en cet instant, et pourquoi la laissa-t-il couler, comme s'il eut eu besoin de vider de nouveau devant quelqu'un son cœur gonflé d'amertume?

Il dit en croisant ses jambes:

—Il a joliment de la chance, mon frère, il vient d'hériter de vingt mille francs de rente.

Pierre et Jean

Elle ouvrit tout grands ses yeux bleus et cupides:

—Oh! et qui est—ce qui lui a laisse cela, sa grand'mere ou bien sa tante?

—Non, un vieil ami de mes parents.

—Rien qu'un ami? Pas possible! Et il ne t'a rien laisse, a toi?

—Non. Moi je le connaissais tres peu.

Elle reflechit quelques instants, puis, avec un sourire drole sur les levres:

—Eh bien! il a de la chance ton frere d'avoir des amis de cette espece—la! Vrai, ca n'est pas etonnant qu'il te ressemble si peu!

Il eut envie de la gifler sans savoir au juste pourquoi, et il demanda, la bouche crispee:

—Qu'est—ce que tu entends par la?

Elle avait pris un air bete et naif:

—Moi, rien. Je veux dire qu'il a plus de chance que toi.

Il jeta vingt sous sur la table et sortit.

Maintenant il se repetait cette phrase: “Ca n'est pas etonnant qu'il te ressemble si peu.”

Qu'avait—elle pense, qu'avait—elle sous—entendu dans ces mots? Certes il y avait la une malice, une mechancete, une infamie. Oui, cette fille avait du croire que Jean etait le fils du Marechal.

L'emotion qu'il ressentit a l'idee de ce soupcon jete sur sa mere, fut si violente qu'il s'arreta et qu'il chercha de l'oeil un endroit pour s'asseoir.

Un autre cafe se trouvait en face de lui, il y entra, prit une chaise, et comme le garcon se presentait: “Un bock”, dit—il.

Il sentait battre son coeur; des frissons lui couraient sur la peau. Et tout a coup le souvenir lui vint de ce qu'avait dit Marowsko la veille: “Ca ne fera pas un bon effet.” Avait—il eu la meme pensee, le meme soupcon que cette drolesse?

La tete penchee sur son bock il regardait la mousse blanche petiller et fondre, et il se demandait: “Est—ce possible qu'on croie une chose pareille?”

Les raisons qui feraient naitre ce doute odieux dans les esprits lui apparaissaient maintenant, l'une apres l'autre, claires, evidentes, exasperantes. Qu'un vieux garcon sans heritiers laisse sa fortune aux deux enfants d'un ami, rien de plus simple et de plus naturel, mais qu'il ls donne tout entiere a un seul de ces enfants, certes le monde s'etonnera, chuchotera et finira par sourire. Comment n'avait—il pas prevu cela, comment son pere ne l'avait—il pas senti, comment sa mere ne l'avait—elle pas devine? Non, ils s'etaient trouves trop heureux de cet argent inespere pour que cette idee les effleurat. Et puis comment ces honnetes gens auraient—ils soupconne une pareille ignominie?

Pierre et Jean

Mais le public, mais le voisin, le marchand, le fournisseur, tous ceux qui les connaissaient n'allaient-ils pas repeter cette chose abominable, s'en amuser, s'en rejouir, rire de son pere et mepriser sa mere?

Et la remarque faite par la fille de brasserie que Jean etait blond et lui brun, qu'ils ne se ressemblaient ni de figure, ni de demarche, ni de tournure, ni d'intelligence, frapperait maintenant tous les yeux et tous les esprits. Quand on parlerait d'un fils Roland on dirait: "Lequel, le vrai ou le faux?"

Il se leva avec la resolution de prevenir son frere, de le mettre en garde contre cet affreux danger menacant l'honneur de leur mere. Mais que ferait Jean? Le plus simple, assurement, serait de refuser l'heritage qui irait alors aux pauvres, et de dire seulement aux amis et connaissances informes de ce legs que le testament contenait des clauses et conditions inacceptables qui auraient fait de Jean, non pas un heritier, mais un depositaire.

Tout en rentrant a la maison paternelle, il songeait qu'il devait voir son frere seul, afin de ne point parler devant ses parents d'un pareil sujet.

Des la porte il entendit un grand bruit de voix et de rires dans le salon, et, comme il entrait, il entendit Mme Rosemilly et le capitaine Beausire, ramenes par son pere et gardes a diner afin de feter la bonne nouvelle.

On avait fait apporter du vermouth et de l'absinthe pour se mettre en appetit, et on s'etait mis d'abord en belle humeur. Le capitaine Beausire, un petit homme tout rond a force d'avoir roule sur la mer, et dont toutes les idees semblaient rondes aussi, comme les galets des rivages, et qui riait avec des *r* plein la gorge, jugeait la vie une chose excellente dont tout etait bon a prendre.

Il trinquait avec le pere Roland, tandis que Jean presentait aux dames deux nouveaux verres pleins.

Mme Rosemilly refusait, quand le capitaine Beausire, qui avait connu feu son epoux, s'ecria:

—Allons, allons, Madame, *bis repetita placent*, comme nous disons en patois, ce qui signifie: "Deux vermouths ne font jamais mal." Moi, voyez-vous, depuis que je ne navigue plus, je me donne comme ca, chaque jour, avant diner, deux ou trois coups de roulis artificiel! J'y ajoute un coup de tangage apres le cafe, ce qui me fait grosse mer pour la soiree. Je ne vais jamais jusqu'a la tempete par exemple, jamais, jamais, car je crains les avaries.

Roland, dont le vieux long-courier flattait la manie nautique, riait de tout son coeur, la face deja rouge et l'oeil trouble par l'absinthe. Il avait un gros ventre de boutiquier, rien qu'un ventre ou semblait refuge le reste de son corps, un de ces ventres mous d'hommes toujours assis, qui n'ont plus ni cuisses, ni poitrine, ni bras, ni cou, le fond de leur chaise ayant tasse toute leur matiere au meme endroit.

Beausire au contraire, bien que court et gros, semblait plein comme un oeuf et dur comme une balle.

Mme Roland n'avait point vide son premier verre, et, rose de bonheur, le regard brillant, elle contemplait son fils Jean.

Chez lui maintenant la crise de joie eclatait. C'etait une affaire finie, une affaire signee, il avait vingt mille francs de rentes. Dans la facon dont il riait, dont il parlait avec une voix plus sonore, dont il regardait les gens, a ses manieres plus nettes, a son assurance plus grande, on sentait l'aplomb que donne l'argent.

Le diner fut annonce, et comme le vieux Roland allait offrir son bras a Mme Rosemilly: "Non, non, pere, cria sa femme, aujourd'hui tout est pour Jean."

Pierre et Jean

Sur la table eclatait un luxe inaccoutume: devant l'assiette de Jean, assis a la place de son pere, un enorme bouquet rempli de faveurs de soie, un vrai bouquet de grande ceremonie, s'elevait comme un dome pavoise, flanque de quatre compotiers dont l'un contenait une pyramide de peches magnifiques, le second un gateau monumental gorge de creme fouetee et couvert de clochettes de sucre fondu, une cathedrale en biscuit, le troisieme des tranches d'ananas noyees dans un sirop clair, et le quatrieme, luxe inoui, du raisin noir, venu des pays chauds.

—Bigre! dit Pierre en s'asseyant, nous celebrons l'avenement de Jean le Riche.

Apres le potage on offrit du madere; et tout le monde deja parlait en meme temps. Beausire racontait un diner qu'il avait fait a Saint-Domingue a la table d'un general negre. Le pere Roland l'ecoutait, tout en cherchant a glisser entre les phrases le recit d'un autre repas donne par un de ses amis, a Meudon, et dont chaque convive avait ete quinze jours malade. Mme Rosemilly, Jean et sa mere faisaient un projet d'excursion et de dejeuner a Saint-Jouin, dont ils se promettaient deja un plaisir infini; et Pierre regrettait de ne pas avoir dine seul, dans une gargote au bord de la mer, pour eviter tout ce bruit, ces rires et cette joie qui l'enervaient.

Il cherchait comment il allait s'y prendre, maintenant, pour dire a son frere ses craintes et pour le faire renoncer a cette fortune acceptee deja, dont il jouissait, dont il se grisait d'avance. Ce serait dur pour lui, certes, mais il le fallait; il ne pouvait hesiter, la reputation de leur mere etant menacee.

L'apparition d'un bar enorme rejeta Roland dans les recits de peche. Beausire en narra de surprenantes au Gabon, a Sainte-Marie de Madagascar et surtout sur les cotes de la Chine et du Japon, ou les poissons ont des figures droles comme les habitants. Et il racontait les mines de ces poissons, leurs gros yeux d'or, leurs ventres bleus ou rouges, leurs nageoires bizarres, pareilles a des eventails, leur queue coupee en croissant de lune, en mimant d'une facon si plaisante que tout le monde riait aux larmes en l'ecoutant.

Seul, Pierre paraissait incredule et murmurait: "On a bien raison de dire que les Normands sont les Gascons du Nord."

Apres le poisson vint un vol-au-vent, puis un poulet roti, une salade, des haricots verts et un pate d'alouettes de Pithiviers. La bonne de Mme Rosemilly aidait au service; et la gaiete allait croissant avec le nombre des verres de vin. Quand sauta le bouchon de la premiere bouteille de champagne, le pere Roland, tres excite, imita avec sa bouche le bruit de cette detonation, puis declara:

—J'aime mieux ca qu'un coup de pistolet.

Pierre, de plus en plus agace, repondit en ricanant:

—Cela est peut-etre, cependant, plus dangereux pour toi.

Roland, qui allait boire, reposa son verre plein sur la table et demanda:

—Pourquoi donc?

Depuis longtemps il se plaignait de sa sante, de lourdeurs, de vertiges, de malaises constants et inexplicables. Le docteur reprit:

—Parce que la balle du pistolet peut fort bien passer a cote de toi, tandis que le verre de vin te passe forcement dans le ventre.

—Et puis?

Pierre et Jean

—Et puis il te brule l'estomac, desorganise le systeme nerveux, alourdit la circulation et prepare l'apoplexie dont sont menaces tous les hommes de ton temperament.

L'ivresse croissante de l'ancien bijoutier paraissait dissipee comme une fumees par le vent; et il regardait son fils avec des yeux inquiets et fixes, cherchant a comprendre s'il ne se moquait pas.

Mais Beausire s'ecria:

—Ah! ces sacres medecins, toujours les memes: ne mangez pas, ne buvez pas, n'aimez pas, et ne dansez pas en rond. Tout ca fait du bobo a petite sante. Eh bien! j'ai pratique tout ca, moi, Monsieur, dans toutes les parties du monde, partout ou j'ai pu, et le plus que j'ai pu, et je ne m'en porte pas plus mal.

Pierre repondit avec aigreur:

—D'abord, vous, capitaine, vous etes plus fort que mon pere; et puis tous les viveurs parlent comme vous jusqu'au jour ou ... et ils ne reviennent pas le lendemain dire au medecin prudent: "Vous aviez raison, docteur." Quand je vois mon pere faire ce qu'il y a de plus mauvais et de plus dangereux pour lui, il est bien naturel que je le previenne. Je serais un mauvais fils si j'agissais autrement.

Mme Roland desolee intervint a son tour:—Voyons, Pierre, qu'est-ce que tu as? Pour une fois, ca ne lui fera pas de mal. Songe quelle fete pour lui, pour nous. Tu vas gater tout son plaisir et nous chagriner tous. C'est vilain, ce que tu fais la!

Il murmura en haussant les epaules:

—Qu'il fasse ce qu'il voudra, je l'ai prevenu.

Mais le pere Roland ne buvait pas. Il regardait son verre, son verre plein de vin lumineux et clair, dont l'ame legere, l'ame enivrante s'envolait par petites bulles venues du fond et montant, pressees et rapides, s'evaporer a la surface; il le regardait avec une mefiance de renard qui trouve une poule morte et flaire un piege.

Il demanda, en hesitant:

—Tu crois que ca me ferait beaucoup de mal?

Pierre eut un remords et se reprocha de faire souffrir les autres de sa mauvaise humeur:

—Non, va, pour une fois, tu peux le boire; mais n'en abuse point et n'en prends pas l'habitude.

Alors le pere Roland leva son verre sans se decider encore a le porter a sa bouche. Il le contemplait douloureusement, avec envie et avec crainte; puis il le flaira, le gouta, le but par petits coups, en les savourant, le coeur plein d'angoisse, de faiblesse et de gourmandise, puis de regrets, des qu'il eut absorbe la derniere goutte.

Pierre, soudain, rencontra l'oeil de Mme Rosemilly; il etait fixe sur lui limpide et bleu, clairvoyant et dur. Et il sentit, il penetra, il devina la pensee nette qui animait ce regard, la pensee irritee de cette petite femme a l'esprit simple et droit, car ce regard disait: "Tu es jaloux, toi. C'est honteux, cela."

Il baissa la tete en se remettant a manger.

Pierre et Jean

Il n'avait pas faim, il trouvait tout mauvais. Une envie de partir le harcelait, une envie de n'être plus au milieu de ces gens, de ne plus les entendre causer, plaisanter et rire.

Cependant le pere Roland, que les fumees du vin recommencient a troubler, oubliait deja les conseils de son fils et regardait d'un oeil oblique et tendre une bouteille de champagne presque pleine encore a cote de son assiette. Il n'osait la toucher, par crainte d'admonestation nouvelle, et il cherchait par quelle malice, par quelle adresse, il pourrait s'en emparer sans eveiller les remarques de Pierre. Une ruse lui vint, la plus simple de toutes: il prit la bouteille avec nonchalance et, la tenant par le fond, tendit le bras a travers la table pour emplir d'abord le verre du docteur qui etait vide; puis il fit le tour des autres verres, et quand il en vint au sien il se mit a parler tres haut, et s'il versa quelque chose dedans on eut jure certainement que c'etait par inadvertance. Personne d'ailleurs n'y fit attention.

Pierre, sans y songer, buvait beaucoup. Nerveux et agace, il prenait a tout instant, et portait a ses levres d'un geste inconscient la longue flute de cristal ou l'on voyait courir les bulles dans le liquide vivant et transparent. Il le faisait alors couler tres lentement dans sa bouche pour sentir la petite pique sucee du gaz evapore sur sa langue.

Peu a peu une chaleur douce emplit son corps. Partie du ventre, qui semblait en etre le foyer, elle gagnait la poitrine, envahissait les membres, se repandait dans toute la chair, comme une onde tiede et bienfaisante portant de la joie avec elle. Il se sentait mieux, moins impatient, moins mecontent; et sa resolution de parler a son frere ce soir-la meme s'affaiblissait, non pas que la pensee d'y renoncer l'eut effleure, mais pour ne point troubler si vite le bien-etre qu'il sentait en lui.

Beausire se leva afin de porter un toast.

Ayant salue a la ronde il prononca:

—Tres gracieuses dames, Messieurs, nous sommes reunis pour celebrer un evenement heureux qui vient de frapper un de nos amis. On disait autrefois que la fortune etait aveugle, je crois qu'elle etait simplement myope ou malicieuse et qu'elle vient de faire emplette d'une excellente jumelle marine, qui lui a permis de distinguer dans le port du Havre le fils de notre brave camarade Roland, capitaine de la *Perle*.

Des bravos jaillirent des bouches, soutenus par des battements de mains; et Roland pere se leva pour repondre.

Apres avoir toussé, car il sentait sa gorge grasse et sa langue un peu lourde, il begaya:

—Merci, capitaine, merci pour moi et mon fils. Je n'oublierai jamais votre conduite en cette circonstance. Je bois a vos desirs.

Il avait les yeux et le nez pleins de larmes, et il se rassit, ne trouvant plus rien.

Jean, qui riait, prit la parole a son tour:

—C'est moi, dit-il, qui dois remercier ici les amis devoues, les amis excellents (il regardait Mme Rosemilly), qui me donnent aujourd'hui cette preuve touchante de leur affection. Mais ce n'est point par des paroles que je peux leur temoigner ma reconnaissance. Je la leur prouverai demain, a tous les instants de ma vie, toujours, car notre amitie n'est point de celles qui passent.

Sa mere, fort emue, murmura:

—Tres bien, mon enfant. Mais Beausire s'ecriait:

Pierre et Jean

—Allons, madame Rosemilly, parlez au nom du beau sexe.

Elle leva son verre, et, d'une voix gentille, un peu nuancee de tristesse:

—Moi, dit-elle, je bois a la memoire benie de M. Marechal.

Il y eut quelques secondes d'accalmie, de recueillement decent, comme apres une priere; et Beausire, qui avait le compliment coulant, fit cette remarque:

—Il n'y a que les femmes pour trouver de ces delicatesses.

Puis se tournant vers Roland pere:

—Au fond, qu'est-ce que c'etait que ce Marechal? Vous etiez donc bien intimes avec lui?

Le vieux, attendri par l'ivresse, se mit a pleurer, et d'une voix bredouillante:

—Un frere ... vous savez ... un de ceux qu'on ne retrouve plus ... nous ne nous quittions pas ... il dinait a la maison tous les soirs ... et il nous payait de petites fetes au theatre ... je ne vous dis que ca ... que ca ... que ca ... Un ami, un vrai ... un vrai.....n'est-ce pas, Louise?

Sa femme repondit simplement:

—Oui, c'etait un fidele ami.

Pierre regardait son pere et sa mere, mais comme on parla d'autre chose, il se remit a boire.

De la fin de cette soiree il n'eut guere de souvenir. On avait pris le cafe, absorbe des liqueurs, et beaucoup ri en plaisantant. Puis il se coucha, vers minuit, l'esprit confus et la tete lourde. Et il dormit comme une brute jusqu'a neuf heures le lendemain.

IV

Ce sommeil baigne de champagne et de chartreuse l'avait sans doute adouci et calme, car il s'eveilla en des dispositions d'ame tres bienveillantes. Il appreciait, pesait et resumait, en s'habillant, ses emotions de la veille, cherchant a en degager bien nettement et bien completement les causes reelles, secretes, les causes personnelles en meme temps que les causes exterieures.

Il se pouvait en effet que la fille de brasserie eut eu une mauvaise pensee, une vraie pensee de prostituee, en apprenant qu'un seul des fils Roland heritait d'un inconnu; mais ces creatures—la n'ont-elles pas toujours des soupcons pareils, sans l'ombre d'un motif, sur toutes les honnetes femmes? Ne les entend-on pas, chaque fois qu'elles parlent, injurier, calomnier, diffamer toutes celles qu'elles devinent irreprochables? Chaque fois qu'on cite devant elles une personne inattaquable, elles se fachent, comme si on les outrageait, et s'ecrient: “Ah! tu sais, je les connais tes femmes mariees, c'est du propre! Elles ont plus d'amants que nous, seulement elles les cachent parce qu'elles sont hypocrites. Ah! oui, c'est du propre!”

En toute autre occasion il n'aurait certes pas compris, pas meme suppose possibles des insinuations de cette nature sur sa pauvre mere, si bonne, si simple, si digne. Mais il avait l'ame troublee par ce levain de jalousie qui fermentait en lui. Son esprit surexcite, a l'affut pour ainsi dire, et malgre lui, de tout ce qui pouvait nuire a son frere, avait meme peut-etre prete a cette vendeuse de bocks des intentions odieuses qu'elle n'avait pas eues. Il se pouvait que son imagination seule, cette imagination qu'il ne gouvernait point, qui echappait sans

Pierre et Jean

cesse a sa volonte, s'en allait libre, hardie, aventureuse et sournoise dans l'univers infini des idees, et en rapportait parfois d'inavouables, de honteuses, qu'elle cachait en lui, au fond de son ame, dans les replis insondables, comme des choses volees; il se pouvait que cette imagination seule eut cree, invente cet affreux doute. Son coeur, assurément, son propre coeur avait des secrets pour lui; et ce coeur blesse n'avait-il pas trouve dans ce doute abominable un moyen de priver son frere de cet heritage qu'il jalousait. Il se suspectait lui-meme, a present, interrogeant, comme les devots leur conscience, tous les mysteres de sa pensee.

Certes, Mme Rosemilly, bien que son intelligence fut limitee, avait le tact, le flair et le sens subtil des femmes. Or cette idee ne lui etait pas venue, puisqu'elle avait bu, avec une simplicité parfaite, a la memoire benie de feu Marechal. Elle n'aurait point fait cela, elle, si le moindre soupçon l'eut effleuree. Maintenant frere: "Mais defends-la donc, jobard; tu as beau etre riche, je t'eclipserai toujours quand il me plaira."

Au cafe, il dit a son pere:

—Est-ce que tu te sers de la *Perle* aujourd'hui?

—Non, mon garçon.

—Je peux la prendre avec Jean-Bart?

—Mais oui, tant que tu voudras.

Il acheta un bon cigare, au premier debit de tabac rencontre, et il descendit, d'un pied joyeux, vers le port.

Il regardait le ciel clair, lumineux, d'un bleu leger, rafraichi, lave par la brise de la mer.

Le matelot Papagris, dit Jean-Bart, sommeillait au fond de la barque qu'il devait tenir prete a sortir tous les jours a midi, quand on n'allait pas a la peche le matin.

—A nous deux, patron! cria Pierre.

Il descendit l'echelle de fer du quai et sauta dans l'embarcation.

—Quel vent? dit-il.

—Toujours vent d'amont, m'sieu Pierre. J'avons bonne brise au large.

—Eh bien! mon pere, en route.

Ils hisserent la misaine, leverent l'ancre, et le bateau, libre, se mit a glisser lentement vers la jetee sur l'eau calme du port. Le faible souffle d'air venu par les rues tombait sur le haut de la voile, si doucement qu'on ne sentait rien, et la *Perle* semblait animee d'une vie propre, de la vie des barques, poussee par une force mysterieuse cachee en elle. Pierre avait pris la barre, et, le cigare aux dents, les jambes allongees sur le banc, les yeux mi-fermes sous les rayons aveuglants du soleil, il regardait passer contre lui les grosses pieces de bois goudronne du brise-lames.

Quand ils deboucherent en pleine mer, en atteignant la pointe de la jetee nord qui les abritait, la brise, plus fraiche, glissa sur le visage et sur les mains du docteur comme une caresse un peu froide, entra dans sa poitrine qui s'ouvrit, en un long soupir, pour la boire, et, enflant la voile brune qui s'arrondit, fit s'incliner la *Perle* et la rendit plus alerte.

Pierre et Jean

Jean–Bart tout a coup hissa le foc, dont le triangle, plein de vent, semblait une aile, puis gagnant l'arriere en deux enjambees il denoua le tapecul amarre contre son mat.

Alors, sur le flanc de la barque couchee brusquement, et courant maintenant de toute sa vitesse, ce fut un bruit doux et vif d'eau qui bouillonne et qui fuit.

L'avant ouvrait la mer, comme le soc d'une charrue folle, et l'onde soulevee, souple et blanche d'ecume, s'arrondissait et retombait, comme retombe, brune et lourde, la terre labouree des champs.

A chaque vague rencontree,—elles etaient courtes et rapprochees,—une secousse secouait la *Perle* du bout du foc au gouvernail qui fremissait dans la main de Pierre; et quand le vent, pendant quelques secondes, soufflait plus fort, les flots effleuraient le bordage comme s'ils allaient envahir la barque. Un vapeur charbonnier de Liverpool etait a l'ancre attendant la maree; ils allerent tourner par derriere, puis ils visiterent, l'un apres l'autre, les navires en rade, puis ils s'eloignerent un peu plus pour voir se derouler la cote.

Pendant trois heures, Pierre tranquille, calme et content, vagabonda sur l'eau fremissante, gouvernant, comme une bete ailee, rapide et docile, cette chose de bois et de toile qui allait et venait a son caprice, sous une pression de ses doigts.

Il revassait, comme on revasse sur le dos d'un cheval ou sur le pont d'un bateau, pensant a son avenir, qui serait beau, et a la douceur de vivre avec intelligence. Des le lendemain il demanderait a son frere de lui preter, pour trois mois, quinze cents francs afin de s'installer tout de suite dans le joli appartement du boulevard Francois Ier.

Le matelot dit tout a coup:

—V'la d'la brume, m'sieu Pierre, faut rentrer.

Il leva les yeux et apercut vers le nord une ombre grise, profonde et legere, noyant le ciel et couvrant la mer, accourant vers eux, comme un nuage tombe d'en haut.

Il vira de bord, et vent arriere fit route vers la jetee, suivi par la brume rapide qui le gagnait. Lorsqu'elle atteignit la *Perle*, l'enveloppant dans son imperceptible epaisseur, un frisson de froid courut sur les membres de Pierre, et une odeur de fumee et de moisissure, l'odeur bizarre des brouillards marins, lui fit fermer la bouche pour ne point gouter cette nuee humide et glacee. Quand la barque reprit dans le port sa place accoutumee, la ville entiere etait ensevelie deja sous cette vapeur menue, qui, sans tomber, mouillait comme une pluie et glissait sur les maisons et les rues a la facon d'un fleuve qui coule.

Pierre, les pieds et les mains geles, rentra vite, et se jeta sur son lit pour sommeiller jusqu'au diner. Lorsqu'il parut dans la salle a manger, sa mere disait a Jean:

—La galerie sera ravissante. Nous y mettrons des fleurs. Tu verras. Je me chargerai de leur entretien et de leur renouvellement. Quand tu donneras des fetes, ca aura un coup d'oeil feerique.

—De quoi parlez–vous donc? demanda le docteur.

—D'un appartement delicieux que je viens de louer pour ton frere. Une trouvaille, un entresol donnant sur deux rues. Il a deux salons, une galerie vitree et une petite salle a manger en rotonde, tout a fait coquette pour un garcon.

Pierre palit. Une colere lui serrait le coeur.

Pierre et Jean

—Ou est-ce situe, cela? dit-il.

—Boulevard Francois Ier.

Il n'eut plus de doutes et s'assit, tellement exaspere qu'il avait envie de crier: "C'est trop fort a la fin! Il n'y en a donc plus que pour lui!"

Sa mere, radieuse, parlait toujours:

—Et figure-toi que j'ai eu cela pour deux mille huit cents francs. On en voulait trois mille, mais j'ai obtenu deux cents francs de diminution en faisant un bail de trois, six ou neuf ans. Ton frere sera parfaitement la dedans. Il suffit d'un interieur elegant pour faire la fortune d'un avocat. Cela attire le client, le seduit, le retient, lui donne du respect et lui fait comprendre qu'un homme ainsi loge fait payer cher ses paroles.

Elle se tut quelques secondes, et reprit:

—Il faudrait trouver quelque chose d'approchant pour toi, bien plus modeste puisque tu n'as rien, mais assez gentil tout de meme. Je t'assure que cela te servirait beaucoup.

Pierre repondit d'un ton dedaigneux:

—Oh! moi, c'est par le travail et la science que j'arriverai.

Sa mere insista:

—Oui, mais je t'assure qu'un joli logement te servirait beaucoup tout de meme.

Vers le milieu du repas il demanda tout a coup:

—Comment l'aviez-vous connu, ce Marechal?

Le pere Roland leva la tete et chercha dans ses souvenirs:

—Attends, je ne me rappelle plus trop. C'est si vieux. Ah! oui, j'y suis. C'est ta mere qui a fait sa connaissance dans la boutique, n'est-ce pas, Louise? Il etait venu commander quelque chose, et puis il est revenu souvent. Nous l'avons connu comme client avant de le connaitre comme ami.

Pierre, qui mangeait des flageolets et les piquait un a un avec une pointe de sa fourchette, comme s'il les eut embroches, reprit:

—A quelle epoque ca s'est-il fait, cette connaissance-la?

Roland chercha de nouveau, mais ne se souvenant plus de rien, il fit appel a la memoire de sa femme:

—En quelle annee, voyons, Louise, tu ne dois pas avoir oublie, toi qui as un si bon souvenir? Voyons, c'etait en ... en ... en cinquante-cinq ou cinquante-six?... Mais cherche donc, tu dois le savoir mieux que moi?

Elle chercha quelque temps en effet, puis d'une voix sure et tranquille:

—C'etait en cinquante-huit, mon gros. Pierre avait alors trois ans. Je suis bien certaine de ne pas me tromper, car c'est l'annee ou l'enfant eut la fievre scarlatine, et Marechal, que nous connaissions encore tres peu, nous a

ete d'un grand secours.

Roland s'ecria:

—C'est vrai, c'est vrai, il a ete admirable, meme! Comme ta mere n'en pouvait plus de fatigue et que moi j'etais occupe a la boutique, il allait chez le pharmacien chercher tes medicaments. Vraiment, c'etait un brave coeur. Et quand tu as ete gueri, tu ne te figures pas comme il fut content et comme il t'embrassait. C'est a partir de ce moment—la que nous sommes devenus de grands amis.

Et cette pensee brusque, violente, entra dans l'ame de Pierre comme une balle qui troue et déchire: “Puisqu'il m'a connu le premier, qu'il fut si devoue pour moi, puisqu'il m'aimait et m'embrassait tant, puisque je suis la cause de sa grande liaison avec mes parents, pourquoi a-t-il laisse toute sa fortune a mon frere et rien a moi?”

Il ne posa plus de questions et demeura sombre, absorbe plutot que songeur, gardant en lui une inquietude nouvelle, encore indecise, le germe secret d'un nouveau mal.

Il sortit de bonne heure et se remit a roder par les rues. Elles etaient ensevelies sous le brouillard qui rendait pesante, opaque et nauseabonde la nuit. On eut dit une fumee pestilentielle abattue sur la terre. On la voyait passer sur les becs de gaz qu'elle paraissait eteindre par moments. Les pavés des rues devenaient glissants comme par les soirs de verglas, et toutes les mauvaises odeurs semblaient sortir du ventre des maisons, puanteurs des caves, des fosses, des egouts, des cuisines pauvres, pour se meler a l'affreuse senteur de cette brume errante.

Pierre, le dos arrondi et les mains dans ses poches, ne voulant point rester dehors par ce froid, se rendit chez Marowsko.

Sous le bec de gaz qui veillait pour lui, le vieux pharmacien dormait toujours. En reconnaissant Pierre, qu'il aimait d'un amour de chien fidele, il secoua sa torpeur, alla chercher deux verres et apporta la groseille.

—Eh bien! demanda le docteur, ou on etes-vous avec votre liqueur?

Le Polonais expliqua comment quatre des principaux cafes de la ville consentaient a la lancer dans la circulation, et comment le *Phare de la Cote* et le *Semaphore* *havras* lui feraient de la reclame en echange de quelques produits pharmaceutiques mis a la disposition des redacteurs.

Après un long silence, Marowsko demanda si Jean, decidement, etait en possession de sa fortune; puis il fit encore deux ou trois questions vagues sur le meme sujet. Son devouement ombrageux pour Pierre se revoltait de cette preference. Et Pierre croyait l'entendre penser, devinait, comprenait, lisait dans ses yeux detournees, dans le ton hesitant de sa voix, les phrases, qui lui venaient aux levres et qu'il ne disait pas, qu'il ne dirait point, lui si prudent, si timide, si cauteleux.

Maintenant il ne doutait plus, le vieux pensait: “Vous n'auriez pas du lui laisser accepter cet heritage qui fera mal parler de votre mere.” Peut-etre meme croyait-il que Jean etait le fils de Marechal. Certes il le croyait! Comment ne le croirait-il pas, tant la chose devait paraître vraisemblable, probable, evidente? Mais lui-meme, lui Pierre, le fils, depuis trois jours ne luttait-il pas de toute sa force, avec toutes les subtilites de son coeur, pour tromper sa raison, ne luttait-il pas contre ce soupçon terrible?

Et de nouveau, tout a coup, le besoin d'etre seul pour songer, pour discuter cela avec lui-meme, pour envisager hardiment, sans scrupules, sans faiblesse, cette chose possible et monstrueuse, entra en lui si dominateur qu'il se leva sans meme boire son verre de groseille, serra la main du pharmacien stupefait et se replongea dans le brouillard de la rue.

Pierre et Jean

Il se disait: "Pourquoi ce Marechal a-t-il laisse toute sa fortune a Jean?"

Ce n'etait plus la jalousie maintenant qui lui faisait chercher cela, ce n'etait plus cette envie un peu basse et naturelle qu'il savait cachee en lui et qu'il combattait depuis trois jours, mais la terreur d'une chose epouvantable, la terreur de croire lui-meme que Jean, que son frere etait le fils de cet homme!

Non, il ne le croyait pas, il ne pouvait meme se poser cette question criminelle! Cependant il fallait que ce soupcon si leger, si invraisemblable, fut rejete de lui, completement, pour toujours. Il lui fallait la lumiere, la certitude, il fallait dans son coeur la securite complete, car il n'aimait que sa mere au monde.

Et tout seul en errant par la nuit, il allait faire, dans ses souvenirs, dans sa raison, l'enquete minutieuse d'ou resulterait l'eclatante verite. Apres cela ce serait fini, il n'y penserait plus, plus jamais. Il irait dormir.

Il songeait: "Voyons, examinons d'abord les faits; puis je me rappellerai tout ce que je sais de lui, de sou allure avec mon frere et avec moi, je chercherai toutes les causes qui ont pu motiver cette preference... Il a vu naitre Jean?—oui, mais il me connaissait auparavant.—S'il avait aime ma mere d'un amour muet et reserve, c'est moi qu'il aurait prefere puisque c'est grace a moi, grace a ma fievre scarlatine, qu'il est devenu l'ami intime de mes parents. Donc, logiquement, il devait me choisir, avoir pour moi une tendresse plus vive, a moins qu'il n'eut eprouve pour mon frere, en le voyant grandir, une attraction, une predilection instinctives."

Alors il chercha dans sa memoire, avec une tension desesperee de toute sa pensee, de toute sa puissance intellectuelle, a reconstituer, a revoir, a reconnaitre, a penetrer l'homme, cet homme qui avait passe devant lui, indifferant a son coeur, pendant toutes ses annees de Paris.

Mais il sentit que la marche, le leger mouvement de ses pas, troublait un peu ses idees, derangeait leur fixite, affaiblissait leur portee, voilait sa memoire.

Pour jeter sur le passe et les evenements inconnus ce regard aigu, a qui rien ne devait echapper, il fallait qu'il fut immobile, dans un lieu vaste et vide. Et il se decida a aller s'asseoir sur la jetee, comme l'autre nuit.

En approchant du port il entendit vers la pleine mer une plainte lamentable et sinistre, pareille au meuglement d'un taureau, mais plus longue et plus puissante. C'etait le cri d'une sirene, le cri des navires perdus dans la brume.

Un frisson remua sa chair, crispa son coeur, tant il avait retenti dans son ame et dans ses nerfs, ce cri de detresse, qu'il croyait avoir jete lui-meme. Une autre voix semblable gemit a son tour, un peu plus loin; puis, tout pres, la sirene du port, leur repondant, poussa une clameur déchirante.

Pierre gagna la jetee a grands pas, ne pensant plus a rien, satisfait d'entrer dans ces tenebres lugubres et mugissantes.

Lorsqu'il se fut assis a l'extremite du mole, il ferma les yeux pour ne point voir les foyers electriques, voiles de brouillard, qui rendent le port accessible la nuit, ni le feu rouge du phare sur la jetee sud, qu'on distinguait a peine cependant. Puis se tournant a moitie, il posa ses coudes sur le granit et cacha sa figure dans ses mains.

Sa pensee, sans qu'il prononcat ce mot avec ses levres, repetait comme pour l'appeler, pour evoquer et provoquer son ombre: "Marechal... Marechal." Et dans le noir de ses paupieres baissees, il le vit tout a coup tel qu'il l'avait connu. C'etait un homme de soixante ans, portant en pointe sa barbe blanche, avec des sourcils epais, tout blancs aussi. Il n'etait ni grand ni petit, avait l'air affable, les yeux gris et doux, le geste modeste, l'aspect d'un brave etre, simple et tendre. Il appelait Pierre et Jean "mes chers enfants", n'avait jamais paru preferer l'un ou l'autre, et les recevait ensemble a diner.

Pierre et Jean

Et Pierre, avec une tenacite de chien qui suit une piste evaporee, se mit a rechercher les paroles, les gestes, les intonations, les regards de cet homme disparu de la terre. Il le retrouvait peu a peu, tout entier, dans son appartement de la rue Tronchet quand il les recevait a sa table, son frere et lui.

Deux bonnes le servaient, vieilles toutes deux, qui avaient pris, depuis bien longtemps sans doute, l'habitude de dire "monsieur Pierre" et "monsieur Jean".

Marechal tendait ses deux mains aux jeunes gens, la droite a l'un, la gauche a l'autre, au hasard de leur entree.

—Bonjour, mes enfants, disait-il, avez-vous des nouvelles de vos parents? Quant a moi, ils ne m'ecrivent jamais.

On causait, doucement et familierement, de choses ordinaires. Rien de hors ligne dans l'esprit de cet homme, mais beaucoup d'amenite, de charme et de grace. C'etait certainement pour eux un bon ami, un de ces bons amis auxquels on ne songe guere parce qu'on les sent tres surs.

Maintenant les souvenirs affluaient dans l'esprit de Pierre. Le voyant soucieux plusieurs fois, et devinant sa pauvrete d'etudiant, Marechal lui avait offert et prete, spontanement, de l'argent, quelques centaines de francs peut-etre, oubliees par l'un et par l'autre et jamais rendues. Donc cet homme l'aimait toujours, s'interessait toujours a lui, puisqu'il s'inquietait de ses besoins. Alors ... alors pourquoi laisser toute sa fortune a Jean? Non, il n'avait jamais ete visiblement plus affectueux pour le cadet que pour l'aine, plus preoccupe de l'un que de l'autre, moins tendre en-apparence avec celui-ci qu'avec celui-la. Alors ... alors ... il avait donc eu une raison puissante et secrete de tout donner a Jean—tout—et rien a Pierre.

Plus il y songeait, plus il revivait le passe des dernieres annees, plus le docteur jugeait invraisemblable, incroyable cette difference etablie entre eux.

Et une souffrance aigue, une inexprimable angoisse entree dans sa poitrine, faisait aller son coeur comme une loque agitee. Les ressorts en paraissaient brises, et le sang y passait a flots, librement, en le secouant d'un ballotement tumultueux.

Alors, a mi-voix, comme on parle dans les cauchemars, il murmura: "Il faut savoir. Mon Dieu, il faut savoir."

Il cherchait plus loin, maintenant, dans les temps plus anciens ou ses parents habitaient Paris. Mais les visages lui echappaient, ce qui brouillait ses souvenirs. Il s'acharnait surtout a retrouver Marechal avec des cheveux blonds, chatains ou noirs? Il ne le pouvait pas, la derniere figure de cet homme, sa figure de vieillard, ayant efface les autres. Il se rappelait pourtant qu'il etait plus mince, qu'il avait la main douce et qu'il apportait souvent des fleurs, tres souvent, car son pere repetait sans cesse: "Encore des bouquets! mais c'est de la folie, mon cher, vous vous ruinez en roses."

Marechal repondait: "Laissez donc, cela me fait plaisir."

Et soudain l'intonation de sa mere, de sa mere qui souriait et disait: "Merci, mon ami," lui traversa l'esprit, si nette qu'il crut l'entendre. Elle les avait donc prononces bien souvent, ces trois mots, pour qu'ils se fussent graves ainsi dans la memoire de son fils!

Donc Marechal apportait des fleurs, lui, l'homme riche, le monsieur, le client, a cette petite boutiquiere, a la femme de ce bijoutier modeste. L'avait-il aimee? Comment serait-il devenu l'ami de ces marchands s'il n'avait pas aime la femme? C'etait un homme instruit, d'esprit assez fin. Que de fois il avait parle poetes et poesie avec Pierre! Il n'appréciait point les ecrivains en artiste, mais en bourgeois qui vibre. Le docteur avait souvent souri de ces attendrissements, qu'il jugeait un peu niais. Aujourd'hui il comprenait que cet homme

Pierre et Jean

sentimental n'avait jamais pu, jamais, être l'ami de son père, de son père si positif, si terre à terre, si lourd, pour qui le mot "poésie" signifiait sottise.

Donc, ce Marechal, jeune, libre, riche, prêt à toutes les tendresses, était entre, un jour, par hasard, dans une boutique, ayant remarqué peut-être la jolie marchande. Il avait acheté, était revenu, avait cause, de jour en jour plus familier, et payant par des acquisitions fréquentes le droit de s'asseoir dans cette maison, de sourire à la jeune femme et de serrer la main du mari.

Et puis après... après... oh! mon Dieu... après?...

Il avait aimé et caressé le premier enfant, l'enfant du bijoutier, jusqu'à la naissance de l'autre, puis il était demeuré impenetrable jusqu'à la mort, puis, son tombeau fermé, sa chair décomposée, son nom effacé des noms vivants, tout son être disparu pour toujours, n'ayant plus rien à ménager, à redouter et à cacher, il avait donné toute sa fortune au deuxième enfant!... Pourquoi?... Cet homme était intelligent... il avait du comprendre et prévoir qu'il pouvait, qu'il allait presque infailliblement laisser supposer que cet enfant était à lui.—Donc il deshonorait une femme? Comment aurait-il fait cela si Jean n'était point son fils?

Et soudain un souvenir précis, terrible, traversa l'âme de Pierre. Marechal avait été blond, blond comme Jean. Il se rappelait maintenant un petit portrait miniature vu autrefois, à Paris, sur la cheminée de leur salon, et disparu à présent. Ou était-il? Perdu, ou caché! Oh! s'il pouvait le tenir rien qu'une seconde? Sa mère l'avait gardé peut-être dans le tiroir inconnu où l'on serre les reliques d'amour.

Sa détresse, à cette pensée, devint si déchirante qu'il poussa un gémissement, une de ces courtes plaintes arrachées à la gorge par les douleurs trop vives. Et soudain, comme si elle l'eût entendu, comme si elle l'eût compris et lui eût répondu, la sirène de la jetée hurla tout près de lui. Sa clameur de monstre surnaturel, plus retentissante que le tonnerre, rugissement sauvage et formidable fait pour dominer les voix du vent et des vagues, se répandit dans les ténèbres sur la mer invisible ensevelie sous les brouillards.

Alors, à travers la brume, proches ou lointains, des cris pareils s'élevèrent de nouveau dans la nuit. Ils étaient effrayants, ces appels poussés par les grands paquebots aveugles.

Puis tout se tut encore.

Pierre avait ouvert les yeux et regardait, surpris d'être là, réveille de son cauchemar.

"Je suis fou, pensa-t-il, je soupçonne ma mère." Et un flot d'amour et d'attendrissement, de repentir, de prière et de désolation noya son cœur. Sa mère! La connaissant comme il la connaissait, comment avait-il pu la suspecter? Est-ce que l'âme, est-ce que la vie de cette femme simple, chaste et loyale, n'étaient pas plus claires que l'eau? Quand ou l'avait vue et connue, comment ne pas la juger insoupçonnable? Et c'était lui, le fils, qui avait douté d'elle! Oh! s'il avait pu la prendre en ses bras à ce moment, comme il l'eût embrassée, caressée, comme il se fut agenouillé pour demander grâce!

Elle aurait trompé son père, elle?... Son père! Certes, c'était un brave homme, honorable et probe en affaires, mais dont l'esprit n'avait jamais franchi l'horizon de sa boutique. Comment cette femme, fort jolie autrefois, il le savait et on le voyait encore, douée d'une âme délicate, affectueuse, attendrie, avait-elle accepté comme fiancée et comme mari un homme si différent d'elle?

Pourquoi chercher? Elle avait épousé comme les fillettes épousent le garçon doté que présentent les parents. Ils s'étaient installés aussitôt dans leur magasin de la rue Montmartre; et la jeune femme, regnant au comptoir, animée par l'esprit du foyer nouveau, par ce sens subtil et sacré de l'intérêt commun qui remplace l'amour et même l'affection dans la plupart des ménages commerçants de Paris, s'était mise à travailler avec toute son

Pierre et Jean

intelligence active et fine a la fortune esperee de leur maison. Et sa vie s'etait ecoulee ainsi, uniforme, tranquille, honnete, sans tendresse!...

Sans tendresse?... Etait-il possible qu'une femme n'aimat point? Une femme jeune, jolie, vivant a Paris, lisant des livres, applaudissant des actrices mourant de passion sur la scene, pouvait-elle aller de l'adolescence a la vieillesse sans qu'une fois seulement, son coeur fut touche? D'une autre il ne le croirait pas,—pourquoi le croirait-il de sa mere?

Certes, elle avait pu aimer, comme une autre! car pourquoi serait-elle differente d'une autre, bien qu'elle fut sa mere?

Elle avait ete jeune, avec toutes les defaillances poetiques qui troublent le coeur des jeunes etres! Enfermee, emprisonnee dans la boutique a cote d'un mari vulgaire et parlant toujours commerce, elle avait reve de clairs de lune, de voyages, de baisers donnes dans l'ombre des soirs. Et puis un homme, un jour, etait entre comme entrent les amoureux dans les livres, et il avait parle comme eux.

Elle l'avait aime. Pourquoi pas? C'etait sa mere! Eh bien! fallait-il etre aveugle et stupide au point de rejeter l'evidence parce qu'il s'agissait de sa mere?

S'etait-elle donnee?... Mais oui, puisque cet homme n'avait pas eu d'autre amie;—mais oui, puisqu'il etait reste fidele a la femme eloignee et vieillie,—mais oui, puisqu'il avait laisse toute sa fortune a son fils, a leur fils!...

Et Pierre se leva, fremissant d'une telle fureur qu'il eut voulu tuer quelqu'un! Son bras tendu, sa main grande ouverte avaient envie de frapper, de meurtrir, de broyer, d'etrangler! Qui? tout le monde, son pere, son frere, le mort, sa mere!

Il s'elanca pour rentrer. Qu'allait-il faire?

Comme il passait devant une tourelle aupres du mat des signaux, le cri strident de la sirene lui partit dans la figure. Sa surprise fut si violente qu'il faillit tomber et recula jusqu'au parapet de granit. Il s'y assit, n'ayant plus de force, brise par cette commotion.

Le vapeur qui repondit le premier semblait tout proche et se presentait a l'entree, la maree etant haute.

Pierre se retourna et apercut son oeil rouge, terni de brume. Puis, sous la clarte diffuse des feux electriques du port, une grande ombre noire se dessina entre les deux jetees. Derriere lui, la voix du veilleur, voix enrouee de vieux capitaine en retraite, criait:

—Le nom du navire?

Et dans le brouillard la voix du pilote debout sur le pont, enrouee aussi, repondit.

—*Santa-Lucia.*

—Le pays?

—Italie.

—Le port?

—Naples.

Et Pierre devant ses yeux troubles crut apercevoir le panache de feu du Vesuve tandis qu'au pied du volcan, des lucioles voltigeaient dans les bosquets d'orangers de Sorrente ou de Castellamare! Que de fois il avait reve de ces noms familiers, comme s'il en connaissait les paysages. Oh! s'il avait pu partir, tout de suite, n'importe ou, et ne jamais revenir, ne jamais ecrire, ne jamais laisser savoir ce qu'il etait devenu! Mais non, il fallait rentrer, rentrer dans la maison paternelle et se coucher dans son lit.

Tant pis, il ne rentrerait pas, il attendrait le jour. La voix des sirenes lui plaisait. Il se releva et se mit a marcher comme un officier qui fait le quart sur un pont.

Un autre navire s'approchait derriere le premier, enorme et mysterieux. C'etait un anglais qui revenait des Indes.

Il en vit venir encore plusieurs, sortant l'un apres l'autre de l'ombre impenetrable. Puis, comme l'humidite du brouillard devenait intolerable, Pierre se remit en route vers la ville. Il avait si froid qu'il entra dans un cafe de matelots pour boire un grog; et quand l'eau-de-vie poivree et chaude lui eut brule le palais et la gorge, il sentit en lui renaitre un espoir.

Il s'etait trompe, peut-etre? Il la connaissait si bien, sa deraison vagabonde! Il s'etait trompe sans doute? Il avait accumule les preuves ainsi qu'on dresse un requisitoire contre un innocent toujours facile a condamner quand on veut le croire coupable. Lorsqu'il aurait dormi, il penserait tout autrement. Alors il rentra pour se coucher, et, a force de volonte, il finit par s'assoupir.

V

Mais le corps du docteur s'engourdit a peine une heure ou deux dans l'agitation d'un sommeil trouble. Quand il se reveilla, dans l'obscurite de sa chambre chaude et fermee, il ressentit, avant meme que la pensee se fut rallumee en lui, cette oppression douloureuse, ce malaise de l'ame que laisse en nous le chagrin sur lequel on a dormi. Il semble que le malheur, dont le choc nous a seulement heurte la veille, se soit glisse, durant notre repos, dans notre chair elle-meme, qu'il meurtrit et fatigue comme une fievre. Brusquement le souvenir lui revint, et il s'assit dans son lit.

Alors il recommenca lentement, un a un, tous les raisonnements qui avaient torture son coeur sur la jetee pendant que criaient les sirenes. Plus il songeait, moins il doutait. Il se sentait traine par sa logique, comme par une main qui attire et etrangle vers l'intolerable certitude.

Il avait soif, il avait chaud, son coeur battait. Il se leva pour ouvrir sa fenetre et respirer, et, quand il fut debout, un bruit leger lui parvint a travers le mur.

Jean dormait tranquille et ronflait doucement. Il dormait, lui! Il n'avait rien pressenti, rien devine! Un homme qui avait connu leur mere lui laissait toute sa fortune. Il prenait l'argent, trouvant cela juste et naturel.

Il dormait, riche et satisfait, sans savoir que son frere haletait de souffrance et de detresse. Et une colere se levait en lui contre ce ronfleur insouciant et content.

La veille il eut frappe contre sa porte, serait entre, et, assis pres du lit, lui aurait dit dans l'effarement de son reveil subit: "Jean, tu ne dois pas garder ce legs qui pourrait demain faire suspecter notre mere et la deshoner." Mais aujourd'hui il ne pouvait plus parler, il ne pouvait pas dire a Jean qu'il ne le croyait point le fils de leur pere. Il fallait a present garder, enterrer en lui cette honte decouverte par lui, cacher a tous la tache apercue, et que personne ne devait decouvrir, pas meme son frere, surtout son frere.

Pierre et Jean

Il ne songeait plus guere maintenant au vain respect de l'opinion publique. Il aurait voulu que tout le monde accusat sa mere pourvu qu'il la sut innocente, lui, lui seul! Comment pourrait-il supporter de vivre pres d'elle, tous les jours, et de croire, en la regardant, qu'elle avait enfante son frere de la caresse d'un etranger? Comme elle etait calme et sereine pourtant, comme elle paraissait sure d'elle! Etait-il possible qu'une femme comme elle, d'une ame pure et d'un coeur droit, put tomber, entrainee par la passion, sans que, plus tard, rien n'apparut de ses remords, des souvenirs de sa conscience Troublee?

Ah! les remords! les remords! ils avaient du, jadis, dans les premiers temps, la torturer, puis ils s'etaient effaces, comme tout s'efface. Certes, elle avait pleure sa faute, et, peu a peu, l'avait presque oubliee. Est-ce que toutes les femmes, toutes, n'ont pas cette faculte d'oubli prodigieuse qui leur fait reconnaître a peine, apres quelques annees passees, l'homme a qui elles ont donne leur bouche et tout leur corps a baiser? Le baiser frappe comme la foudre, l'amour passe comme un orage, puis la vie, de nouveau, se calme comme le ciel, et recommence ainsi qu'avant. Se souvient-on d'un nuage?

Pierre ne pouvait plus demeurer dans sa chambre! Cette maison, la maison de son pere l'ecrasait. Il sentait peser le toit sur sa tete et les murs l'etouffer. Et comme il avait tres soif, il alluma sa bougie afin d'aller boire un verre d'eau fraiche au filtre de la cuisine.

Il descendit les deux etages, puis, comme il remontait avec la carafe pleine, il s'assit en chemise sur une marche de l'escalier ou circulait un courant d'air, et il but, sans verre, par longues gorgees, comme un coureur essouffle. Quand il eut cesse de remuer, le silence de cette demeure l'emut; puis, un a un, il en distingua les moindres bruits. Ce fut d'abord l'horloge de la salle a manger dont le battement lui paraissait grandir de seconde en seconde. Puis il entendit de nouveau un ronflement, un ronflement de vieux, court, penible et dur, celui de son pere sans aucun doute; et il fut crisper par celle idee, comme si elle venait seulement de jaillir en lui, que ces deux hommes qui ronflaient dans ce meme logis, le pere et le fils, n'etaient rien l'un a l'autre! Aucun lien, meme le plus leger, ne les unissait, et ils ne le savaient pas! Ils se parlaient avec tendresse, ils s'embrassaient, se jouissaient et s'attendrissaient ensemble des memes choses, comme si le meme sang eut coule dans leurs veines. Et deux personnes nees aux deux extremités du monde ne pouvaient pas etre plus etrangeres l'une a l'autre que ce pere et que ce fils. Ils croyaient s'aimer parce qu'un mensonge avait grandi entre eux. C'etait un mensonge qui faisait cet amour paternel et cet amour filial, un mensonge impossible a devoiler et que personne ne connaîtrait jamais que lui, le vrai fils.

Pourtant, pourtant, s'il se trompait? Comment le savoir? Ah! si une ressemblance, meme legere, pouvait exister entre son pere et Jean, une de ces ressemblances mysterieuses qui vont de l'aieul aux arriere-petits-fils, montrant que toute une race descend directement du meme baiser. Il aurait fallu si peu de chose, a lui medecin, pour reconnaître cela, la forme de la machoire, la courbure du nez, l'ecartement des yeux, la nature des dents ou des poils, moins encore, un geste, une habitude, une maniere d'etre, un gout transmis, un signe quelconque bien caracteristique pour un oeil exerce.

Il cherchait et ne se rappelait rien, non, rien. Mais il avait mal regarde, mal observe, n'ayant aucune raison pour decouvrir ces imperceptibles indications.

Il se leva pour rentrer dans sa chambre et se mit a monter l'escalier, a pas lents, songeant toujours. En passant devant la porte de son frere, il s'arreta net, la main tendue pour l'ouvrir. Un desir imperieux venait de surgir en lui de voir Jean tout de suite, de le regarder longuement, de le surprendre pendant le sommeil, pendant que la figure apaisee, que les traits detendus se reposent, que toute la grimace de la vie a disparu. Il saisirait ainsi le secret dormant de sa physionomie; et si quelque ressemblance existait, appreciable, elle ne lui echapperait pas.

Mais si Jean s'eveillait, que dirait-il? Comment expliquer cette visite?

Il demeurait debout, les doigts crispes sur la serrure et cherchant une raison, un pretexte.

Pierre et Jean

Il se rappela tout a coup que, huit jours plus tot, il avait prete a son frere une fiole de laudanum pour calmer une rage de dents. Il pouvait lui-meme souffrir, cette nuit-la, et venir reclamer sa drogue. Donc il entra, mais d'un pied furtif, comme un voleur.

Jean, la bouche entr'ouverte, dormait d'un sommeil animal et profond. Sa barbe et ses cheveux blonds faisaient une tache d'or sur le linge blanc. Il ne s'eveilla point, mais il cessa de ronfler.

Pierre, penche vers lui, le contemplait d'un oeil avide. Non, ce jeune homme-la ne ressemblait pas a Roland; et, pour la seconde fois, s'eveilla dans son esprit le souvenir du petit portrait disparu de Marechal. Il fallait qu'il le trouvat! En le voyant, peut-etre, il ne douterait plus.

Son frere remua, gene sans doute par sa presence, ou par la lueur de sa bougie penetrant ses paupieres. Alors le docteur recula, sur la pointe des pieds, vers la porte, qu'il referma sans bruit; puis il retourna dans sa chambre, mais il ne se coucha pas.

Le jour fut lent a venir. Les heures sonnaient, l'une apres l'autre, a la pendule de la salle a manger, dont le timbre avait un son profond et grave, comme si ce petit instrument d'horlogerie eut avale une cloche de cathedrale. Elles montaient, dans l'escalier vide, traversaient les murs et les portes, allaient mourir au fond des chambres dans l'oreille inerte des dormeurs. Pierre s'etait mis a marcher de long en large, de son lit a sa fenetre. Qu'allait-il faire? Il se sentait trop bouleverse pour passer ce jour-la dans sa famille. Il voulait encore rester seul, au moins jusqu'au lendemain, pour reflechir, se calmer, se fortifier pour la vie de chaque jour qu'il lui faudrait reprendre.

Eh bien! il irait a Trouville, voir grouiller la foule sur la plage. Cela le distrairait, changerait l'air de sa pensee, lui donnerait le temps de se preparer a l'horrible chose qu'il avait decouverte.

Des que l'aurore parut, il fit sa toilette et s'habilla. Le brouillard s'etait dissipe, il faisait beau, tres beau. Comme le bateau de Trouville ne quittait le port qu'a neuf heures, le docteur songea qu'il lui faudrait embrasser sa mere avant de partir.

Il attendit le moment ou elle se levait tous les jours, puis il descendit. Son coeur battait si fort en touchant sa porte qu'il s'arreta pour respirer. Sa main, posee sur la serrure, etait molle et vibrante, presque incapable du leger effort de tourner le bouton pour entrer. Il frappa. La voix de sa mere demanda:

—Qui est-ce?

—Moi, Pierre.

—Qu'est-ce que tu veux?

—Te dire bonjour parce que je vais passer la journee a Trouville avec des amis.

—C'est que je suis encore au lit.

—Bon, alors ne te derange pas. Je t'embrasserai en rentrant, ce soir.

Il espera qu'il pourrait partir sans la voir, sans poser sur ses joues le baiser faux qui lui soulevait le coeur d'avance.

Mais elle repondit:

Pierre et Jean

—Un moment, je t'ouvre. Tu attendras que je me sois recouchee.

Il entendit ses pieds nus sur le parquet puis le bruit du verrou glissant. Elle cria:

—Entre.

Il entra. Elle etait assise dans son lit tandis qu'a son cote, Roland, un foulard sur la tete et tourne vers le mur, s'obstinait a dormir. Rien ne l'eveillait tant qu'on ne l'avait pas secoue a lui arracher le bras. Les jours de peche, c'etait la bonne, sonnee a l'heure convenue par le matelot Papagris, qui venait tirer son maitre de cet invincible repos.

Pierre, en allant vers elle, regardait sa mere; et il lui sembla tout a coup qu'il ne l'avait jamais vue.

Elle lui tendit ses joues, il y mit deux baisers, puis s'assit sur une chaise basse.

—C'est hier soir que tu as decide cette partie? dit-elle.

—Oui, hier soir.

—Tu reviens pour diner?

—Je ne sais pas encore. En tout cas, ne m'attendez point.

Il l'examinait avec une curiosite stupefaite. C'etait sa mere, cette femme! Toute cette figure, vue des l'enfance, des que son oeil avait pu distinguer, ce sourire, cette voix si connue, si familiere, lui paraissaient brusquement nouveaux et autres de ce qu'ils avaient ete jusque-la pour lui. Il comprenait a present que, l'aimant, il ne l'avait jamais regardee. C'etait bien elle pourtant, et il n'ignorait rien des plus petits details de son visage; mais ces petits details il les apercevait nettement pour la premiere fois. Son attention anxieuse, fouillant cette tete cherie, la lui revelait differente, avec une physionomie qu'il n'avait jamais decouverte.

Il se leva pour partir, puis, cedant soudain a l'invincible envie de savoir qui lui mordait le coeur depuis la veille:

—Dis donc, j'ai cru me rappeler qu'il y avait autrefois, a Paris, un petit portrait de Marechal dans notre salon.

Elle hesita une seconde ou deux; ou du moins il se figura qu'elle hesitait; puis elle dit:

—Mais oui.

—Et qu'est-ce qu'il est devenu, ce portrait? Elle aurait pu encore repondre plus vite:

—Ce portrait ... attends ... je ne sais pas trop ... Peut-etre que je l'ai dans mon secretaire.

—Tu serais bien aimable de le retrouver.

—Oui, je chercherai. Pourquoi le veux-tu?

—Oh! ce n'est pas pour moi. J'ai songe qu'il serait tout naturel de le donner a Jean, et que cela ferait plaisir a mon frere.

—Oui, tu as raison, c'est une bonne pensee. Je vais le chercher des que je serai levee.

Pierre et Jean

Et il sortit.

C'était un jour bleu, sans un souffle d'air. Les gens dans la rue semblaient gais, les commerçants allant à leurs affaires, les employés allant à leur bureau, les jeunes filles allant à leur magasin. Quelques-uns chantaient, mis en joie par la clarté.

Sur le bateau, de Trouville les passagers montaient déjà. Pierre s'assit, tout à l'arrière, sur un banc de bois.

Il se demandait:

—A-t-elle été inquiétée par ma question sur le portrait, ou seulement surprise? L'a-t-elle égaré ou caché? Sait-elle où il est, ou bien ne sait-elle pas? Si elle l'a caché, pourquoi?

Et son esprit, suivant toujours la même marche, de déduction en déduction, conclut ceci:

Le portrait, portrait d'ami, portrait d'amant, était resté dans le salon bien en vue, jusqu'au jour où la femme, ou la mère s'était aperçue, la première, avant tout le monde, que ce portrait ressemblait à son fils. Sans doute, depuis longtemps, elle épiait cette ressemblance; puis, l'ayant découverte, l'ayant vue naître et comprenant que chacun pourrait, un jour ou l'autre, l'apercevoir aussi, elle avait enlevé, un soir, la petite peinture redoutable et l'avait cachée, n'osant pas la détruire.

Et Pierre se rappelait fort bien maintenant que cette miniature avait disparu longtemps, longtemps avant leur départ de Paris! Elle avait disparu, croyait-il, quand la barbe de Jean, se mettant à pousser, l'avait rendu tout à coup pareil au jeune homme blond qui souriait dans le cadre.

Le mouvement du bateau qui partait troubla sa pensée et la dispersa! Alors, s'étant levé, il regarda la mer.

Le petit paquebot sortit des jetées, tourna à gauche et soufflant, haletant, frémissant, s'en alla vers la côte lointaine qu'on apercevait dans la brume matinale. De place en place la voile rouge d'un lourd bateau de pêche immobile sur la mer plate avait l'air d'un gros rocher sortant de l'eau. Et la Seine descendant de Rouen semblait un large bras de mer séparant deux terres voisines.

En moins d'une heure on parvint au port de Trouville, et comme c'était le moment du bain, Pierre se rendit sur la plage.

De loin, elle avait l'air d'un long jardin plein de fleurs éclatantes. Sur la grande dune de sable jaune, depuis la jetée jusqu'aux Roches-Noires, les ombrelles de toutes les couleurs, les chapeaux de toutes les formes, les toilettes de toutes les nuances, par groupes devant les cabines, par lignes le long du flot ou dispersés çà et là, ressemblaient vraiment à des bouquets énormes dans une prairie démesurée. Et le bruit confus, proche et lointain des voix égrenées dans l'air léger, les appels, les cris d'enfants qu'on baigne, les rires clairs des femmes faisaient une rumeur continue et douce, mêlée à la brise insensible et qu'on aspirait avec elle.

Pierre marchait au milieu de ces gens, plus perdu, plus séparé d'eux, plus isolé, plus noyé dans sa pensée torturante, que si on l'avait jeté à la mer du pont d'un navire, à cent lieues au large. Il les froissait, entendait, sans écouter, quelques phrases; et il voyait, sans regarder, les hommes parler aux femmes et les femmes sourire aux hommes.

Mais tout à coup, comme s'il s'éveillait, il les aperçut distinctement; et une haine surgit en lui contre eux, car ils semblaient heureux et contents.

Pierre et Jean

Il allait maintenant frolant les groupes, tournant autour, saisi par des pensees nouvelles. Toutes ces toilettes multicolores qui couvraient le sable comme un bouquet, ces etoffes jolies, ces ombrelles voyantes, la grace factice des tailles emprisonnees, toutes ces inventions ingenieuses de la mode depuis la chaussure mignonne jusqu'au chapeau extravagant, la seduction du geste, de la voix et du sourire, la coquetterie enfin etalee sur cette plage lui apparaissaient soudain comme une immense floraison de la perversite feminine. Toutes ces femmes parees voulaient plaire, seduire, et tenter quelqu'un. Elles s'etaient faites belles pour les hommes, pour tous les hommes, excepte pour l'epoux qu'elles n'avaient plus besoin de conquerir. Elles s'etaient faites belles pour l'amant d'aujourd'hui et l'amant de demain, pour l'inconnu rencontre, remarque, attendu peut-être.

Et ces hommes, assis pres d'elles, les yeux dans les yeux, parlant la bouche pres de la bouche, les appelaient et les desiraient, les chassaient comme un gibier souple et fuyant, bien qu'il semblat si proche et si facile. Cette vaste plage n'etait donc qu'une halle d'amour ou les unes se vendaient, les autres se donnaient, celles-ci marchandaient leurs caresses et celles-la se promettaient seulement. Toutes ces femmes ne pensaient qu'a la meme chose, offrir et faire desirer leur chair deja donnee, deja vendue, deja promise a d'autres hommes. Et il songea que sur la terre entiere c'etait toujours la meme chose. Sa mere avait fait comme les autres, voila tout! Comme les autres?—non! Il existait des exceptions, et beaucoup, beaucoup! Celles qu'il voyait autour de lui, des riches, des folles, des chercheuses d'amour, appartenaient en somme a la galanterie elegante et mondaine ou meme a la galanterie tarifee, car on ne rencontrait pas sur les plages pietinees par la legion des desoeuvrees, le peuple des honnetes femmes enfermees dans la maison close.

La mer montait, chassant peu a peu vers la ville les premieres lignes des baigneurs. On voyait les groupes se lever vivement et fuir, en emportant leurs sieges, devant le flot jaune qui s'en venait frange d'une petite dentelle d'ecume. Les cabines roulantes, attelees d'un cheval, remontaient aussi; et sur les planches de la promenade, qui borde la plage d'un bout a l'autre, c'etait maintenant une coulee continue, epaisse et lente, de foule elegante, formant deux courants contraires qui se coudoyaient et se melaient. Pierre, nerveux, exaspere par ce frolement, s'enfuit, s'enfonca dans la ville et s'arreta pour dejeuner chez un simple marchand de vins, a l'entree des champs.

Quand il eut pris son cafe, il s'etendit sur deux chaises devant la porte, et comme il n'avait guere dormi cette nuit-la, il s'assoupit a l'ombre d'un tilleul.

Apres quelques heures de repos, s'etant secoue, il s'apercut qu'il etait temps de revenir pour reprendre le bateau, et il se mit en route, accable par une courbature subite tombee sur lui pendant son assoupissement. Maintenant il voulait rentrer, il voulait savoir si sa mere avait retrouve le portrait de Marechal. En parlerait-elle la premiere, ou faudrait-il qu'il le demandat de nouveau? Certes si elle attendait qu'on l'interrogeat encore, elle avait une raison secrete de ne point montrer ce portrait.

Mais lorsqu'il fut rentre dans sa chambre, il hesita a descendre pour le diner. Il souffrait trop. Son coeur souleve n'avait pas encore eu le temps de s'apaiser. Il se decida pourtant, et il parut dans la salle a manger comme on se mettait a table.

Un air de joie animait les visages.

—Eh bien! dit Roland, ca avance-t-il, vos achats? Moi, je ne veux rien voir avant que tout soit installe.

Sa femme repondit:

—Mais oui, ca va. Seulement il faut longtemps reflechir pour ne pas commettre d'impair. La question du mobilier nous preoccupe beaucoup.

Pierre et Jean

Elle avait passe la journee a visiter avec Jean des boutiques de tapissiers et des magasins d'ameublement. Elle voulait des etoffes riches, un peu pompeuses, pour frapper l'oeil. Son fils, au contraire, desirait quelque chose de simple et de distingue. Alors, devant tous les echantillons proposes ils avaient repete, l'un et l'autre, leurs arguments. Elle pretendait que le client, le plaideur a besoin d'etre impressionne, qu'il doit ressentir, en entrant dans le salon d'attente, l'emotion de la richesse.

Jean au contraire, desirant n'attirer que la clientele elegante et opulente, voulait conquerir l'esprit des gens fins par son gout modeste et sur.

Et la discussion, qui avait dure toute la journee, reprit des le potage.

Roland n'avait pas d'opinion. Il repetait:

—Moi, je ne veux entendre parler de rien. J'irai voir quand ce sera fini.

Mme Roland fit appel au jugement de son fils aine:

—Voyons, toi, Pierre, qu'eu penses—tu?

Il avait les nerfs tellement surexcites qu'il eut envie de repondre par un juron. Il dit cependant sur un ton sec, ou vibrait son irritation:

—Oh! moi, je suis tout a fait de l'avis de Jean. Je n'aime que la simplicité, qui est, quand il s'agit de gout, comparable a la droiture quand il s'agit de caractere.

Sa mere reprit:

—Songe que nous habitons une ville de commercants, ou le bon gout ne court pas les rues.

Pierre repondit:

—Et qu'importe? Est—ce une raison pour imiter les sots? Si mes compatriotes sont betes ou malhonnêtes, ai—je besoin de suivre leur exemple? Une femme ne commettra pas une faute pour cette raison que ses voisines ont des amants.

Jean se mit a rire:

—Tu as des arguments par comparaison qui semblent pris dans les maximes d'un moraliste.

Pierre ne repliqua point. Sa mere et son frere recommencerent a parler d'etoffes et de fauteuils.

Il les regardait comme il avait regarde sa mere, le matin, avant de partir pour Trouville; il les regardait en etranger qui observe, et il se croyait en effet entre tout a coup dans une famille inconnue.

Son pere, surtout, etonnait son oeil et sa pensee. Ce gros homme flasque, content et niais, c'etait son pere, a lui! Non, non, Jean ne lui ressemblait en rien.

Sa famille! Depuis deux jours une main inconnue et malfaisante, la main d'un mort, avait arrache et casse, un a un, tous les liens qui tenaient l'un a l'autre ces quatre etres. C'etait fini, c'etait brise. Plus de mere, car il ne pourrait plus la cherir, ne la pouvant venerer avec ce respect absolu, tendre et pieux, dont a besoin le coeur des fils; plus de frere, puisque ce frere etait l'enfant d'un etranger; il ne lui restait qu'un pere, ce gros homme, qu'il

n'aimait pas, malgré lui.

Et tout a coup:

—Dis donc, maman, as-tu retrouvé ce portrait?

Elle ouvrit des yeux surpris:

—Quel portrait?

—Le portrait de Marechal.

—Non ... c'est-a-dire oui ... je ne l'ai pas retrouvé, mais je crois savoir où il est.

—Quoi donc? demanda Roland.

Pierre lui dit:

—Un petit portrait de Marechal qui était autrefois dans notre salon à Paris. J'ai pensé que Jean serait content de le posséder.

Roland s'écria:

—Mais oui, mais oui, je m'en souviens parfaitement; je l'ai même vu encore à la fin de l'autre semaine. Ta mère l'avait tiré de son secrétaire en rangeant ses papiers. C'était jeudi ou vendredi. Tu te rappelles bien, Louise? J'étais en train de me raser quand tu l'as pris dans un tiroir et pose sur une chaise à côté de toi, avec un tas de lettres dont tu as brûlé la moitié. Hein? est-ce drôle que tu aies touché à ce portrait deux ou trois jours à peine avant l'héritage de Jean? Si je croyais aux pressentiments, je dirais que c'en est un!

Mme Roland répondit avec tranquillité:

—Oui, oui, je sais où il est; j'irai le chercher tout à l'heure.

Donc elle avait menti! Elle avait menti en répondant, ce matin-là même, à son fils qui lui demandait ce qu'était devenue cette miniature: "Je ne sais pas trop ... peut-être que je l'ai dans mon secrétaire."

Elle l'avait vue, touchée, maniee, contemplée quelques jours auparavant, puis elle l'avait recachée dans le tiroir secret, avec des lettres, ses lettres à lui.

Pierre regardait sa mère, qui avait menti! Il la regardait avec une colère exaspérée de fils trompé, vole dans son affection sacrée, et avec une jalousie d'homme longtemps aveugle qui découvre enfin une trahison honteuse. S'il avait été le mari de cette femme, lui, son enfant, il l'aurait saisie par les poignets, par les épaules ou par les cheveux, et jetée à terre, frappée, meurtrie, écrasée! Et il ne pouvait rien dire, rien faire, rien montrer, rien révéler. Il était son fils, il n'avait rien à venger, lui, on ne l'avait pas trompé.

Mais oui, elle l'avait trompé dans sa tendresse, trompé dans son pieux respect. Elle se devait à lui irréprochable, comme se doivent toutes les mères à leurs enfants. Si la fureur dont il était soulevé arrivait presque à de la haine, c'est qu'il la sentait plus criminelle envers lui qu'envers son père lui-même.

L'amour de l'homme et de la femme est un pacte volontaire ou celui qui faiblit n'est coupable que de perfidie; mais quand la femme est devenue mère, son devoir a grandi puisque la nature lui confie une race. Si elle

Pierre et Jean

succombe alors, elle est lache, indigne et infame!

—C'est egal, dit tout a coup Roland en allongeant ses jambes sous la table, comme il faisait chaque soir pour siroter son verre de cassis, ca n'est pas mauvais de vivre a rien faire quand on a une petite aisance. J'espere que Jean nous offrira des diners extra, maintenant. Ma foi, tant pis si j'attrape quelquefois mal a l'estomac.

Puis se tournant vers sa femme:

—Va donc chercher ce portrait, ma chatte, puisque tu as fini de manger. Ca me fera plaisir aussi de le revoir.

Elle se leva, prit une bougie et sortit. Puis, apres une absence qui parut longue a Pierre, bien qu'elle n'eut pas dure trois minutes, Mme Roland rentra, souriante, et tenant par l'anneau un cadre dore de forme ancienne.

—Voila, dit-elle, je l'ai retrouve presque tout de suite.

Le docteur, le premier, avait tendu la main. Il recut le portrait, et, d'un peu loin, a bout de bras, l'examina. Puis, sentant bien que sa mere le regardait, il leva lentement les yeux sur son frere, pour comparer. Il faillit dire, emporte par sa violence: "Tiens, cela ressemble a Jean." S'il n'osa pas prononcer ces redoutables paroles, il manifesta sa pensee par la facon dont il comparait la figure vivante a la figure peinte.

Elles avaient, certes, des signes communs: la meme barbe et le meme front, mais rien d'assez precis pour permettre de declarer: "Voila le pere, et voila le fils." C'etait plutot un air de famille, une parente de physionomies qu'anime le meme sang. Or, ce qui fut pour Pierre plus decisif encore que cette allure des visages, c'est que sa mere s'etait levee, avait tourne le dos et feignait d'enfermer, avec trop de lenteur, le sucre et le cassis dans un placard.

Elle avait compris qu'il savait, ou du moins qu'il soupconnaait!

—Passe-moi donc ca, disait Roland.

Pierre tendit la miniature et son pere attira la bougie pour bien voir; puis il murmura d'une voix attendrie:

—Pauvre garcon! dire qu'il etait comme ca quand nous l'avons connu. Cristi! comme ca va vite! Il etait joli homme, tout de meme, a cette epoque, et si plaisant de maniere, n'est-ce pas, Louise?

Comme sa femme ne repondait pas, il reprit:

—Et quel caractere egal! Je ne lui ai jamais vu de mauvaise humeur. Voila, c'est fini, il n'en reste plus rien... que ce qu'il a laisse a Jean. Enfin, on pourra jurer que celui-la s'est montre bon ami et fidele jusqu'au bout. Meme en mourant il ne nous a pas oublies.

Jean, a son tour, tendit le bras pour prendre le portrait. Il le contempla quelques instants, puis, avec regret:

—Moi, je ne le reconnais pas du tout. Je ne me le rappelle qu'avec ses cheveux blancs.

Et il rendit la miniature a sa mere. Elle y jeta un regard rapide, vite detourne, qui semblait craintif; puis de sa voix naturelle:

—Cela t'appartient maintenant, mon Jeannot, puisque tu es son heritier. Nous le porterons dans ton nouvel appartement.

Pierre et Jean

Et comme on entra au salon, elle posa la miniature sur la cheminée, près de la pendule, où elle était autrefois.

Roland bourrait sa pipe, Pierre et Jean allumerent des cigarettes. Ils les fumaient ordinairement l'un en marchant à travers la pièce, l'autre assis, enfoncé dans un fauteuil, et les jambes croisées. Le père se mettait toujours à cheval sur une chaise et crachait de loin dans la cheminée.

Mme Roland, sur un siège bas, près d'une petite table qui portait la lampe, brodait, tricotait ou marquait du linge.

Elle commençait, ce soir-là, une tapisserie destinée à la chambre de Jean. C'était un travail difficile et compliqué dont le début exigeait toute son attention. De temps en temps cependant son œil qui comptait les points se levait et allait, prompt et furtif, vers le petit portrait du mort appuyé contre la pendule. Et le docteur qui traversait l'étroit salon en quatre ou cinq enjambées, les mains derrière le dos et la cigarette aux lèvres, rencontrait chaque fois le regard de sa mère.

On eût dit qu'ils s'épiaient, qu'une lutte venait de se déclarer entre eux; et un malaise douloureux, un malaise insoutenable crispait le cœur de Pierre. Il se disait, torture et satisfait pourtant: "Doit-elle souffrir en ce moment, si elle sait que je l'ai devinée!" Et à chaque retour vers le foyer, il s'arrêtait quelques secondes à contempler le visage blond de Marechal, pour bien montrer qu'une idée fixe le hantait. Et ce petit portrait, moins grand qu'une main ouverte, semblait une personne vivante, méchante, redoutable, entrée soudain dans cette maison et dans cette famille.

Tout à coup la sonnette de la rue tinta.

Mme Roland, toujours si calme, eut un sursaut qui révéla le trouble de ses nerfs au docteur.

Puis elle dit: "Ca doit être Mme Rosemilly." Et son œil anxieux encore une fois se leva vers la cheminée.

Pierre comprit, ou crut comprendre sa terreur et son angoisse. Le regard des femmes est perçant, leur esprit agile, et leur pensée soupçonneuse. Quand celle qui allait entrer apercevrait cette miniature inconnue, du premier coup, peut-être, elle découvrirait la ressemblance entre cette figure et celle de Jean. Alors elle saurait et comprendrait tout! Il eut peur, une peur brusque et horrible que cette honte fut dévoilée, et se retournant, comme la porte s'ouvrait, il prit la petite peinture et la glissa sous la pendule sans que son père et son frère l'eussent vu.

Rencontrant de nouveau les yeux de sa mère ils lui parurent changés, troubles et hagards.

—Bonjour, disait Mme Rosemilly, je viens boire avec vous une tasse de thé.

Mais pendant qu'on s'agitait autour d'elle pour s'informer de sa santé, Pierre disparut par la porte restée ouverte.

Quand on s'aperçut de son départ, on s'étonna. Jean mécontent, à cause de la jeune veuve qu'il craignait blessée, murmurait:

—Quel ours!

Mme Roland répondit:

—Il ne faut pas lui en vouloir, il est un peu malade aujourd'hui et fatigué d'ailleurs de sa promenade à Trouville.

Pierre et Jean

—N'importe, reprit Roland, ce n'est pas une raison pour s'en aller comme un sauvage.

Mme Rosemilly voulut arranger les choses en affirmant:

—Mais non, mais non, il est parti à l'anglaise; on se sauve toujours ainsi dans le monde quand on s'en va de bonne heure.

—Oh! répondit Jean, dans le monde c'est possible, mais on ne traite pas sa famille à l'anglaise, et mon frère ne fait que cela, depuis quelque temps.

VI

Rien ne survint chez les Roland pendant une semaine ou deux. Le père pechait, Jean s'installait aide de sa mère, Pierre, très sombre, ne paraissait plus qu'aux heures des repas.

Son père lui ayant demandé un soir:

—Pourquoi diable nous fais-tu une figure d'enterrement? Ça n'est pas d'aujourd'hui que je le remarque!

Le docteur répondit:

—C'est que je sens terriblement le poids de la vie.

Le bonhomme n'y comprit rien et, d'un air désolé:

—Vraiment c'est trop fort. Depuis que nous avons eu le bonheur de cet héritage, tout le monde semble malheureux. C'est comme si il nous était arrivé un accident, comme si nous pleurions quelqu'un!

—Je pleure quelqu'un en effet, dit Pierre.

—Toi? Qui donc?

—Oh! quelqu'un que tu n'as pas connu, et que j'aimais trop.

Roland s'imagina qu'il s'agissait d'une amourette, d'une personne légère courtisée par son fils, et il demanda:

—Une femme, sans doute?

—Oui, une femme.

—Morte?

—Non, c'est pis, perdue.

—Ah!

Bien qu'il s'étonnât de cette confidence imprevue, faite devant sa femme, et du ton bizarre de son fils, le vieux n'insista point, car il estimait que ces choses-la ne regardent pas les tiers.

Mme Roland semblait n'avoir point entendu; elle paraissait malade, étant très pâle. Plusieurs fois déjà son mari, surpris de la voir s'asseoir comme si elle tombait sur son siège, de l'entendre souffler comme si elle ne

Pierre et Jean

pouvait plus respirer, lui avait dit:

—Vraiment, Louise, tu as mauvaise mine, tu te fatigues trop sans doute à installer Jean! Repose-toi un peu, sacristi! Il n'est pas presse, le gaillard, puisqu'il est riche.

Elle remuait la tête sans répondre.

Sa paleur, ce jour-là, devint si grande que Roland, de nouveau, la remarqua.

—Allons, dit-il, ça ne va pas du tout, ma pauvre vieille, il faut te soigner.

Puis se tournant vers son fils:

—Tu le vois bien, toi, qu'elle est souffrante, ta mère. L'as-tu examinée, au moins?

Pierre répondit:

—Non, je ne m'étais pas aperçu qu'elle eut quelque chose.

Alors Roland se fâcha:

—Mais ça creve les yeux, nom d'un chien! À quoi ça te sert-il d'être docteur alors, si tu ne t'aperçois même pas que ta mère est indisposée?

Mais regarde-la, tiens, regarde-la. Non, vrai, on pourrait crever, ce médecin-là ne s'en douterait pas!

Mme Roland s'était mise à haleter, si bleme que son mari s'écria:

—Mais elle va se trouver mal.

—Non ... non ... ce n'est rien ... ça va passer ... ce n'est rien.

Pierre s'était approché, et la regardant fixement:

—Voyons, qu'est-ce que tu as? dit-il.

Elle répétait, d'une voix basse, précipitée:

—Mais rien ... rien ... je t'assure ... rien.

Roland était parti chercher du vinaigre; il rentra, et tendant la bouteille à son fils:

—Tiens ... mais soulage-la donc, toi. As-tu tâté son cœur, au moins?

Comme Pierre se penchait pour prendre son pouls, elle retira sa main d'un mouvement si brusque qu'elle heurta une chaise voisine.

—Allons, dit-il d'une voix froide, laisse-toi soigner puisque tu es malade.

Alors elle souleva et lui tendit son bras.

Pierre et Jean

Elle avait la peau brulante, les battements du sang tumultueux et saccades. Il murmura:

—En effet, c'est assez serieux. Il faudra prendre des calmants. Je vais te faire une ordonnance.

Et comme il ecrivait, courbe sur son papier, un bruit leger de soupirs presses, de suffocation, de souffles courts et retenus, le fit se retourner soudain.

Elle pleurait, les deux mains sur la face.

Roland, eperdu, demandait:

—Louise, Louise, qu'est-ce que tu as? mais qu'est-ce que tu as donc?

Elle ne repondait pas et semblait dechiree par un chagrin horrible et profond.

Son mari voulut prendre ses mains et les oter de son visage. Elle resista, repetant:

—Non, non, non.

Il se tourna vers son fils.

—Mais qu'est-ce qu'elle a? Je ne l'ai jamais vue ainsi.

—Ce n'est rien, dit Pierre, une petite crise de nerfs.

Et il lui semblait que son coeur a lui se soulageait a la voir ainsi torturee, que cette douleur allegeait son ressentiment, diminuait la dette d'opprobre de sa mere. Il la contemplait comme un juge satisfait de sa besogne.

Mais soudain elle se leva, se jeta vers la porte, d'un elan si brusque qu'on ne put ni le prévoir ni l'arreter; et elle courut s'enfermer dans sa chambre.

Roland et le docteur demeurerent face a face.

—Est-ce que tu y comprends quelque chose? dit l'un.

—Oui, repondit l'autre, cela vient d'un simple petit malaise nerveux qui se declare souvent a l'age de maman. Il est probable qu'elle aura encore beaucoup de crises comme celle-la.

Elle en eut d'autres en effet, presque chaque jour, et que Pierre semblait provoquer d'une parole, comme s'il avait eu le secret de son mal etrange et inconnu. Il guettait sur sa figure les intermittences de repos, et, avec des ruses de tortionnaire, reveillait par un seul mot la douleur un instant calmee.

Et il souffrait autant qu'elle, lui! Il souffrait affreusement de ne plus l'aimer, de ne plus la respecter et de la torturer. Quand il avait bien avive la plaie saignante, ouverte par lui dans ce coeur de femme et de mere, quand il sentait combien elle etait miserable et desesperee, il s'en allait seul, par la ville, si tenaille par les remords, si meurtri par la pitie, si desole de l'avoir ainsi broyee sous son mepris de fils, qu'il avait envie de se jeter a la mer, de se noyer pour en finir.

Oh! comme il aurait voulu pardonner, maintenant! mais il ne le pouvait point, etant incapable d'oublier. Si seulement il avait pu ne pas la faire souffrir; mais il ne le pouvait pas non plus, souffrant toujours lui-meme.

Pierre et Jean

Il rentrait aux heures des repas, plein de résolutions attendries, puis des qu'il l'apercevait, des qu'il voyait son oeil, autrefois si droit et si franc, et fuyant a present, craintif, eperdu, il frappait malgre lui, ne pouvant garder la phrase perfide qui lui montait aux levres.

L'infame secret, connu d'eux seuls, l'aiguillonnait contre elle. C'etait un venin qu'il portait a present dans les veines et qui lui donnait des envies de mordre a la facon d'un chien enrage.

Rien ne le genait plus pour la déchirer sans cesse, car Jean habitait maintenant presque tout a fait son nouvel appartement, et il revenait seulement pour dîner et pour coucher, chaque soir, dans sa famille.

Il s'apercevait souvent des amertumes et des violences de son frere, qu'il attribuait a la jalousie. Il se promettait bien de le remettre a sa place, et de lui donner une leçon un jour ou l'autre, car la vie de famille devenait fort penible a la suite de ces scenes continuelles. Mais comme il vivait a part maintenant, il souffrait moins de ces brutalites; et son amour de la tranquillite le poussait a la patience. La fortune, d'ailleurs, l'avait grise, et sa pensee ne s'arretait plus guere qu'aux choses ayant pour lui un interet direct. Il arrivait, l'esprit plein de petits soucis nouveaux, preoccupe de la coupe d'une jaquette, de la forme d'un chapeau de feutre, de la grandeur convenable pour des cartes de visite. Et il parlait avec persistance de tous les details de sa maison, de planches posees dans le placard de sa chambre pour serrer le linge, de portemanteaux installes dans le vestibule, de sonneries electriques disposees pour prevenir toute penetration clandestine dans le logis.

Il avait ete decide qu'a l'occasion de son installation, on ferait une partie de campagne a Saint-Jouin, et qu'on reviendrait prendre le the, chez lui, apres diner. Roland voulait aller par mer, mais la distance et l'incertitude ou l'on etait d'arriver par cette voie, si le vent contraire soufflait, firent repousser son avis, et un break fut loue pour cette excursion.

On partit vers dix heures afin d'arriver pour le dejeuner. La grand'route poudreuse se deployait a travers la campagne normande que les ondulations des plaines et les fermes entourees d'arbres font ressembler a un parc sans fin. Dans la voiture emportee au trot lent de deux gros chevaux, la famille Roland, Mme Rosemilly et le capitaine Beausire, se taisaient, assourdis par le bruit des roues, et fermaient les yeux dans un nuage de poussiere.

C'etait l'epoque des recoltes mures. A cote des trefles d'un vert sombre, et des betteraves d'un vert cru, les bles jaunes eclairaient la campagne d'une lueur doree et blonde. Ils semblaient avoir bu la lumiere du soleil tombee sur eux. On commençait a moissonner par places, et dans les champs attaques par les faux on voyait les hommes se balancer en promenant au ras du sol leur grande lame en forme d'aile.

Après deux heures de marche, le break prit un chemin a gauche, passa pres d'un moulin a vent qui tournait, melancolique epave grise, a moitie pourrie et condamnee, dernier survivant des vieux moulins, puis il entra dans une jolie cour et s'arreta devant une maison coquette, auberge celebre dans le pays.

La patronne, qu'on appelle la belle Alphonsine, s'en vint, souriante, sur sa porte, et tendit la main aux deux dames qui hesitaient devant le marchepied trop haut.

Sous une tente, au bord de l'herbage ombrage de pommiers, des etrangers dejeunaient deja, des Parisiens venus d'Etretat; et on entendait dans l'interieur de la maison des voix, des rires et des bruits de vaisselle.

On dut manger dans une chambre, toutes les salles etant pleines. Soudain Roland apercut contre la muraille des filets a salicoques.

—Ah! ah! cria-t-il, on peche du bouquet ici?

Pierre et Jean

—Oui, repondit Beausire, c'est meme l'endroit ou on en prend le plus de toute la cote.

—Bigre! si nous y allions apres dejeuner?

Il se trouvait justement que la maree etait basse a trois heures; et on decida que tout le monde passerait l'apres-midi dans les rochers, a chercher des salicoques.

On mangea peu, pour eviter l'afflux de sang a la tete quand on aurait les pieds dans l'eau. On voulait d'ailleurs se reserver pour le diner, qui fut commande magnifique et qui devait etre pret des six heures, quand on rentrerait.

Roland ne se tenait pas d'impatience. Il voulait acheter les engins speciaux employes pour cette peche, et qui ressemblent beaucoup a ceux dont on se sert pour attraper des papillons dans les prairies.

On les nomme lanets. Ce sont de petites poches en filet attachees sur un cercle de bois, au bout d'un long baton. Alphonsine, souriant toujours, les lui preta. Puis elle aida les deux femmes a faire une toilette improvisee pour ne point mouiller leurs robes. Elle offrit des jupes, de gros bas de laine et des espadrilles. Les hommes oterent leurs chaussettes et acheterent chez le cordonnier du lieu des savates et des sabots.

Puis on se mit en route, le lanet sur l'epaule et la hotte sur le dos. Mme Rosemilly, dans ce costume, etait tout a fait gentille, d'une gentillesse imprevue, paysanne et hardie.

La jupe pretee par Alphonsine, coquettement relevee et fermee par un point de couture afin de pouvoir courir et sauter sans peur dans les roches, montrait la cheville et le bas du mollet, un ferme mollet de petite femme souple et forte. La taille etait libre pour laisser aux mouvements leur aisance; et elle avait trouve, pour se couvrir la tete, un immense chapeau de jardinier, en paille jaune, aux bords demesures, a qui une branche de tamaris, tenant un cote retrousee, donnait un air mousquetaire et crane.

Jean, depuis son heritage, se demandait tous les jours s'il l'epouserait ou non. Chaque fois qu'il la revoyait, il se sentait decide a en faire sa femme, puis, des qu'il se trouvait seul, il songeait qu'en attendant on a le temps de reflechir. Elle etait moins riche que lui maintenant, car elle ne possedait qu'une douzaine de mille francs de revenu, mais en biens-fonds, en fermes et en terrains dans le Havre, sur les bassins; et cela, plus tard, pouvait valoir une grosse somme. La fortune etait donc a peu pres equivalente, et la jeune veuve assurément lui plaisait beaucoup.

En la regardant marcher devant lui ce jour-la, il pensait: "Allons, il faut que je me decide. Certes, je ne trouverai pas mieux."

Ils suivirent un petit vallon en pente, descendant du village vers la falaise; et la falaise, au bout de ce vallon, dominait la mer de quatre-vingts metres. Dans l'encadrement des cotes vertes, s'abaissant a droite et a gauche, un grand triangle d'eau, d'un bleu d'argent sous le soleil, apparaissait au loin, et une voile, a peine visible, avait l'air d'un insecte la-bas. Le ciel plein de lumiere se melait tellement a l'eau qu'on ne distinguait point du tout ou finissait l'un et ou commençait l'autre; et les deux femmes, qui precedaient les trois hommes, dessinaient sur cet horizon clair leurs tailles serrees dans leurs corsages.

Jean, l'oeil allume, regardait fuir devant lui la cheville mince, la jambe fine, la hanche souple et le grand chapeau provocant de Mme Rosemilly. Et cette fuite activait son desir, le poussait aux resolutions decisives que prennent brusquement les hesitants et les timides. L'air tiede, ou se melait a l'odeur des cotes, des ajoncs, des trefles et des herbes, la senteur marine des roches decouvertes, l'animait encore en le grisant doucement, et il se decidait un peu plus a chaque pas, a chaque seconde, a chaque regard jete sur la silhouette alerte de la jeune femme; il se decidait a ne plus hesiter, a lui dire qu'il l'aimait et qu'il desirait l'epouser. La peche lui

Pierre et Jean

servirait, facilitant leur tête-à-tête; et ce serait en outre un joli cadre, un joli endroit pour parler d'amour, les pieds dans un bassin d'eau limpide, en regardant fuir sous les varechs les longues barbes des crevettes.

Quand ils arriverent au bout du vallon, au bord de l'abîme, ils aperçurent un petit sentier qui descendait le long de la falaise, et sous eux, entre la mer et le pied de la montagne, à mi-côte à peu près, un surprenant chaos de rochers énormes, écroulés, renversés, entassés les uns sur les autres dans une espèce de plaine herbeuse et mouvementée qui courait à perte de vue vers le sud, formée par les éboulements anciens. Sur cette longue bande de broussailles et de gazon secouée, eut-on dit, par des sursauts de volcan, les rocs tombés semblaient les ruines d'une grande cité disparue qui regardait autrefois l'Océan, dominée elle-même par la muraille blanche et sans fin de la falaise.

—Ca, c'est beau, dit en s'arrêtant Mme Rosemilly.

Jean l'avait rejointe, et, le cœur ému, lui offrait la main pour descendre l'étroit escalier taillé dans la roche.

Ils partirent en avant, tandis que Beausire, se raidissant sur ses courtes jambes, tendait son bras replié à Mme Roland étourdie par le vide.

Roland et Pierre venaient les derniers, et le docteur dut trainer son père, tellement trouble par le vertige, qu'il se laissait glisser, de marche en marche, sur son derrière.

Les jeunes gens, qui devalaient en tête, allaient vite, et soudain ils aperçurent à côté d'un banc de bois qui marquait un repos vers le milieu de la vauze, un filet d'eau claire jaillissant d'un petit trou de la falaise. Il se repanda d'abord en un bassin grand comme une cuvette qu'il s'était creusé lui-même, puis tombant en cascade haute de deux pieds à peine, il s'enfuyait à travers le sentier, ou avait poussé un tapis de cresson, puis disparaissait dans les ronces et les herbes, à travers la plaine soulevée ou s'entassaient les éboulements.—Oh! que j'ai soif, s'écria Mme Rosemilly. Mais comment boire? Elle essayait de recueillir dans le fond de sa main l'eau qui lui fuyait à travers les doigts. Jean eut une idée, mit une pierre dans le chemin; et elle s'agenouilla dessus afin de puiser à la source même avec ses lèvres qui se trouvaient ainsi à la même hauteur.

Quand elle releva sa tête, couverte de gouttelettes brillantes semées par milliers sur la peau, sur les cheveux, sur les cils, sur le corsage, Jean penché vers elle murmura:—Comme vous êtes jolie! Elle répondit, sur le ton qu'on prend pour gronder un enfant:

—Voulez-vous bien vous taire? C'étaient les premières paroles un peu galantes qu'ils échangeaient.

—Allons, dit Jean fort trouble, sauvons-nous avant qu'on nous rejoigne.

Il apercevait, en effet, tout près d'eux maintenant, le dos du capitaine Beausire qui descendait à reculons afin de soutenir par les deux mains Mme Roland, et, plus haut, plus loin, Roland se laissait toujours glisser, cale sur son fond de culotte en se traînant sur les pieds et sur les coudes avec une allure de tortue, tandis que Pierre le précédait en surveillant ses mouvements.

Le sentier moins escarpé devenait une sorte de chemin en pente contournant les blocs énormes tombés autrefois de la montagne. Mme Rosemilly et Jean se mirent à courir et furent bientôt sur le galet. Ils le traversèrent pour gagner les roches. Elles s'étendaient en une longue et plate surface couverte d'herbes marines et où brillaient d'innombrables flaques d'eau. La mer basse était là-bas, très loin, derrière cette plaine gluante de varechs, d'un vert luisant et noir.

Jean releva son pantalon jusqu'au-dessus du mollet et ses manches jusqu'au coude, afin de se mouiller sans crainte, puis il dit: "En avant!" et sauta avec résolution dans la première mare rencontrée.

Pierre et Jean

Plus prudente, bien que décidée aussi à entrer dans l'eau tout à l'heure, la jeune femme tournait autour de l'étroit, bassin, à pas craintifs, car elle glissait sur les plantes visqueuses.

—Voyez-vous quelque chose? disait-elle.

—Oui, je vois votre visage qui se reflète dans l'eau.

—Si vous ne voyez que cela, vous n'aurez pas une fameuse pêche.

Il murmura d'une voix tendre:

—Oh! de toutes les pêches c'est encore celle que je préférerais faire.

Elle riait:

—Essayez donc, vous allez voir comme il passera à travers votre filet.

—Pourtant ... si vous vouliez?

—Je veux vous voir prendre des salicoques ... et rien de plus ... pour le moment.

—Vous êtes méchante. Allons plus loin, il n'y a rien ici.

Et il lui offrit la main pour marcher sur les rochers gras. Elle s'appuyait un peu craintive, et lui, tout à coup, se sentait envahi par l'amour, soulevé de desirs, affamé d'elle, comme si le mal qui germait en lui avait attendu ce jour-la pour éclore.

Ils arrivèrent bientôt auprès d'une crevasse plus profonde, où flottaient sous l'eau frémissante et coulant vers la mer lointaine par une fissure invisible, des herbes longues, fines, bizarrement colorées, des chevelures roses et vertes, qui semblaient nager.

Mme Rosemilly s'écria:

—Tenez, tenez, j'en vois une, une grosse, une très grosse là-bas!

Il l'aperçut à son tour, et descendit dans le trou résolu, bien qu'il se mouillât jusqu'à la ceinture.

Mais la bête remuant ses longues moustaches reculait doucement devant le filet. Jean la poussait vers les varechs, sur de l'y prendre. Quand elle se sentit bloquée, elle glissa d'un brusque élan par-dessus le lanet, traversa la mare et disparut.

La jeune femme qui regardait, toute palpitante, cette chasse, ne put retenir ce cri:—Oh! maladroit.

Il fut vexé, et d'un mouvement irréfléchi traîna son filet dans un fond plein d'herbes. En le ramenant à la surface de l'eau, il vit dedans trois grosses salicoques transparentes, cueillies à l'aveuglette dans leur cachette invisible.

Il les présenta, triomphant, à Mme Rosemilly qui n'osait point les prendre, par peur de la pointe aigüe et dentelee dont leur tête fine est armée.

Pierre et Jean

Elle s'y decida pourtant, et pincant entre deux doigts le bout effile de leur barbe, elle les mit, l'une apres l'autre, dans sa hotte, avec un peu de varech qui les conserverait vivantes. Puis ayant trouve une flaque d'eau moins creuse, elle y entra, a pas hesitants, un peu suffoquee par le froid qui lui saisissait les pieds, et elle se mit a pecher elle-meme. Elle etait adroite et rusee, ayant la main souple et le flair de chasseur qu'il fallait. Presque a chaque coup, elle ramenait des betes trompees et surprises par la lenteur ingenieuse de sa poursuite.

Jean maintenant ne trouvait rien, mais il la suivait pas a pas, la frolait, se penchait sur elle, simulait un grand desespoir de sa maladresse, voulait apprendre.

—Oh! montrez-moi, disait-il, montrez-moi!

Puis, comme leurs deux visages se reflétaient, l'un contre l'autre, dans l'eau si claire dont les plantes noires du fond faisaient une glace limpide, Jean souriait a cette tete voisine qui le regardait d'en bas, et parfois, du bout des doigts, lui jetait un baiser qui semblait tomber dessus.

—Ah! que vous etes ennuyeux, disait la jeune femme; mon cher, il ne faut jamais faire deux choses a la fois.

Il repondit:

—Je n'en fais qu'une. Je vous aime.

Elle se redressa, et d'un ton serieux:

—Voyons, qu'est-ce qui vous prend depuis dix minutes, avez-vous perdu la tete?

—Non, je n'ai pas perdu la tete. Je vous aime, et j'ose, enfin, vous le dire.

Ils etaient debout maintenant dans la mare salee qui les mouillait jusqu'aux mollets, et les mains ruisselantes appuyees sur leurs filets, ils se regardaient au fond des yeux.

Elle reprit, d'un ton plaisant et contrarie:

—Que vous etes malavise de me parler de ca en ce moment. Ne pouviez-vous attendre un autre jour et ne pas me gater ma peche?

Il murmura:

—Pardon, mais je ne pouvais plus me taire. Je vous aime depuis longtemps. Aujourd'hui vous m'avez grise a me faire perdre la raison.

Alors, tout a coup, elle sembla en prendre son parti, se resigner a parler d'affaires et a renoncer aux plaisirs.

—Asseyons-nous sur ce rocher, dit-elle, nous pourrons causer tranquillement.

Ils grimperent sur le roc un peu haut, et lorsqu'ils y furent installes cote a cote, les pieds pendants, en plein soleil, elle reprit:

—Mon cher ami, vous n'etes plus un enfant et je ne suis pas une jeune fille. Nous savons fort bien l'un et l'autre de quoi il s'agit, et nous pouvons peser toutes les consequences de nos actes. Si vous vous decidez aujourd'hui a me declarer votre amour, je suppose naturellement que vous desirez m'epouser.

Pierre et Jean

Il ne s'attendait guere a cet expose net de la situation, et il repondit niaisement:

—Mais oui.

—En avez-vous parle a votre pere et a votre mere?

—Non, je voulais savoir si vous m'accepteriez.

Elle lui tendit sa main encore mouillee, et comme il y mettait la sienne avec elan:

—Moi, je veux bien, dit-elle. Je vous crois bon et loyal. Mais n'oubliez point, que je ne voudrais pas deplaire a vos parents.

—Oh! pensez-vous que ma mere n'a rien prévu et qu'elle vous aimerait comme elle vous aime si elle ne desirait pas un mariage entre nous?

—C'est vrai, je suis un peu troublee.

Ils se turent. Et il s'etonnait, lui, au contraire, qu'elle fut si peu troublee, si raisonnable. Il s'attendait a des gentillesses galantes, a des refus qui disent oui, a toute une coquette comedie d'amour melee a la peche, dans le clapotement de l'eau! Et c'était fini, il se sentait lie, marie, en vingt paroles. Ils n'avaient plus rien a se dire puisqu'ils etaient d'accord, et ils demeuraient maintenant un peu embarrasses tous deux de ce qui s'était passe, si vite, entre eux, un peu confus meme, n'osant plus parler, n'osant plus pecher, ne sachant que faire.

La voix de Roland les sauva:

—Par ici, par ici, les enfants. Venez voir Beausire. Il vide la mer, ce gaillard-la.

Le capitaine, en effet, faisait une peche merveilleuse. Mouille jusqu'aux reins, il allait de mare en mare, reconnaissant d'un seul coup d'oeil les meilleures places, et fouillant, d'un mouvement lent et sur de son lanet, toutes les cavites cachees sous les varechs.

Et les belles salicoques transparentes, d'un blond gris, fretillaient au fond de sa main quand il les prenait d'un geste sec pour les jeter dans sa hotte.

Mme Rosemilly surprise, ravie, ne le quitta plus, l'imitant de son mieux, oubliant presque sa promesse et Jean qui suivait, reveur, pour se donner tout entiere a cette joie enfantine de ramasser des betes sous les herbes flottantes.

Roland s'ecria tout a coup:

—Tiens, Mme Roland qui nous rejoint.

Elle etait restee d'abord seule avec Pierre sur la plage, car ils n'avaient envie ni l'un ni l'autre de s'amuser a courir dans les roches et a barboter dans les flaques; et pourtant ils hesitaient a demeurer ensemble. Elle avait peur de lui, et son fils avait peur d'elle et de lui-meme, peur de sa cruaute qu'il ne maitrisait point.

Ils s'assirent donc, l'un pres de l'autre, sur le galet.

Et tous deux, sous la chaleur du soleil calmee par l'air marin, devant le vaste et doux horizon d'eau bleue moiree d'argent, pensaient en meme temps: “Comme il aurait fait bon ici, autrefois.”

Pierre et Jean

Elle n'osait point parler a Pierre, sachant bien qu'il repondrait une durete; et il n'osait pas parler a sa mere sachant aussi que, malgre lui, il le ferait avec violence.

Du bout de sa canne il tourmentait les galets ronds, les remuait et les battait. Elle, les yeux vagues, avait pris entre ses doigts trois ou quatre petits cailloux qu'elle faisait passer d'une main dans l'autre, d'un geste lent et machinal. Puis son regard indecis, qui errait devant elle, apercut, au milieu des varechs, son fils Jean qui pechait avec Mme Rosemilly. Alors elle les suivit, epiant leurs mouvements, comprenant confusement, avec son instinct de mere, qu'ils ne causaient point comme tous les jours. Elle les vit se pencher cote a cote quand ils se regardaient dans l'eau, demeurer debout face a face quand ils interrogeaient leurs coeurs, puis grimper et, s'asseoir sur le rocher pour s'engager l'un envers l'autre.

Leurs silhouettes se detachaient bien nettes, semblaient seules au milieu de l'horizon, prenaient dans ce large espace de ciel, de mer, de falaises, quelque chose de grand et de symbolique.

Pierre aussi les regardait, et un rire sec sortit brusquement de ses levres.

Sans se tourner vers lui, Mme Roland lui dit:

—Qu'est-ce que tu as donc?

Il ricanait toujours:

—Je m'instruis. J'apprends comment on se prepare a etre cocu.

Elle eut un sursaut de colere, de revolte, choquee du mot, exasperee de ce qu'elle croyait comprendre.

—Pour qui dis-tu ca?

—Pour Jean, parbleu! C'est tres comique de les voir ainsi!

Elle murmura, d'une voix basse, tremblante d'emotion:

—Oh! Pierre, que tu es cruel! Cette femme est la droiture meme. Ton frere ne pourrait trouver mieux.

Il se mit a rire tout a fait, d'un rive voulu et saccade:

—Ah! ah! ah! La droiture meme! Toutes les femmes sont la droiture meme ... et tous leurs maris sont cocus. Ah! ah! ah!

Sans repondre elle se leva, descendit vivement la pente de galets, et, au risque de glisser, de tomber dans les trous caches sous les herbes, de se casser la jambe ou le bras, elle s'en alla, courant presque, marchant a travers les mares, sans voir, tout droit devant elle, vers son autre fils.

En la voyant approcher, Jean lui cria:

—Eh bien? maman, tu te decides?

Sans repondre elle lui saisit le bras comme pour lui dire: "Sauve-moi, defends-moi."

Il vit son trouble et, tres surpris:

Pierre et Jean

—Comme tu es pale! Qu'est-ce que tu as?

Elle balbutia:

—J'ai failli tomber, j'ai eu peur sur ces roches.

Alors Jean la guida, la soutint, lui expliquant la pêche pour qu'elle y prit intérêt. Mais comme elle ne l'écoutait guère, et comme il éprouvait un besoin violent de se confier à quelqu'un, il l'entraîna plus loin et, à voix basse:

—Devine ce que j'ai fait?

—Mais ... mais ... je ne sais pas.

—Devine.

—Je ne ... je ne sais pas

—Eh bien, j'ai dit à Mme Rosemilly que je désirais l'épouser.

Elle ne répondit rien, ayant la tête bourdonnante, l'esprit en détresse au point de ne plus comprendre qu'à peine. Elle répéta:

—L'épouser

—Oui, ai-je bien fait? Elle est charmante, n'est-ce pas?

—Oui ... charmante ... tu as bien fait.

—Alors tu m'approuves?

—Oui ... je t'approuve.

—Comme tu dis ça drolement. On croirait que ... que ... tu n'es pas contente.

—Mais oui ... je suis ... contente.

—Bien vrai?

—Bien vrai.

Et pour le lui prouver, elle le saisit à pleins bras et l'embrassa à plein visage, par grands baisers de mère.

Puis, quand elle se fut essuyé les yeux, où des larmes étaient venues, elle aperçut là-bas sur la plage un corps étendu sur le ventre, comme un cadavre, la figure dans le galet: c'était l'autre, Pierre, qui songeait, désespéré.

Alors elle emmena son petit Jean plus loin encore, tout près du flot, et ils parlèrent longtemps de ce mariage ou se rattachait son cœur.

La mer montant les chassa vers les pêcheurs qu'ils rejoignirent, puis tout le monde regagna la côte. On réveilla Pierre qui feignait de dormir; et le dîner fut très long, arrosé de beaucoup de vins.

VII

Dans le break, en revenant, tous les hommes, hormis Jean, sommeillerent. Beausire et Roland s'abattaient, toutes les cinq minutes, sur une épaule voisine qui les repoussait d'une secousse. Ils se redressaient alors, cessaient de ronfler, ouvraient les yeux, murmuraient: "Bien beau temps," et retombaient, presque aussitôt, de l'autre côté.

Lorsqu'on entra dans le Havre, leur engourdissement était si profond qu'ils eurent beaucoup de peine à le secouer, et Beausire refusa même de monter chez Jean où le thé les attendait. On dut le déposer devant sa porte.

Le jeune avocat, pour la première fois, allait coucher dans son logis nouveau; et une grande joie, un peu puérile, l'avait saisi tout à coup de montrer, justement ce soir-là, à sa fiancée l'appartement qu'elle habiterait bientôt.

La bonne était partie, Mme Roland ayant déclaré qu'elle ferait chauffer l'eau et servirait elle-même, car elle n'aimait pas laisser veiller les domestiques, par crainte du feu.

Personne, autre qu'elle, son fils et les ouvriers, n'était encore entré, afin que la surprise fut complète quand on verrait combien c'était joli.

Dans le vestibule Jean pria qu'on attendit. Il voulait allumer les bougies et les lampes, et il laissa dans l'obscurité Mme Rosemilly, son père et son frère, puis il cria: "Arrivez!" en ouvrant toute grande la porte à deux battants.

La galerie vitrée, éclairée par un lustre et des verres de couleur cachés dans les palmiers, les caoutchoucs et les fleurs, apparaissait d'abord pareille à un décor de théâtre. Il y eut une seconde d'étonnement. Roland, émerveillé de ce luxe, murmura: "Nom d'un chien," saisi par l'envie de battre des mains comme devant les apothéoses.

Puis on pénétra dans le premier salon, petit, tendu avec une étoffe vieil or, pareille à celle des sièges. Le grand salon de consultation très simple, d'un rouge saumon pâle, avait grand air.

Jean s'assit dans le fauteuil devant son bureau chargé de livres, et d'une voix grave, un peu forcée:

—Oui, Madame, les textes de loi sont formels et me donnent, avec l'assentiment que je vous avais annoncé, l'absolue certitude qu'avant trois mois l'affaire dont nous nous sommes entretenus recevra une heureuse solution.

Il regardait Mme Rosemilly qui se mit à sourire en regardant Mme Roland; et Mme Roland, lui prenant la main, la serra.

Jean, radieux, fit une gambade de collégien et s'écria:

—Hein, comme la voix porte bien. Il serait excellent pour plaider, ce salon.

Il se mit à déclamer:

—Si l'humanité seule, si ce sentiment de bienveillance naturelle que nous éprouvons pour toute souffrance devait être le mobile de l'acquiescement que nous sollicitons de vous, nous ferions appel à votre pitié, messieurs les jurés, à votre cœur de père et d'homme; mais nous avons pour nous le droit, et c'est la seule question du

Pierre et Jean

droit que nous allons soulever devant vous ...

Pierre regardait ce logis qui aurait pu être le sien, et il s'irritait des gamineries de son frère, le jugeant, décidément, trop niais et pauvre d'esprit.

Mme Roland ouvrit une porte à droite.

—Voici la chambre à coucher, dit-elle.

Elle avait mis à la parer tout son amour de mère. La tenture était en cretonne de Rouen qui imitait la vieille toile normande. Un dessin Louis XV—une bergère dans un médaillon que fermaient les becs unis de deux colombes—donnait aux murs, aux rideaux, au lit, aux fauteuils un air galant et champêtre tout à fait gentil.

—Oh! c'est charmant, dit Mme Rosemilly, devenue un peu sérieuse, en entrant dans cette pièce.

—Cela vous plaît? demanda Jean.

—Enormement.

—Si vous saviez comme ça me fait plaisir.

Ils se regardèrent une seconde, avec beaucoup de tendresse confiante au fond des yeux.

Elle était gênée un peu cependant, un peu confuse dans cette chambre à coucher qui serait sa chambre nuptiale. Elle avait remarqué, en entrant, que la couche était très large, une vraie couche de ménage, choisie par Mme Roland qui avait prévu sans doute et désiré le prochain mariage de son fils; et cette précaution de mère lui faisait plaisir cependant, semblait lui dire qu'on l'attendait dans la famille.

Puis quand on fut rentré dans le salon, Jean ouvrit brusquement la porte de gauche et on aperçut la salle à manger ronde, percée de trois fenêtres, et décorée en lanterne japonaise. La mère et le fils avaient mis là toute la fantaisie dont ils étaient capables. Cette pièce à meubles de bambou, à magots, à potiches, à soieries pailletées d'or, à stores transparents ou des perles de verre semblaient des gouttes d'eau, à éventails cloués aux murs pour maintenir les étoffes, avec ses écrans, ses sabres, ses masques, ses grues faites en plumes véritables, tous ses menus bibelots de porcelaine, de bois, de papier, d'ivoire, de nacre et de bronze, avait l'aspect prétentieux et manière que donnent les mains inhabiles et les yeux ignorants aux choses qui exigent le plus de tact, de goût et d'éducation artiste. Ce fut celle cependant qu'on admira le plus. Pierre seul fit des réserves avec une ironie un peu amère dont son frère se sentit blessé.

Sur la table, les fruits se dressaient en pyramides, et les gâteaux s'élevaient en monuments.

On n'avait guère faim; on suçait les fruits et on grignota les pâtisseries plutôt qu'on ne les mangea. Puis, au bout d'une heure, Mme Rosemilly demanda la permission de se retirer.

Il fut décidé que le père Roland l'accompagnerait à sa porte et partirait immédiatement avec elle, tandis que Mme Roland, en l'absence de la bonne, jetterait son coup d'oeil de mère sur le logis afin que son fils ne manquât de rien.

—Faut-il revenir te chercher? demanda Roland.

Elle hésita, puis répondit:

Pierre et Jean

—Non, mon gros, couche-toi. Pierre me ramenera.

Des qu'ils furent partis, elle souffla les bougies, serra les gateaux, le sucre et les liqueurs dans un meuble dont la clef fut remise a Jean; puis elle passa dans la chambre a coucher, entr'ouvrit le lit, regarda si la carafe etait remplie d'eau fraiche et la fenetre bien fermee.

Pierre et Jean etaient demeures dans le petit salon, celui-ci encore froisse de la critique faite sur son gout, et celui-la de plus en plus agace de voir son frere dans ce logis.

Ils fumaient assis tous les deux, sans se parler. Pierre tout a coup se leva:

—Cristi! dit-il, la veuve avait l'air bien vanne ce soir, les excursions ne lui reussissent pas.

Jean se sentit souleve soudain par une de ces promptes et furieuses coleres de debonnaires blesses au coeur.

Le souffle lui manquait tant son emotion etait vive, et il balbutia:

—Je te defends desormais de dire “la veuve” quand tu parleras de Mme Rosemilly.

Pierre se tourna vers lui, hautain:

—Je crois que tu me donnes des ordres. Deviens-tu fou, par hasard?

Jean aussitot s'etait dresse:

—Je ne deviens pas fou, mais j'en ai assez de tes manieres envers moi.

Pierre ricana:

—Envers toi? Est-ce que tu fais partie de Mme Rosemilly?

—Sache que Mme Rosemilly va devenir ma femme.

L'autre rit plus fort:

—Ah! ah! tres bien. Je comprends maintenant pourquoi je ne devrai plus l'appeler “la veuve”. Mais tu as pris une drôle de maniere pour m'annoncer ton mariage.

—Je te defends de plaisanter ... tu entends ... je te le defends.

Jean s'etait approche, pale, la voix tremblante, exaspere de cette ironie poursuivant la femme qu'il aimait et qu'il avait choisie.

Mais Pierre soudain devint aussi furieux. Tout ce qui s'amassait eu lui de coleres impuissantes, de rancunes ecrasees, de revoltes domptees depuis quelque temps et de desespoir silencieux, lui montant a la tete, l'etourdit comme un coup de sang.

—Tu oses? ... Tu oses? ... Et moi je t'ordonne de te taire, tu entends, je te l'ordonne.

Jean, surpris de cette violence, se tut quelques secondes, cherchant, dans ce trouble d'esprit ou nous jette la fureur, la chose, la phrase, le mot, qui pourrait blesser son frere jusqu'au coeur.

Pierre et Jean

Il reprit, en s'efforçant de se maîtriser pour bien frapper, de ralentir sa parole pour la rendre plus aigue:

—Voilà longtemps que je te sais jaloux de moi, depuis le jour ou tu as commence a dire “la veuve” parce que tu as compris que cela me faisait mal.

Pierre poussa un de ces rires stridents et meprisants qui lui etaient familiers:

—Ah! ah! mon Dieu! Jaloux de toi! ... moi? ... moi? ... moi? ... et de quoi? ... de quoi, mon Dieu? ... do ta figure ou de ton esprit? ...

Mais Jean sentit bien qu'il avait touche la plaie de cette ame.

—Oui, tu es jaloux de moi, et jaloux depuis l'enfance; et tu es devenu furieux quand tu as vu que cette femme me preferait et qu'elle ne voulait pas de toi.

Pierre begayait, exaspere de cette supposition:

—Moi ... moi... jaloux de toi? a cause de cette cruche, de cette dinde, de cette oie grasse? ...

Jean qui voyait porter ses coups reprit:

—Et le jour ou tu as essaye de ramer plus fort que moi, dans la *Perle*? Et tout ce que tu dis devant elle pour te faire valoir? Mais tu creves de jalousie! Et quand cette fortune m'est arrivee, tu es devenu enrage, et tu m'as deteste, et tu l'as montre de toutes les manieres, et tu as fait souffrir tout le monde, et tu n'es pas une heure sans cracher la bile qui t'etouffe.

Pierre ferma ses poings de fureur avec une envie irresistible de sauter sur son frere et de le prendre a la gorge:

—Ah! tais-toi, cette fois, ne parle point de cette fortune.

Jean s'ecria:

—Mais la jalousie te suinte de la peau. Tu ne dis pas un mot a mon pere, a ma mere ou a moi, ou elle n'eclate. Tu feins de me mepriser parce que tu es jaloux! tu cherches querelle a tout le monde parce que tu es jaloux. Et maintenant que je suis riche, tu ne te contiens plus, tu es devenu venimeux, tu tortures notre mere comme si c'etait sa faute! ...

Pierre avait recule jusqu'a la cheminee, la bouche entr'ouverte, l'oeil dilate, en proie a une de ces folies de rage qui font commettre des crimes.

Il repeta d'une voix plus basse, mais haletante:

—Tais-toi, tais-toi donc!

—Non. Voilà longtemps que je voulais te dire ma pensee entiere; tu m'en donnes l'occasion, tant pis pour toi. J'aime une femme! Tu le sais et tu la railles devant moi, tu me pousses a bout; tant pis pour toi. Mais je casserai tes dents de vipere, moi! Je te forcerai a me respecter.

—Te respecter, toi?

—Oui, moi!

Pierre et Jean

—Te respecter ... toi ... qui nous as tous deshonorés, par ta cupidité!

—Tu dis? Repete ... repete? ...

—Je dis qu'on n'accepte pas la fortune d'un homme quand on passe pour le fils d'un autre.

Jean demeurait immobile, ne comprenant pas, effaré devant l'insinuation qu'il pressentait:

—Comment? Tu dis ... repete encore?

—Je dis ce que tout le monde chuchote, ce que tout le monde colporte, que tu es le fils de l'homme qui t'a laissé sa fortune. Eh bien! un garçon propre n'accepte pas l'argent qui deshonore sa mère.

—Pierre ... Pierre ... Pierre ... y songes-tu? ... Toi ... c'est toi ... toi ... qui prononces cette infamie?

—Oui ... moi ... c'est moi. Tu ne vois donc point que j'en creve de chagrin depuis un mois, que je passe mes nuits sans dormir et mes jours à me cacher comme une bête, que je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais, ni ce que je deviendrai tant je souffre, tant je suis affolé de honte et de douleur, car j'ai deviné d'abord et je sais maintenant.

—Pierre ... Tais-toi ... Maman est dans la chambre à côté! Songe qu'elle peut nous entendre ... qu'elle nous entend ...

Mais il fallait qu'il vidât son cœur! et il dit tout, ses soupçons, ses raisonnements, ses luttes, sa certitude, et l'histoire du portrait encore une fois disparu.

Il parlait par phrases courtes, hachées, presque sans suite, des phrases d'hallucine.

Il semblait maintenant avoir oublié Jean et sa mère dans la pièce voisine. Il parlait comme si personne ne l'écoutait, parce qu'il devait parler, parce qu'il avait trop souffert, trop comprimé et refermé sa plaie. Elle avait grossi comme une tumeur, et cette tumeur venait de crever, éclaboussant tout le monde. Il s'était mis à marcher comme il faisait presque toujours; et les yeux fixes devant lui, gesticulant, dans une fureur de désespoir, avec des sanglots dans la gorge, des retours de haine contre lui-même, il parlait comme s'il eût confessé sa misère et la misère des siens, comme s'il eût jeté sa peine à l'air invisible et sourd ou s'envolaient ses paroles.

Jean éperdu, et presque convaincu soudain par l'énergie aveugle de son frère, s'était adossé contre la porte derrière laquelle il devinait que leur mère les avait entendus.

Elle ne pouvait point sortir; il fallait passer par le salon. Elle n'était point revenue; donc elle n'avait pas osé.

Pierre tout à coup frappant du pied, cria:

—Tiens, je suis un cochon d'avoir dit ça!

Et il s'enfuit, nu-tête, dans l'escalier.

Le bruit de la grande porte de la rue, retombant avec fracas, réveilla Jean de la torpeur profonde où il était tombé. Quelques secondes s'étaient écoulées, plus longues que des heures, et son âme s'était engourdie dans un hébètement d'idiot. Il sentait bien qu'il lui faudrait penser tout à l'heure, et agir, mais il attendait, ne voulant même plus comprendre, savoir, se rappeler, par peur, par faiblesse, par lâcheté. Il était de la race des

Pierre et Jean

temporiseurs qui remettent toujours au lendemain; et quand il lui fallait, sur-le-champ, prendre une resolution, il cherchait encore, par instinct, a gagner quelques moments.

Mais le silence profond qui l'entourait maintenant, apres les vociferations de Pierre, ce silence subit des murs, des meubles, avec cette lumiere vive des six bougies et des deux lampes, l'effraya si fort tout a coup qu'il eut envie de se sauver aussi.

Alors il secoua sa pensee, il secoua son coeur, et il essaya de reflechir.

Jamais il n'avait rencontre une difficulte dans sa vie. Il est des hommes qui se laissent aller comme l'eau qui coule. Il avait fait ses classes avec soin, pour n'etre pas puni, et termine ses etudes de droit avec regularite parce que son existence etait calme. Toutes les choses du monde lui paraissaient naturelles sans eveiller autrement son attention. Il aimait l'ordre, la sagesse, le repos par temperament, n'ayant point de replis dans l'esprit; et il demeurait, devant cette catastrophe, comme un homme qui tombe a l'eau sans avoir jamais nage.

Il essaya de douter d'abord. Son frere avait menti par haine, et par jalousie?

Et pourtant, comment aurait-il ete assez miserable pour dire de leur mere une chose pareille s'il n'avait pas ete lui-meme egare par le desespoir? Et puis Jean gardait dans l'oreille, dans le regard, dans les nerfs, jusque dans le fond de la chair, certaines paroles, certains cris de souffrance, des intonations et des gestes de Pierre, si douloureux qu'ils etaient irresistibles, aussi irrecusables que la certitude.

Il demeurait trop ecrase pour faire un mouvement ou pour avoir une volonte. Sa detresse devenait intolerable; et il sentait que, derriere la porte, sa mere etait la qui avait tout entendu et qui attendait.

Que faisait-elle? Pas un mouvement, pas un frisson, pas un souffle, pas un soupir ne revelait la presence d'un etre derriere cette planche. Se serait-elle sauvee? Mais par ou? Si elle s'etait sauvee ... elle avait donc saute de la fenetre dans la rue!

Un sursaut de frayeur le souleva, si prompt et si dominateur qu'il enfonca plutot qu'il n'ouvrit la porte et se jeta dans sa chambre.

Elle semblait vide. Une seule bougie l'eclairait, posee sur la commode.

Jean s'elanca vers la fenetre, elle etait fermee, avec les volets clos. Il se retourna, fouillant les coins noirs de son regard anxieux, et il s'apercut que les rideaux du lit avaient ete tires. Il y courut et les ouvrit. Sa mere etait etendue sur sa couche, la figure enfouie dans l'oreiller qu'elle avait ramene de ses deux mains crispes sur sa tete, pour ne plus entendre.

Il la crut d'abord etouffee. Puis, l'ayant saisie par les epaules, il la retourna sans qu'elle lachat l'oreiller qui lui cachait le visage et qu'elle mordait pour ne pas crier.

Mais le contact de ce corps raidi, de ces bras crispes, lui communiqua la secousse de son indicible torture. L'energie et la force dont elle retenait avec ses doigts et avec ses dents la toile gonflée de plumes, sur sa bouche, sur ses yeux et sur ses oreilles pour qu'il ne la vit point et ne lui parlat pas, lui fit deviner, par la commotion qu'il recut, jusqu'a quel point on peut souffrir. Et son coeur, son simple coeur, fut déchiré de pitié. Il n'était pas un juge, lui, même un juge misericordieux, il était un homme plein de faiblesse et un fils plein de tendresse. Il ne se rappela rien de ce que l'autre lui avait dit, il ne raisonna pas et ne discuta point, il toucha seulement de ses deux mains le corps inerte de sa mere, et ne pouvant arracher l'oreiller de sa figure, il cria, en baisant sa robe:

Pierre et Jean

—Maman, maman, ma pauvre maman, regarde-moi!

Elle aurait semblé morte si tous ses membres n'eussent été parcourus d'un frémissement presque insensible, d'une vibration de corde tendue. Il répétait:

—Maman, maman, écoute-moi. Ça n'est pas vrai. Je sais bien que ça n'est pas vrai.

Elle eut un spasme, une suffocation, puis tout à coup elle sanglota dans l'oreiller. Alors tous ses nerfs se détendirent, ses muscles raidis s'amollirent, ses doigts s'entr'ouvrant lâchèrent la toile; et il lui découvrit la face.

Elle était toute pâle, toute blanche, et de ses paupières fermées on voyait couler des gouttes d'eau. L'ayant enlacée par le cou, il lui baisa les yeux, lentement, par grands baisers désolés qui se mouillaient à ses larmes, et il disait toujours:

—Maman, ma chère maman, je sais bien que ça n'est pas vrai. Ne pleure pas, je le sais! Ça n'est pas vrai!

Elle se souleva, s'assit, le regarda, et avec un de ces efforts de courage qu'il faut, en certains cas, pour se tuer, elle lui dit:

—Non, c'est vrai, mon enfant.

Et ils restèrent sans paroles, l'un devant l'autre. Pendant quelques instants encore elle suffoqua, tendant la gorge, en renversant la tête pour respirer, puis elle se vainquit de nouveau et reprit:

—C'est vrai, mon enfant. Pourquoi mentir? C'est vrai. Tu ne me croirais pas, si je mentais.

Elle avait l'air d'une folle. Saisi de terreur, il tomba à genoux près du lit en murmurant:

—Tais-toi, maman, tais-toi.

Elle s'était levée, avec une résolution et une énergie effrayantes.

—Mais je n'ai plus rien à te dire, mon enfant, adieu.

Et elle marcha vers la porte.

Il la saisit à pleins bras, criant:

—Qu'est-ce que tu fais, maman, où vas-tu?

—Je ne sais pas ... est-ce que je sais ... je n'ai plus rien à faire ... puisque je suis toute seule.

Elle se débattait pour s'échapper. La retenant, il ne trouvait qu'un mot à lui répéter:

—Maman ... maman ... maman...

Et elle disait dans ses efforts pour rompre cette étreinte:

—Mais non, mais non, je ne suis plus la mère maintenant, je ne suis plus rien pour toi, pour personne, plus rien, plus rien! Tu n'as plus ni père ni mère, mon pauvre enfant ... adieu.

Pierre et Jean

Il comprit brusquement que s'il la laissait partir il ne la reverrait jamais, et, l'enlevant, il la porta sur un fauteuil, l'assit de force, puis s'agenouillant et formant une chaîne de ses bras:

—Tu ne sortiras point d'ici, maman; moi je t'aime, et je te garde. Je te garde toujours, tu es à moi.

Elle murmura d'une voix accablée:

—Non, mon pauvre garçon, ça n'est plus possible. Ce soir tu pleures, et demain tu me jetterais dehors. Tu ne me pardonnerais pas non plus.

Il répondit avec un si grand élan de si sincère amour:—Oh! moi? moi? Comme tu me connais peu!—qu'elle poussa un cri, lui prit la tête par les cheveux, à pleines mains, l'attira avec violence et le baisa éperdument à travers la figure.

Puis elle demeura immobile, la joue contre la joue de son fils, sentant, à travers sa barbe, la chaleur de sa chair; et elle lui dit, tout bas, dans l'oreille:

—Non, mon petit Jean. Tu ne me pardonnerais pas demain. Tu le crois et tu te trompes. Tu m'as pardonné ce soir, et ce pardon—là m'a sauvé la vie; mais il ne faut plus que tu me voies.

Il répéta, en l'étreignant:

—Maman, ne dis pas ça!

—Si, mon petit, il faut que je m'en aille.

Je ne sais pas où, ni comment je m'y prendrai, ni ce que je dirai, mais il le faut. Je n'oserais plus te regarder, ni t'embrasser, comprends-tu?

Alors, à son tour, il lui dit, tout bas, dans l'oreille:

—Ma petite mère, tu resteras, parce que je le veux, parce que j'ai besoin de toi. Et tu vas me jurer de m'obéir, tout de suite.

—Non, mon enfant.

—Oh! maman, il le faut, tu entends. Il le faut.

—Non, mon enfant, c'est impossible. Ce serait nous condamner tous à l'enfer. Je sais ce que c'est, moi, que ce supplice—là, depuis un mois. Tu es attendri, mais quand ce sera passé, quand tu me regarderas comme me regarde Pierre, quand tu te rappelleras ce que je t'ai dit! ... Oh! ... mon petit Jean, songe ... songe que je suis ta mère! ...

—Je ne veux pas que tu me quittes, maman. Je n'ai que toi.

—Mais pense, mon fils, que nous ne pourrions plus nous voir sans rougir tous les deux, sans que je me sente mourir de honte et sans que tes yeux fassent baisser les miens.

—Ca n'est pas vrai, maman.

Pierre et Jean

—Oui, oui, oui, c'est vrai! Oh! j'ai compris, va, toutes les luttes de ton pauvre frere, toutes, depuis le premier jour. Maintenant, lorsque je devine son pas dans la maison, mon coeur saute a briser ma poitrine, lorsque j'entends sa voix, je sens que je vais m'evanouir. Je t'avais encore, toi! Maintenant, je ne t'ai plus. Oh! mon petit Jean, crois-tu que je pourrais vivre entre vous deux?

—Oui, maman. Je t'aimerai tant que tu n'y penseras plus.

—Oh! oh! comme si c'etait possible!

—Oui, c'est possible.

—Comment veux-tu que je n'y pense plus entre ton frere et toi? Est-ce que vous n'y penserez plus, vous?

—Moi. Je te le jure!

—Mais tu y penseras a toutes les heures du jour.

—Non, je te le jure. Et puis, ecoute: si tu pars, je m'engage et je me fais tuer.

Elle fut bouleversee par cette menace puerile et etreignit Jean en le caressant avec une tendresse passionnee. Il reprit:

—Je t'aime plus que tu ne crois, va, bien plus, bien plus. Voyons, sois raisonnable. Essaye de rester seulement huit jours. Veux-tu me promettre huit jours? Tu ne peux pas me refuser ca?

Elle posa ses deux mains sur les epaules de Jean, et le tenant a la longueur de ses bras:

—Mon enfant ... tachons d'etre calmes et de ne pas nous attendrir. Laisse-moi te parler d'abord. Si je devais une seule fois entendre sur tes levres ce que j'entends depuis un mois dans la bouche de ton frere, si je devais une seule fois voir dans tes yeux ce que je lis dans les siens, si je devais deviner rien que par un mot ou par un regard que je te suis odieuse comme a lui ... une heure apres, tu entends, une heure apres ... je serais partie pour toujours.

—Maman, je te jure ...

—Laisse-moi parler ... Depuis un mois j'ai souffert tout ce qu'une creature peut souffrir. A partir du moment ou j'ai compris que ton frere, que mon autre fils me soupconnaient, et qu'il devinait, minute par minute, la verite, tous les instants de ma vie ont ete un martyre qu'il est impossible de t'exprimer.

Elle avait une voix si douloureuse que la contagion de sa torture emplit de larmes les yeux de Jean.

Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa.

—Laisse-moi ... ecoute ... j'ai encore tant de choses a te dire pour que tu comprennes ... mais tu ne comprendras pas ... c'est que ... si je devais rester ... il faudrait ... Non, je ne peux pas! ...

—Dis, maman, dis.

—Eh bien! oui. Au moins je ne t'aurai pas trompe ... Tu veux que je reste avec toi, n'est-ce pas? Pour cela, pour que nous puissions nous voir encore, nous parler, nous rencontrer toute la journee dans la maison, car je n'ose plus ouvrir une porte dans la peur de trouver ton frere derriere elle, pour cela il faut, non pas que tu me

Pierre et Jean

pardonne,—rien ne fait plus de mal qu'un pardon,—mais que tu ne m'en veuilles pas de ce que j'ai fait ... Il faut que tu te sentes assez fort, assez différent de tout le monde pour te dire que tu n'es pas le fils de Roland, sans rougir de cela et sans me mepriser! ... Moi j'ai assez souffert ... j'ai trop souffert, je ne peux plus, non, je ne peux plus! Et ce n'est pas d'hier, va, c'est de longtemps ... Mais tu ne pourras jamais comprendre ça, toi! Pour que nous puissions encore vivre ensemble, et nous embrasser, mon petit Jean, dis-toi bien que si j'ai été la maîtresse de ton père, j'ai été encore plus sa femme, sa vraie femme, que je n'en ai pas honte au fond du cœur, que je ne regrette rien, que je l'aime encore tout mort qu'il est, que je l'aimerai toujours, que je n'ai aimé que lui, qu'il a été toute ma vie, toute ma joie, tout mon espoir, toute ma consolation, tout, tout, tout pour moi, pendant si longtemps! Ecoute, mon petit, devant Dieu qui m'entend, je n'aurais jamais rien eu de bon dans l'existence, si je ne l'avais pas rencontré, jamais rien, pas une tendresse, pas une douceur, pas une de ces heures qui nous font tant regretter de vieillir, rien! Je lui dois tout! Je n'ai eu que lui au monde, et puis vous deux, ton frère et toi. Sans vous ce serait vide, noir et vide comme la nuit. Je n'aurais jamais aimé rien, rien connu, rien désiré, je n'aurais pas seulement pleuré, car j'ai pleuré, mon petit Jean. Oh! oui, j'ai pleuré, depuis que nous sommes venus ici. Je m'étais donnée à lui tout entière, corps et âme, pour toujours, avec bonheur, et pendant plus de dix ans j'ai été sa femme comme il a été mon mari devant Dieu qui nous avait faits l'un pour l'autre. Et puis, j'ai compris qu'il m'aimait moins. Il était toujours bon et prévenant, mais je n'étais plus pour lui ce que j'avais été. C'était fini! Oh! que j'ai pleuré! ... Comme c'est misérable et trompeur, la vie!.. Il n'y a rien qui dure ... Et nous sommes arrivés ici; et jamais je ne l'ai plus revu, jamais il n'est venu ... Il promettait dans toutes ses lettres! ... Je l'attendais toujours! ... et je ne l'ai plus revu! ... et voilà qu'il est mort! ... Mais il nous aimait encore puisqu'il a pensé à toi. Moi je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et je ne le renierai jamais, et je t'aime parce que tu es son enfant, et je ne pourrais pas avoir honte de lui devant toi! Comprends-tu? je ne pourrais pas! Si tu veux que je reste, il faut que tu acceptes d'être son fils et que nous parlions de lui quelquefois, et que tu l'aimes un peu, et que nous pensions à lui quand nous nous regarderons. Si tu ne veux pas, si tu ne peux pas, adieu, mon petit, il est impossible que nous restions ensemble maintenant! je ferai ce que tu décideras: Jean répondit d'une voix douce:

—Reste, maman.

Elle le serra dans ses bras et se remit à pleurer; puis elle reprit, la joue contre sa joue:

—Oui, mais Pierre? Qu'allons-nous devenir avec lui?

Jean murmura:

—Nous trouverons quelque chose. Tu ne peux plus vivre auprès de lui.

Au souvenir de l'aîné elle fut crispée d'angoisse.

—Non, je ne puis plus, non! non!

Et se jetant sur le cœur de Jean, elle s'écria, l'âme en détresse:

—Sauve-moi de lui, toi, mon petit, sauve-moi, fais quelque chose, je ne sais pas ... trouve ... sauve-moi!

—Oui, maman, je chercherai.

—Tout de suite ... il faut ... Tout de suite ... ne me quitte pas! J'ai si peur de lui ... si peur!

—Oui, je trouverai. Je te promets.

—Oh! mais vite, vite! Tu ne comprends pas ce qui se passe en moi quand je le vois.

Pierre et Jean

Puis elle lui murmura tout bas, dans l'oreille:

—Garde—moi ici, chez toi.

Il hesita, reflechit et comprit, avec son bon sens positif, le danger de cette combinaison.

Mais il dut raisonner longtemps, discuter, combattre avec des arguments precis son affolement et sa terreur.

—Seulement ce soir, disait—elle, seulement cette nuit. Tu feras dire demain a Roland que je me suis trouvee malade.

—Ce n'est pas possible, puisque Pierre est rentre. Voyons, aie du courage. J'arrangerai tout, je te le promets, des demain. Je serai a neuf heures a la maison. Voyons, mets ton chapeau. Je vais te reconduire.

—Je ferai ce que tu voudras, dit—elle avec un abandon enfantin, craintif et reconnaissant.

Elle essaya de se lever; mais la secousse avait ete trop forte; elle ne pouvait encore se tenir sur ses jambes.

Alors il lui fit boire de l'eau sucee, respirer de l'alcali, et il lui lava les tempes avec du vinaigre. Elle se laissait faire, brisee et soulagee comme apres un accouchement.

Elle put enfin marcher et prit son bras. Trois heures sonnaient quand ils passerent a l'hotel de ville.

Devant la porte de leur logis il l'embrassa et lui dit: “Adieu, maman, bon courage.”

Elle monta, a pas furtifs, l'escalier silencieux, entra dans sa chambre, se devetit bien vite, et se glissa, avec l'emotion retrouvee des adulteres anciens, aupres de Roland qui ronflait.

Seul dans la maison, Pierre ne dormait pas et l'avait entendue revenir.

VIII

Quand il fut rentre dans son appartement, Jean s'affaissa sur un divan, car les chagrins et les soucis qui donnaient a son frere des envies de courir et de fuir comme une bete chassée, agissant diversement sur sa nature somnolente, lui cassaient les jambes et les bras. Il se sentait mou a ne plus faire un mouvement, a ne pouvoir gagner son lit, mou de corps et d'esprit, ecrase et desole. Il n'était point frappe, comme l'avait ete Pierre, dans la purete de son amour filial, dans cette dignite secrete qui est l'enveloppe des coeurs fiers, mais accable par un coup du destin qui menacait en meme temps ses interets les plus chers.

Quand son ame enfin se fut calmee, quand sa pensee se fut eclaircie ainsi qu'une eau battue et remuee, il envisagea la situation qu'on venait de lui reveler. S'il eut appris de toute autre maniere le secret de sa naissance, il se serait assurement indigne et aurait senti un profond chagrin; mais apres sa querelle avec son frere, apres cette delation violente et brutale ebranlant ses nerfs, l'emotion poignante de la confession de sa mere le laissa sans energie pour se revolter. Le choc recu par sa sensibilite avait ete assez fort pour emporter, dans un irresistible attendrissement, tous les prejuges et toutes les saintes susceptibilites de la morale naturelle. D'ailleurs, il n'était pas un homme de resistance. Il n'aimait lutter contre personne et encore moins contre lui—meme; il se resigna donc, et par un penchant instinctif, par un amour inne du repos, de la vie douce et tranquille, il s'inquieta aussitot des perturbations qui allaient surgir autour de lui et l'atteindre du meme coup. Il les pressentait inevitables, et, pour les ecarter, il se decida a des efforts surhumains d'energie et d'activite. Il fallait que tout de suite, des le lendemain, la difficulte fut tranchee, car il avait aussi par instants ce besoin imperieux des solutions immediates qui constitue toute la force des faibles, incapables de vouloir

Pierre et Jean

longtemps. Son esprit d'avocat, habitue d'ailleurs a demeler et a etudier les situations compliquees, les questions d'ordre intime, dans les familles troublees, decouvrit immediatement toutes les consequences prochaines de l'etat d'ame de son frere. Malgre lui il en envisageait les suites a un point de vue presque professionnel, comme s'il eut regle les relations futures de clients apres une catastrophe d'ordre moral. Certes un contact continuel avec Pierre lui devenait impossible. Il l'eviterait facilement en restant chez lui, mais il etait encore inadmissible que leur mere continuat a demeurer sous le meme toit que son fils aine.

Et longtemps il medita, immobile sur les coussins, imaginant et rejetant des combinaisons sans trouver rien qui put le satisfaire.

Mais une idee soudaine l'assaillit:—Cette fortune qu'il avait recue, un honnete homme la garderait-il?

Il se repondit: “Non” d'abord, et se decida a la donner aux pauvres. C'etait dur, tant pis, il vendrait son mobilier et travaillerait comme un autre, comme travaillent tous ceux qui debutent. Cette resolution virile et douloureuse fouettant son courage, il se leva et vint poser son front contre les vitres. Il avait ete pauvre, il redeviendrait pauvre. Il n'en mourrait pas, apres tout. Ses yeux regardaient le bec de gaz qui brulait en face de lui de l'autre cote de la rue. Or, comme une femme attardee passait sur le trottoir, il songea brusquement a Mme Rosemilly, et il recut au coeur la secousse des emotions profondes nees en nous d'une pensee cruelle. Toutes les consequences desesperantes de sa decision lui apparurent en meme temps. Il devrait renoncer a epouser cette femme, renoncer au bonheur, renoncer a tout. Pouvait-il agir ainsi, maintenant qu'il s'etait engage vis-a-vis d'elle? Elle l'avait accepte le sachant riche. Pauvre, elle l'accepterait encore; mais avait-il le droit de lui demander, de lui imposer ce sacrifice? Ne valait-il pas mieux garder cet argent comme un depot qu'il restituerait plus tard aux indigents?

Et dans son ame ou l'egoisme prenait des masques honnetes, tous les interets deguises luttaien et se combattaient. Les scrupules premiers cedaient la place aux raisonnements ingenieux, puis reparaissaient, puis s'effacaient de nouveau.

Il revint s'asseoir, cherchant un motif decisif, un pretexte tout-puissant pour fixer ses hesitations et convaincre sa droiture native. Vingt fois deja il s'etait pose cette question: “Puisque je suis le fils de cet homme, que je le sais et que je l'accepte, n'est-il pas naturel que j'accepte aussi son heritage?” Mais cet argument ne pouvait empecher le “non” murmure par la conscience intime.

Soudain il songea: “Puisque je ne suis pas le fils de celui que j'avais cru etre mon pere, je ne puis plus rien accepter de lui, ni de son vivant, ni apres sa mort. Ce ne serait ni digne ni equitable. Ce serait voler mon frere.”

Cette nouvelle maniere de voir l'ayant soulage, ayant apaise sa conscience, il retourna vers la fenetre.

“Oui, se disait-il, il faut que je renonce a l'heritage de ma famille, que je le laisse a Pierre tout entier, puisque je ne suis pas l'enfant de son pere. Cela est juste. Alors n'est-il pas juste aussi que je garde l'argent de mon pere a moi?”

Ayant reconnu qu'il ne pouvait profiter de la fortune de Roland, s'etant decide a l'abandonner integralement, il consentit donc et se resigna a garder celle de Marechal, car en repoussant l'une et l'autre il se trouverait reduit a la pure mendicite.

Cette affaire delicate une fois reglee, il revint a la question de la presence de Pierre dans la famille. Comment l'ecarter? Il desesperait de decouvrir une solution pratique, quand le sifflet d'un vapeur entrant au port sembla lui jeter une reponse en lui suggerant une idee.

Pierre et Jean

Alors il s'étendit tout habillé sur son lit et revassa jusqu'au jour.

Vers neuf heures il sortit pour s'assurer si l'exécution de son projet était possible. Puis, après quelques démarches et quelques visites, il se rendit à la maison de ses parents. Sa mère l'attendait enfermée dans sa chambre.

—Si tu n'étais pas venu, dit-elle, je n'aurais jamais osé descendre.

On entendit aussitôt Roland qui criait dans l'escalier:

—On ne mange donc point aujourd'hui, nom d'un chien!

On ne répondit pas, et il hurla:

—Josephine, nom de Dieu! qu'est-ce que vous faites?

La voix de la bonne sortit des profondeurs du sous-sol:

—V'la, M'sieu, que qui faut?

—Ou est Madame?

—Madame est en haut avec M'sieu Jean!

Alors il vociféra en levant la tête vers l'étage supérieur:

—Louise?

Mme Roland entr'ouvrit la porte et répondit:

—Quoi? mon ami.

—On ne mange donc pas, nom d'un chien!

—Voilà, mon ami, nous venons. Et elle descendit, suivie de Jean.

Roland s'écria en apercevant le jeune homme:

—Tiens, te voilà, toi! Tu t'embêtes déjà dans ton logis.

—Non, père, mais j'avais à causer avec maman ce matin.

Jean s'avança, la main ouverte, et quand il sentit se refermer sur ses doigts l'étreinte paternelle du vieillard, une émotion bizarre et imprevue le crispa, l'émotion des séparations et des adieux sans espoir de retour.

Mme Roland demanda:

—Pierre n'est pas arrivé?

Son mari haussa les épaules:

Pierre et Jean

—Non, mais tant pis, il est toujours en retard. Commençons sans lui.

Elle se tourna vers Jean:

—Tu devrais aller le chercher, mon enfant; ça le blesse quand on ne l'attend pas.

—Oui, maman, j'y vais. Et le jeune homme sortit.

Il monta l'escalier, avec la résolution fiévreuse d'un craintif qui va se battre.

Quand il eut heurté la porte, Pierre répondit:

—Entrez.

Il entra.

L'autre écrivait, penché sur sa table.

—Bonjour, dit Jean.

Pierre se leva.

—Bonjour.

Et ils se tendirent la main comme si rien ne s'était passé.

—Tu ne descends pas déjeuner?

—Mais ... c'est que ... j'ai beaucoup à travailler.

La voix de l'aîné tremblait, et son œil anxieux demandait au cadet ce qu'il allait faire.

—On t'attend.

—Ah! est-ce que ... est-ce que notre mère est en bas? ...

—Oui. c'est même elle qui m'a envoyé te chercher.

—Ah! alors ... je descends.

Devant la porte de la salle il hésita à se montrer le premier; puis il l'ouvrit d'un geste saccadé, et il aperçut son père et sa mère assis à table, face à face.

Il s'approcha d'elle d'abord sans lever les yeux, sans prononcer un mot, et s'étant penché il lui tendit son front à baiser comme il faisait depuis quelque temps, au lieu de l'embrasser sur les joues comme jadis. Il devina qu'elle approchait sa bouche, mais il ne sentit point les lèvres sur sa peau, et il se redressa, le cœur battant, après ce simulacre de caresse.

Il se demandait: "Que se sont-ils dit, après mon départ?"

Pierre et Jean

Jean repetait avec tendresse “mere” et “chere maman”, prenait soin d'elle, la servait et lui versait a boire. Pierre alors comprit qu'ils avaient pleure ensemble, mais il ne put penetrer leur pensee! Jean croyait-il sa mere coupable ou son frere un miserable?

Et tous les reproches qu'il s'etait faits d'avoir dit l'horrible chose l'assaillirent de nouveau, lui serrant la gorge et lui fermant la bouche, l'empechant de manger et de parler.

Il etait envahi maintenant par un besoin de fuir intolerable, de quitter cette maison qui n'etait plus sienne, ces gens qui ne tenaient plus a lui que par d'imperceptibles liens. Et il aurait voulu partir sur l'heure, n'importe ou, sentant que c'etait fini, qu'il ne pouvait plus rester pres d'eux, qu'il les torturerait toujours malgre lui, rien que par sa presence, et qu'ils lui feraient souffrir sans cesse un insoutenable supplice.

Jean parlait, causait avec Roland. Pierre n'ecoutant pas, n'entendait point. Il crut sentir cependant une intention dans la voix de son frere et prit garde au sens des paroles.

Jean disait:

—Ce sera, parait-il, le plus beau batiment de leur flotte On parle de six mille cinq cents tonneaux. Il fera son premier voyage le mois prochain.

Roland s'etonnait:

—Deja! Je croyais qu'il ne serait pas en etat de prendre la mer cet ete.

—Pardon; on a pousse les travaux avec ardeur pour que la premiere traversee ait lieu avant l'automne. J'ai passe ce matin aux bureaux de la Compagnie et j'ai cause avec un des administrateurs.

—Ah! ah! lequel?

—M. Marchand, l'ami particulier du president du conseil d'administration.

—Tiens, tu le connais?

—Oui. Et puis j'avais un petit service a lui demander.

—Ah! alors tu me feras visiter en grand detail la *Lorraine* des qu'elle entrera dans le port, n'est-ce pas?

—Certainement, c'est tres facile!

Jean paraissait hesiter, chercher ses phrases, poursuivre une introuvable transition. Il reprit:—En somme, c'est une vie tres acceptable qu'on mene sur ces grands transatlantiques. On passe plus de la moitie des mois a terre dans deux villes superbes, New-York et le Havre, et le reste en mer avec des gens charmants. On peut meme faire la des connaissances tres agreables et tres utiles pour plus tard, oui, tres utiles, parmi les passagers. Songe que le capitaine, avec les economies sur le charbon, peut arriver a vingt-cinq mille francs par an, sinon plus ...

Roland fit un “bigre!” suivi d'un sifflement, qui temoignaient d'un profond respect pour la somme et pour le capitaine.

Jean reprit:

Pierre et Jean

—Le commissaire de bord peut atteindre dix mille, et le medecin a cinq mille de traitement fixe, avec logement, nourriture, eclairage, chauffage, service, etc., etc. Ce qui equivaut a dix mille au moins, c'est tres beau.

Pierre, qui avait leve les yeux, rencontra ceux de son frere, et le comprit.

Alors, apres une hesitation, il demanda:

—Est-ce tres difficile a obtenir, les places de medecin sur un transatlantique?

—Oui et non. Tout depend des circonstances et des protections.

Il y eut un long silence, puis le docteur reprit:

—C'est le mois prochain que part la *Lorraine*?

—Oui, le sept. Et ils se turent.

Pierre songeait. Certes ce serait une solution s'il pouvait s'embarquer comme medecin sur ce paquebot. Plus tard on verrait; il le quitterait peut-etre. En attendant il y gagnerait sa vie sans demander rien a sa famille. Il avait du, l'avant-veille, vendre sa montre, car maintenant il ne tendait plus la main devant sa mere! Il n'avait donc aucune ressource, hors celle-la, aucun moyen de manger d'autre pain que le pain de la maison inhabitable, de dormir dans un autre lit, sous un autre toit. Il dit alors, en hesitant un peu:

—Si je pouvais, je partirais volontiers la-dessus, moi.

Jean demanda:

—Pourquoi ne pourrais-tu pas?

—Parce que je ne connais personne a la Compagnie transatlantique.

Roland demeurait stupefait:

—Et tous tes beaux projets de reussite, que deviennent-ils?

Pierre murmura:

—Il y a des jours ou il faut savoir tout sacrifier, et renoncer aux meilleurs espoirs. D'ailleurs, ce n'est qu'un debut, un moyen d'amasser quelques milliers de francs pour m'etablir ensuite.

Son pere, aussitot, fut convaincu:

—Ca, c'est vrai. En deux ans tu peux mettre de cote six ou sept mille francs, qui bien employes te meneront loin. Qu'en penses-tu, Louise?

Elle repondit d'une voix basse, presque inintelligible:

—Je pense que Pierre a raison.

Roland s'ecria:

Pierre et Jean

—Mais je vais en parler a M. Poulin, que je connais beaucoup! Il est juge au tribunal de commerce et il s'occupe des affaires de la Compagnie. J'ai aussi M. Lenient, l'armateur, qui est intime avec un des vice-presidents.

Jean demandait a son frere:

—Veux-tu que je tate aujourd'hui meme M. Marchand?

—Oui, je veux bien.

Pierre reprit, apres avoir songe quelques instants:

—Le meilleur moyen serait peut-etre encore d'ecrire a mes maitres de l'Ecole de medecine qui m'avaient en grande estime. On embarque souvent sur ces bateaux-la des sujets mediocres. Des lettres tres chaudes des professeurs Mas-Roussel, Remusot, Flache et Borriquel enleveraient la chose en une heure mieux que toutes les recommandations douteuses. Il suffirait de faire presenter ces lettres par ton ami M. Marchand au conseil d'administration.

Jean approuvait tout a fait:

—Ton idee est excellente, excellente!

Et il souriait, rassure, presque content, sur du succes, etant incapable de s'affliger longtemps.

—Tu vas leur ecrire aujourd'hui meme, dit-il.

—Tout a l'heure, tout de suite. J'y vais. Je ne prendrai pas de cafe ce matin, je suis trop nerveux.

Il se leva et sortit.

Alors Jean se tourna vers sa mere:

—Toi, maman, qu'est-ce que tu fais?

—Rien ... Je ne sais pas.

—Veux-tu venir avec moi jusque chez Mme Rosemilly?

—Mais ... oui ... oui ...

—Tu sais ... il est indispensable que j'y aille aujourd'hui.

—Oui ... oui ... C'est vrai.

—Pourquoi ca, indispensable?—demanda Roland, habitue d'ailleurs a ne jamais comprendre ce qu'on disait devant lui.

—Parce que je lui ai promis d'y aller.

—Ah! tres bien. C'est different, alors.

Pierre et Jean

Et il se mit a bourrer sa pipe, tandis que la mere et le fils montaient l'escalier pour prendre leurs chapeaux.

Quand ils furent dans la rue, Jean lui demanda:

—Veux-tu mon bras, maman?

Il ne le lui offrait jamais, car ils avaient l'habitude de marcher cote a cote. Elle accepta et s'appuya sur lui.

Ils ne parlerent point pendant quelque temps, puis il lui dit:

—Tu vois que Pierre consent parfaitement a s'en aller.

Elle murmura:

—Le pauvre garçon!

—Pourquoi ca, le pauvre garçon? Il ne sera pas malheureux du tout sur la *Lorraine*.

—Non ... je sais bien, mais je pense a tant de choses.

Longtemps elle songea, la tete baissee, marchant du meme pas que son fils, puis avec cette voix bizarre qu'on prend par moments pour conclure une longue et secrete pensee:

—C'est vilain, la vie! Si on y trouve une fois un peu de douceur, on est coupable de s'y abandonner et on le paye bien cher plus tard.

Il dit, tres bas:

—Ne parle plus de ca, maman.

—Est-ce possible? j'y pense tout le temps.

—Tu oublieras.

Elle se tut encore, puis, avec un regret profond:

—Ah! comme j'aurais pu etre heureuse en epousant un autre homme!

A present, elle s'exasperait contre Roland, rejetant sur sa laideur, sur sa betise, sur sa gaucherie, sur la pesanteur de son esprit et l'aspect commun de sa personne toute la responsabilite de sa faute et de son malheur. C'etait a cela, a la vulgarite de cet homme, qu'elle devait de l'avoir trompe, d'avoir desespere un de ses fils et fait a l'autre la plus douloureuse confession dont put saigner le coeur d'une mere.

Elle murmura: "C'est si affreux pour une jeune fille d'epouser un mari comme le mien." Jean ne repondait pas. Il pensait a celui dont il avait cru jusqu'ici etre le fils, et peut-etre la notion confuse qu'il portait depuis longtemps de la mediocrite paternelle, l'ironie constante de son frere, l'indifference dedaigneuse des autres et jusqu'au mepris de la bonne pour Roland avaient-ils prepare son ame a l'aveu terrible de sa mere. Il lui en coutait moins d'etre le fils d'un autre; et apres la grande secousse d'emotion de la veille, s'il n'avait pas eu le contre-coup de revolte, d'indignation et de colere redoute par Mme Roland, c'est que depuis bien longtemps il souffrait inconsciemment de se sentir l'enfant de ce lourdaud bonasse.

Pierre et Jean

Ils étaient arrivés devant la maison de Mme Rosemilly.

Elle habitait, sur la route de Sainte-Adresse, le deuxième étage d'une grande construction qui lui appartenait. De ses fenêtres on découvrait toute la rade du Havre.

En apercevant Mme Roland qui entraît la première, au lieu de lui tendre les mains comme toujours, elle ouvrit les bras et l'embrassa, car elle devinait l'intention de sa démarche.

Le mobilier du salon, en velours frappe, était toujours recouvert de housses. Les murs, tapissés de papier à fleurs, portaient quatre gravures achetées par le premier mari, le capitaine. Elles représentaient des scènes maritimes et sentimentales. On voyait sur la première la femme d'un pêcheur agitant un mouchoir sur une côte, tandis que disparaît à l'horizon la voile, qui emporte son homme. Sur la seconde, la même femme, à genoux sur la même côte, se tord les bras en regardant au loin, sous un ciel plein d'éclairs, sur une mer de vagues invraisemblables, la barque de l'époux qui va sombrer.

Les deux autres gravures représentaient des scènes analogues dans une classe supérieure de la société.

Une jeune femme blonde rêve, accoudée sur le bordage d'un grand paquebot qui s'en va. Elle regarde la côte déjà lointaine d'un œil mouillé de larmes et de regrets.

Qui a-t-elle laissé derrière elle?

Puis, la même jeune femme assise près d'une fenêtre ouverte sur l'Océan est évanouie dans un fauteuil. Une lettre vient de tomber de ses genoux sur le tapis.

Il est donc mort, quel désespoir!

Les visiteurs, généralement, étaient émus et séduits par la tristesse banale de ces sujets transparents et poétiques. On comprenait tout de suite, sans explication, et sans recherche, et on plaignait les pauvres femmes, bien qu'on ne sut pas au juste la nature du chagrin de la plus distinguée. Mais ce doute même aidait à la rêverie. Elle avait dû perdre son fiancé! L'œil, dès l'entrée, était attiré invinciblement vers ces quatre sujets et retenu comme par une fascination. Il ne s'en écartait que pour y revenir toujours, et toujours contempler les quatre expressions des deux femmes qui se ressemblaient comme deux sœurs. Il se dégageait surtout du dessin net, bien fini, soigné distingué à la façon, d'une gravure de mode, ainsi que du cadre bien luisant, une sensation de propreté et de rectitude qu'accentuait encore le reste de l'ameublement.

Les sièges demeuraient rangés suivant un ordre invariable, les uns contre la muraille, les autres autour du guéridon. Les rideaux blancs, immaculés, avaient des plis si droits et si réguliers qu'on avait envie de les friper un peu; et jamais un grain de poussière ne ternissait le globe ou la pendule dorée, de style Empire, une mappemonde portée par Atlas agenouillé, semblait murir comme un melon d'appartement.

Les deux femmes en s'asseyant modifièrent un peu la place normale de leurs chaises.

—Vous n'êtes pas sortie aujourd'hui? demandait Mme Roland.

—Non. Je vous avoue que je suis un peu fatiguée.

Et elle rappela, comme pour en remercier Jean et sa mère, tout le plaisir qu'elle avait pris à cette excursion et à cette pêche.

Pierre et Jean

—Vous savez, disait-elle, que j'ai mangé ce matin mes salicoques. Elles étaient délicieuses. Si vous voulez, nous recommencerons un jour ou l'autre cette partie-la ...

Le jeune homme l'interrompit:

—Avant d'en commencer une seconde, si nous terminions la première?

—Comment ça? Mais il me semble qu'elle est finie.

—Oh! Madame, j'ai fait, de mon côté, dans ce rocher de Saint-Jouin, une pêche que je veux aussi rapporter chez moi.

Elle prit un air naïf et malin:

—Vous? Quoi donc? Qu'est-ce que vous avez trouvé?

—Une femme! Et nous venons, maman et moi, vous demander si elle n'a pas changé d'avis ce matin.

Elle se mit à sourire:

—Non, Monsieur, je ne change jamais d'avis, moi.

Ce fut lui qui lui tendit alors sa main toute grande, ou elle fit tomber la sienne d'un geste vif et résolu. Et il demanda:

—Le plus tôt possible, n'est-ce pas?

—Quand vous voudrez.

—Six semaines?

—Je n'ai pas d'opinion. Qu'en pense ma future belle-mère?

Mme Roland répondit avec un sourire un peu mélancolique:

—Oh! moi, je ne pense rien. Je vous remercie seulement d'avoir bien voulu Jean, car vous le rendrez très heureux.

—On fera ce qu'on pourra, maman.

Un peu attendrie, pour la première fois, Mme Rosemilly se leva et, prenant à pleins bras Mme Roland, l'embrassa longtemps comme un enfant; et sous cette caresse nouvelle une émotion puissante gonfla le cœur malade de la pauvre femme. Elle n'aurait pu dire ce qu'elle éprouvait. C'était triste et doux en même temps. Elle avait perdu un fils, un grand fils, et on lui rendait à la place une fille, une grande fille.

Quand elles se retrouvèrent face à face, sur leurs sièges, elles se prirent les mains, et restèrent ainsi, se regardant et se souriant, tandis que Jean semblait presque oublié d'elles.

Puis elles parlèrent d'un tas de choses auxquelles il fallait songer pour ce prochain mariage, et quand tout fut décidé, réglé, Mme Rosemilly parut soudain se souvenir d'un détail et demanda:

Pierre et Jean

—Vous avez consulte M. Roland, n'est-ce pas?

La meme rougeur couvrit soudain les joues de la mere et du fils. Ce fut la mere qui repondit:

—Oh! non, c'est inutile!

Puis elle hesita, sentant qu'une explication etait necessaire, et elle reprit:

—Nous faisons tout sans lui rien dire. Il suffit de lui annoncer ce que nous avons decide.

Mme Rosemilly, nullement surprise, souriait, jugeant cela bien naturel, car le bonhomme comptait si peu.

Quand Mme Roland se retrouva dans la rue avec son fils:

—Si nous allions chez toi, dit-elle. Je voudrais bien me reposer.

Elle se sentait sans abri, sans refuge, ayant l'epouvante de sa maison.

Ils entrerent chez Jean.

Des qu'elle sentit la porte fermee derriere elle, elle poussa un gros soupir comme si cette serrure l'avait mise en surete; puis, au lieu de se reposer, comme elle l'avait dit, elle commença a ouvrir les armoires, a verifier les piles de linge, le nombre des mouchoirs et des chaussettes. Elle changeait l'ordre etabli pour chercher des arrangements plus harmonieux, qui plaisaient davantage a son oeil de menagere; et quand elle eut dispose les choses a son gre, aligne les serviettes, les calecons et les chemises sur leurs tablettes speciales, divise tout le linge en trois classes principales, linge de corps, linge de maison et linge de table, elle se recula pour contempler son oeuvre, et elle dit:

—Jean, viens donc voir comme c'est joli.

Il se leva et admira pour lui faire plaisir.

Soudain, comme il s'etait rassis, elle s'approcha de son fauteuil a pas legers, par derriere, et, lui enlacant le cou de son bras droit, elle l'embrassa en posant sur la cheminee un petit objet enveloppe dans un papier blanc, qu'elle tenait de l'autre main.

Il demanda:

—Qu'est-ce que c'est?

Comme elle ne repondait pas, il comprit, en reconnaissant la forme du cadre:

—Donne! dit-il.

Mais elle feignit de ne pas entendre, et retourna vers ses armoires. Il se leva, prit vivement cette relique douloureuse et, traversant l'appartement, alla l'enfermer a double tour, dans le tiroir de son bureau. Alors elle essaya du bout de ses doigts une larme au bord de ses yeux, puis elle dit, d'une voix un peu chevrotante:

—Maintenant, je vais voir si ta nouvelle bonne tient bien ta cuisine. Comme elle est sortie en ce moment, je pourrai tout inspecter pour me rendre compte.

IX

Les lettres de recommandation des professeurs Mas-Roussel, Remusot, Flache et Borriquel, écrites dans les termes les plus flatteurs pour le Mme Pierre Roland, leur élève, avaient été soumises par M. Marchand au conseil de la Compagnie transatlantique, appuyées par MM. Poulin, juge au tribunal de commerce, Lenient, gros armateur, et Marival, adjoint au maire du Havre, ami particulier du capitaine Beausire.

Il se trouvait que le médecin de la *Lorraine* n'était pas encore désigné, et Pierre eut la chance d'être nommé en quelques jours.

Le pli qui l'en prévenait lui fut remis par la bonne Josephine, un matin, comme il finissait sa toilette.

Sa première émotion fut celle du condamné à mort à qui on annonce sa peine commuée; et il sentit immédiatement sa souffrance adoucie un peu par la pensée de ce départ et de cette vie calme, toujours bercée par l'eau qui roule, toujours errante, toujours fuyante.

Il vivait maintenant dans la maison paternelle en étranger muet et réservé. Depuis le soir où il avait laissé s'échapper devant son frère l'infâme secret découvert par lui, il sentait qu'il avait brisé les dernières attaches avec les siens. Un remords le harcelait d'avoir dit cette chose à Jean. Il se jugeait odieux, malpropre, méchant, et cependant il était soulagé d'avoir parlé.

Jamais il ne rencontrait plus le regard de sa mère ou le regard de son frère. Leurs yeux pour s'éviter avaient pris une mobilité surprenante et des ruses d'ennemis qui redoutent de se croiser. Toujours il se demandait: "Qu'a-t-elle pu dire à Jean? A-t-elle avoué ou a-t-elle nié? Que croit mon frère? Que pense-t-il d'elle, que pense-t-il de moi?" Il ne devinait pas et s'en exasperait. Il ne leur parlait presque plus d'ailleurs, sauf devant Roland, afin d'éviter ses questions.

Quand il eut reçu la lettre lui annonçant sa nomination, il la présenta, le jour même, à sa famille. Son père, qui avait une grande tendance à se réjouir de tout, battit des mains. Jean répondit d'un ton sérieux, mais l'âme pleine de joie:

—Je te félicite de tout mon cœur, car je sais qu'il y avait beaucoup de concurrents. Tu dois cela certainement aux lettres de tes professeurs.

Et sa mère baissa la tête en murmurant:

—Je suis bien heureuse que tu aies réussi.

Il alla, après le déjeuner, aux bureaux de la Compagnie, afin de se renseigner sur mille choses; et il demanda le nom du médecin de la *Picardie* qui devait partir le lendemain, pour s'informer près de lui de tous les détails de sa vie nouvelle et des particularités qu'il y devait rencontrer.

Le Mme Pirette étant à bord, il s'y rendit, et il fut reçu dans une petite chambre de paquebot par un jeune homme à barbe blonde qui ressemblait à son frère. Ils causèrent longtemps.

On entendait dans les profondeurs sonores de l'immense bâtiment une grande agitation confuse et continue, où la chute des marchandises entassées dans les cales se mêlait aux pas, aux voix, au mouvement des machines chargeant les caisses, aux sifflets des contremaitres et à la rumeur des chaînes traînées ou enroulées sur les treuils par l'haleine rauque de la vapeur qui faisait vibrer un peu le corps entier du gros navire.

Pierre et Jean

Mais lorsque Pierre eut quitte son collegue et se retrouva dans la rue, une tristesse nouvelle s'abattit sur lui, et l'enveloppa comme ces brumes qui courent sur la mer, venues du bout du monde et qui portent dans leur epaisseur insaisissable quelque chose de mysterieux et d'impur comme le souffle pestilentiel de terres malfaisantes et lointaines.

En ses heures de plus grande souffrance il ne s'etait jamais senti plonge ainsi dans un cloaque de misere. C'est que la derniere dechirure etait faite; il ne tenait plus a rien. En arrachant de son coeur les racines de toutes ses tendresses, il n'avait pas eprouve encore cette detresse de chien perdu qui venait soudain de le saisir.

Ce n'etait plus une douleur morale et torturante, mais l'affolement d'une bete sans abri, une angoisse materielle d'etre errant qui n'a plus de toit et que la pluie, le vent, l'orage, toutes les forces brutales du monde vont assaillir. En mettant le pied sur ce paquebot, en entrant dans cette chambrette balancee sur les vagues, la chair de l'homme qui a toujours dormi dans un lit immobile et tranquille s'etait revoltee contre l'insecurite de tous les lendemains futurs. Jusqu'alors elle s'etait sentie protegee, cette chair, par le mur solide enfonce dans la terre qui le tient, et par la certitude du repos a la meme place, sous le toit qui resiste au vent. Maintenant, tout ce qu'on aime braver dans la chaleur du logis ferme deviendrait un danger et une constante souffrance.

Plus de sol sous les pas, mais la mer qui roule, qui gronde et engloutit. Plus d'espace autour de soi, pour se promener, courir, se perdre par les chemins, mais quelques metres de planches pour marcher comme un condamne au milieu d'autres prisonniers. Plus d'arbres, de jardins, de rues, de maisons, rien que de l'eau et des nuages. Et sans cesse il sentirait remuer ce navire sous ses pieds. Les jours d'orage il faudrait s'appuyer aux cloisons, s'accrocher aux portes, se cramponner aux bords de la couchette etroite pour ne point rouler par terre. Les jours de calme il entendrait la trepidation ronflante de l'helice et sentirait fuir ce bateau qui le porte, d'une fuite continue, reguliere, exasperante.

Et il se trouvait condamne a cette vie de forcat vagabond, uniquement parce que sa mere s'etait livree aux caresses d'un homme.

Il allait devant lui, defaillant a present sous la melancolie desolee des gens qui vont s'expatrier.

Il ne se sentait plus au coeur ce mepris hautain, cette haine dedaigneuse pour les inconnus qui passent, mais une triste envie de leur parler, de leur dire qu'il allait quitter la France, d'etre ecoute et console. C'etait, au fond de lui, un besoin honteux de pauvre qui va tendre la main, un besoin timide et fort de sentir quelqu'un souffrir de son depart.

Il songea a Marowsko. Seul le vieux Polonais l'aimait assez pour ressentir une vraie et poignante emotion; et le docteur se decida tout de suite a l'aller voir.

Quand il entra dans la boutique, le pharmacien, qui pilait des poudres au fond d'un mortier de marbre, eut un petit tressaillement et quitta sa besogne:

—On ne vous apercoit plus jamais? dit-il.

Le jeune homme expliqua qu'il avait eu a entreprendre des demarches nombreuses, sans en devoiler le motif, et il s'assit en demandant:

—Eh bien! les affaires vont-elles?

Elles n'allaient pas, les affaires. La concurrence etait terrible, le malade rare et pauvre dans ce quartier travailleur. On n'y pouvait vendre que des medicaments a bon marche; et les medecins n'y ordonnaient point ces remedes rares et compliques sur lesquels on gagne cinq cents pour cent. Le bonhomme conclut:

Pierre et Jean

—Si ça dure encore trois mois comme ça, il faudra fermer boutique. Si je ne comptais pas sur vous, mon bon docteur, je me serais déjà mis à cirer des bottes.

Pierre sentit son cœur se serrer, et il se décida brusquement à porter le coup, puisqu'il le fallait:

—Oh! moi... moi... je ne pourrai plus vous être d'aucun secours. Je quitte le Havre au commencement du mois prochain.

Marowsko ôta ses lunettes, tant son émotion fut vive:

—Vous... vous... qu'est-ce que vous dites là?

—Je dis que je m'en vais, mon pauvre ami.

Le vieux demeurait atterré, sentant crouler son dernier espoir, et il se revolta soudain contre cet homme qu'il avait suivi, qu'il aimait, en qui il avait eu tant de confiance, et qui l'abandonnait ainsi.

Il bredouilla:

—Mais vous n'allez pas me trahir à votre tour, vous?

Pierre se sentait tellement attendri qu'il avait envie de l'embrasser:

—Mais je ne vous trahis pas. Je n'ai point trouvé à me caser ici et je pars comme médecin sur un paquebot transatlantique.

—Oh! monsieur Pierre! Vous m'aviez si bien promis de m'aider à vivre!

—Que voulez-vous! Il faut que je vive moi-même. Je n'ai pas un sou de fortune.

Marowsko répétait:

—C'est mal, c'est mal, ce que vous faites. Je n'ai plus qu'à mourir de faim, moi. À mon âge, c'est fini. C'est mal. Vous abandonnez un pauvre vieux qui est venu pour vous suivre. C'est mal.

Pierre voulait s'expliquer, protester, donner ses raisons, prouver qu'il n'avait pu faire autrement; le Polonais n'écoutait point, revolta de cette desertion, et il finit par dire, faisant allusion sans doute à des événements politiques:

—Vous autres Français, vous ne tenez pas vos promesses.

Alors Pierre se leva, froissa à son tour, et le prenant d'un peu haut:

—Vous êtes injuste, père Marowsko. Pour se décider à ce que j'ai fait, il faut de puissants motifs; et vous devriez le comprendre. Au revoir. J'espère que je vous retrouverai plus raisonnable.

Et il sortit.

—Allons, pensait-il, personne n'aura pour moi un regret sincère.

Pierre et Jean

Sa pensee cherchait, allant a tous ceux qu'il connaissait, ou qu'il avait connus, et elle retrouva, au milieu de tous les visages defilant dans son souvenir, celui de la fille de brasserie qui lui avait fait soupconner sa mere.

Il hesita, gardant contre elle une rancune instinctive, puis soudain, se decidant, il pensa: "Elle avait raison, apres tout." Et il s'orienta pour retrouver sa rue.

La brasserie etait, par hasard, remplie de monde et remplie aussi de fume. Les consommateurs, bourgeois et ouvriers, car c'etait un jour de fete, appelaient, riaient, criaient, et le patron lui-meme servait, courant de table en table, emportant des bocks vides et les rapportant pleins de mousse.

Quand Pierre eut trouve une place, non loin du comptoir, il attendit, esperant que la bonne le verrait et le reconnaitrait.

Mais elle passait et repassait devant lui, sans un coup d'oeil, trottant menu sous ses jupes avec un petit dandinement gentil.

Il finit par frapper la table d'une piece d'argent. Elle accourut:

—Que desirez-vous, Monsieur?

Elle ne le regardait pas, l'esprit perdu dans le calcul des consommations servies.

—Eh bien! fit-il, c'est comme ca qu'on dit bonjour a ses amis?

Elle fixa ses yeux sur lui, et d'une voix pressee:

—Ah! c'est vous. Vous allez bien. Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui. C'est un bock que vous voulez?

—Oui, un bock.

Quand elle l'apporta, il reprit:

—Je viens te faire mes adieux. Je pars.

Elle repondit avec indifferance:

—Ah bah! Ou allez-vous?

—En Amerique.

—On dit que c'est un beau pays.

Et rien de plus. Vraiment il fallait etre bien malavise pour lui parler ce jour-la. Il y avait trop de monde au cafe!

Et Pierre s'en alla vers la mer. En arrivant sur la jetee il vit la *Perle* qui rentrait portant son pere et le capitaine Beausire. Le matelot Papagris ramait; et les deux hommes, assis a l'arriere, fumaient leur pipe avec un air de parfait bonheur. Le docteur songea en les voyant passer: "Bienheureux les simples d'esprit."

Et il s'assit sur un des bancs du brise-lames pour tacher de s'engourdir dans une somnolence de brute.

Pierre et Jean

Quand il rentra, le soir, a la maison, sa mere lui dit, sans oser lever les yeux sur lui:

—Il va te falloir un tas d'affaires pour partir, et je suis un peu embarrassee. Je t'ai commande tantot ton linge de corps et j'ai passe chez le tailleur pour les habits; mais n'as-tu besoin de rien autre, de choses que je ne connais pas, peut-etre?

Il ouvrit la bouche pour dire: "Non, de rien." Mais il songea qu'il lui fallait au moins accepter de quoi se vetir decemment, et ce fut d'un ton tres calme qu'il repondit:

—Je ne sais pas encore, moi; je m'informerai a la Compagnie.

Il s'informa, et on lui remit la liste des objets indispensables. Sa mere, en la recevant de ses mains, le regarda pour la premiere fois depuis bien longtemps, et elle avait au fond des yeux l'expression si humble, si douce, si triste, si suppliante des pauvres chiens battus qui demandent grace.

Le 1er octobre, la *Lorraine*, venant de Saint-Nazaire, entra au port du Havre, pour en repartir le 7 du meme mois a destination de New-York; et Pierre Roland dut prendre possession de la petite cabine flottante ou serait desormais emprisonnee sa vie.

Le lendemain, comme il sortait, il rencontra dans l'escalier sa mere qui l'attendait et qui murmura d'une voix a peine intelligible.

—Tu ne veux pas que je t'aide a t'installer sur ce bateau?

—Non, merci, tout est fini.

Elle murmura:

—Je desire tant voir ta chambrette.

—Ce n'est pas la peine. C'est tres laid et tres petit.

Il passa, la laissant atterree, appuyee au mur, et la face bleme.

Or Roland, qui visita la *Lorraine* ce jour-la meme, ne parla pendant le diner que de ce magnifique navire et s'etonna beaucoup que sa femme n'eut aucune envie de le connaitre puisque leur fils allait s'embarquer dessus.

Pierre ne vecut guere dans sa famille pendant les jours qui suivirent. Il etait nerveux, irritable, dur, et sa parole brutale semblait fouetter tout le monde. Mais la veille de son depart il parut soudain tres change, tres adouci. Il demanda, au moment d'embrasser ses parents avant d'aller coucher a bord pour la premiere fois:

—Vous viendrez me dire adieu, demain sur le bateau?

Roland s'ecria:

—Mais oui, mais oui, parbleu. N'est-ce pas, Louise?

—Mais certainement, dit-elle tout bas.

Pierre reprit:

Pierre et Jean

—Nous partons a onze heures juste. Il faut etre la—bas a neuf heures et demie au plus tard.

—Tiens! s'ecria son pere, une idee. En te quittant nous courrons bien vite nous embarquer sur la *Perle* afin de t'attendre hors des jetees et de te voir encore une fois. N'est—ce pas, Louise?

—Oui, certainement.

Roland reprit:

—De cette facon, tu ne nous confondras pas avec la foule qui encombre le mole quand partent les transatlantiques. On ne peut jamais reconnaître les siens dans le tas. Ca te va?

—Mais oui, ca me va. C'est entendu.

Une heure plus tard il etait etendu dans son petit lit marin, etroit et long comme un cercueil. Il y resta longtemps, les yeux ouverts, songeant a tout ce qui s'etait passe depuis deux mois dans sa vie, et surtout dans son ame. A force d'avoir souffert et fait souffrir les autres, sa douleur agressive et vengeresse s'etait fatigee, comme une lame emousee. Il n'avait presque plus le courage d'en vouloir a quelqu'un et de quoi que ce fut, et il laissait aller sa revolte a vau—l'eau a la facon de son existence. Il se sentait tellement las de lutter, las de frapper, las de detester, las de tout, qu'il n'en pouvait plus et tachait d'engourdir son coeur dans l'oubli, comme on tombe dans le sommeil. Il entendait vaguement autour de lui les bruits nouveaux du navire, bruits legers, a peine perceptibles en cette nuit calme du port; et de sa blessure jusque—la si cruelle il ne sentait plus aussi que les tiraillements douloureux des plaies qui se cicatrisent.

Il avait dormi profondement quand le mouvement des matelots le tira de son repos. Il faisait jour, le train de maree arrivait au quai amenant les voyageurs de Paris.

Alors il erra sur le navire au milieu de ces gens affaires, inquiet, cherchant leurs cabines, s'appelant, se questionnant et se repondant au hasard, dans l'effarement du voyage commence. Apres qu'il eut salue le capitaine et serre la main de son compagnon le commissaire du bord, il entra dans le salon ou quelques Anglais sommeillaient deja dans les coins. La grande piece aux murs de marbre blanc encadres de filets d'or prolongeait indefiniment dans les glaces la perspective de ses longues tables flanquees de deux lignes illimitees de sieges tournants, en velours grenat. C'etait bien la le vaste hall flottant et cosmopolite ou devaient manger en commun les gens riches de tous les continents. Son luxe opulent etait celui des grands hotels, des theatres, des lieux publics, le luxe imposant et banal qui satisfait l'oeil des millionnaires. Le docteur allait passer dans la partie du navire reservee a la seconde classe, quand il se souvint qu'on avait embarque la veille au soir un grand troupeau d'emigrants, et il descendit dans l'entrepont. En y penetrant, il fut saisi par une odeur nauseabonde d'humanite pauvre et malpropre, puanteur de chair nue plus ecoeurante que celle du poil ou de la laine des betes. Alors, dans une sorte de souterrain obscur et bas, pareil aux galeries des mines, Pierre apercut des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants etendus sur des planches superposees ou grouillant par tas sur le sol. Il ne distinguait point les visages mais voyait vaguement cette foule sordide en haillons, cette foule de miserables vaincus par la vie, epuises, ecrases, partant avec une femme maigre et des enfants extenués pour une terre inconnue, ou ils esperaient ne point mourir de faim, peut—etre.

Et songeant au travail passe, au travail perdu, aux efforts steriles, a la lutte acharnee, reprise chaque jour en vain, a l'energie depensee par ces gueux, qui allaient recommencer encore, sans savoir ou, cette existence d'abominable misere, le docteur eut envie de leur crier: “Mais foutez—vous donc a l'eau avec vos femelles et vos petits!” Et son coeur fut tellement etreint par la pitie qu'il s'en alla, ne pouvant supporter leur vue.

Son pere, sa mere, son frere et Mme Rosemilly l'attendaient deja dans sa cabine.

Pierre et Jean

—Si tot, dit-il.

—Oui, repondit Mme Roland d'une voix tremblante, nous voulions avoir le temps de te voir un peu.

Il la regarda. Elle etait en noir, comme si elle eut porte un deuil, et il s'apercut brusquement que ses cheveux, encore gris le mois dernier, devenaient tout blancs a present.

Il eut grand'peine a faire asseoir les quatre personnes dans sa petite demeure, et il sauta sur son lit. Par la porte restee ouverte on voyait passer une foule nombreuse comme celle d'une rue un jour de fete, car tous les amis des embarques et une armee de simples curieux avaient envahi l'immense paquebot. On se promenait dans les couloirs, dans les salons, partout, et des tetes s'avancaient jusque dans la chambre tandis que des voix murmuraient au dehors: "C'est l'appartement du docteur."

Alors Pierre poussa la porte; mais des qu'il se sentit enferme avec les siens, il eut envie de la rouvrir, car l'agitation du navire trompait leur gene et leur silence.

Mme Rosemilly voulut enfin parler:

—Il vient bien peu d'air par ces petites fenetres, dit-elle.

—C'est un hublot, repondit Pierre.

Il en montra l'epaisseur qui rendait le verre capable de resister aux chocs les plus violents, puis il expliqua longuement le systeme de fermeture. Roland a son tour demanda:

—Tu as ici meme la pharmacie?

Le docteur ouvrit une armoire et fit voir une bibliotheque de fioles qui portaient des noms latins sur des carres de papier blanc.

Il en prit une pour enumerer les proprietes de la matiere qu'elle contenait, puis une seconde, puis une troisieme, et il fit un vrai cours de therapeutique qu'on semblait ecouter avec grande attention.

Roland repetait en remuant la tete:

—Est-ce interessant cela!

On frappa doucement contre la porte.

—Entrez! cria Pierre.

Et le capitaine Beausire parut.

Il dit, en tendant la main:

—Je viens tard parce que je n'ai pas voulu gener vos epanchements.

Il dut aussi s'asseoir sur le lit. Et le silence recommenca.

Mais, tout a coup, le capitaine preta l'oreille. Des commandements lui parvenaient a travers la cloison, et il annonca:

Pierre et Jean

—Il est temps de nous en aller si nous voulons embarquer dans la *Perle* pour vous voir encore a la sortie, et vous dire adieu en pleine mer.

Roland pere y tenait beaucoup, afin d'impressionner les voyageurs de la *Lorraine* sans doute, et il se leva avec empressement:

—Allons, adieu, mon garçon.

Il embrassa Pierre sur ses favoris, puis rouvrit la porte.

Mme Roland ne bougeait point et demeurait les yeux baisses, tres pale.

Son mari lui toucha le bras:

—Allons, depechons-nous, nous n'avons pas une minute a perdre.

Elle se dressa, fit un pas vers son fils et lui tendit, l'une apres l'autre, deux joues de cire blanche, qu'il baisa sans dire un mot. Puis il serra la main de Mme Rosemilly, et celle de son frere en lui demandant:

—A quand ton mariage?

—Je ne sais pas encore au juste. Nous le ferons coincider avec un de tes voyages.

Tout le monde enfin sortit de la chambre et remonta sur le pont encombre de public, de porteurs de paquets et de marins.

La vapeur ronflait dans le ventre enorme du navire qui semblait fremir d'impatience.

—Adieu, dit Roland toujours presse.

—Adieu, repondit Pierre debout au bord d'un des petits ponts de bois qui faisaient communiquer la *Lorraine* avec le quai.

Il serra de nouveau toutes les mains et sa famille s'eloigna.

—Vite, vite, en voiture! criait le pere.

Un fiacre les attendait qui les conduisit a l'avant-port ou Papagris tenait la *Perle* toute prete a prendre le large.

Il n'y avait aucun souffle d'air; c'etait un de ces jours secs et calmes d'automne, ou la mer polie semble froide et dure comme de l'acier.

Jean saisit un aviron, le matelot borda l'autre et ils se mirent a ramer. Sur le brise-lames, sur les jetees, jusque sur les parapets de granit, une foule innombrable, remuante et bruyante, attendait la *Lorraine*.

La *Perle* passa entre ces deux vagues humaines et fut bientôt hors du mole.

Le capitaine Beausire, assis entre les deux femmes, tenait la barre et il disait:

—Vous allez voir que nous nous trouverons juste sur sa route, mais la, juste.

Pierre et Jean

Et les deux rameurs tiraient de toute leur force pour aller le plus loin possible. Tout a coup Roland s'ecria:

—La voila. J'apercois sa mature et ses deux cheminees. Elle sort du bassin.

—Hardi! les enfants, repetait Beausire.

Mme Roland prit son mouchoir dans sa poche et le posa sur ses yeux.

Roland etait debout, cramponne au mat; il annoncait:

—En ce moment elle evolue dans l'avant—port... Elle ne bouge plus... Elle se remet en mouvement... Elle a du prendre son remorqueur... Elle marche... bravo!... Elle s'engage dans les jetees!... Entendez—vous la foule qui crie... bravo!... c'est le *Neptune* qui la tire... je vois son avant maintenant... la voila, la voila... Nom de Dieu, quel bateau! Nom de Dieu! regardez donc!...

Mme Rosemilly et Beausire se retournerent; les deux hommes cesserent de ramer; seule Mme Roland ne remua point.

L'immense paquebot, traîne par un puissant remorqueur qui avait l'air, devant lui, d'une chenille, sortait lentement et royalement du port. Et le peuple havrais masse sur les moles, sur la plage, aux fenetres, emporte soudain par un elan patriotique se mit a crier: “Vive la *Lorraine!*” acclamant et applaudissant ce depart magnifique, cet enfantement d'une grande ville maritime qui donnait a la mer sa plus belle fille.

Mais Elle, des qu'elle eut franchi l'etroit passage enferme entre deux murs de granit, se sentant libre enfin, abandonna son remorqueur, et elle partit toute seule comme un enorme monstre courant sur l'eau.

—La voila... la voila!... criait toujours Roland. Elle vient droit, sur nous.

Et Beausire, radieux, repetait:

—Qu'est—ce que je vous avais promis, hein? Est—ce que je connais leur route?

Jean, tout bas, dit a sa mere:

—Regarde, maman, elle approche.

Et Mme Roland decouvrit ses yeux aveugles par les larmes.

La *Lorraine* arrivait, lancee a toute vitesse des sa sortie du port, par ce beau temps clair, calme. Beausire, la lunette braquee, annonca:

—Attention! M. Pierre est a l'arriere, tout seul, bien en vue. Attention!

Haut comme une montagne et rapide comme un train, le navire, maintenant, passait presque a toucher la *Perle*.

Et Mme Roland, eperdue, affolee, tendit les bras vers lui, et elle vit son fils, son fils Pierre, coiffe de sa casquette galonnee, qui lui jetait a deux mains des baisers d'adieu.

Mais il s'en allait, il fuyait, disparaissait, devenu deja tout petit, efface comme une tache imperceptible sur le gigantesque batiment. Elle s'efforcait de le reconnaitre encore et ne le distinguait plus.

Pierre et Jean

Jean lui avait pris la main:

—Tu as vu? dit-il.

—Oui, j'ai vu. Comme il est bon!

Et on retourna vers la ville.

—Cristi! ca va vite, declarait Roland avec une conviction enthousiaste.

Le paquebot, en effet, diminuait de seconde en seconde comme s'il eut fondu dans l'Océan. Mme Roland tournée vers lui le regardait s'enfoncer à l'horizon vers une terre inconnue, à l'autre bout du monde. Sur ce bateau que rien ne pouvait arrêter, sur ce bateau qu'elle n'apercevrait plus tout à l'heure, était son fils, son pauvre fils. Et il lui semblait que la moitié de son cœur s'en allait avec lui, il lui semblait aussi que sa vie était finie, il lui semblait encore qu'elle ne reverrait jamais plus son enfant.

—Pourquoi pleures-tu, demanda son mari, puisqu'il sera de retour avant un mois?

Elle balbutia:

—Je ne sais pas. Je pleure parce que j'ai mal.

Lorsqu'ils furent revenus à terre, Beausire les quitta tout de suite pour aller déjeuner chez un ami. Alors Jean partit en avant avec Mme Rosemilly, et Roland dit à sa femme:

—Il a une belle tournure, tout de même, notre Jean.

—Oui, répondit la mère.

Et comme elle avait l'âme trop troublée pour songer à ce qu'elle disait, elle ajouta:

—Je suis bien heureuse qu'il épouse Mme Rosemilly.

Le bonhomme fut stupéfait:

—Ah bah! Comment? Il va épouser Mme Rosemilly?

—Mais oui. Nous comptons te demander ton avis aujourd'hui même.

—Tiens! tiens! Y a-t-il longtemps qu'il est question de cette affaire-la?

—Oh! non. Depuis quelques jours seulement. Jean voulait être sûr d'être agréé par elle avant de te consulter.

Roland se frottait les mains:

—Très bien, très bien. C'est parfait. Moi je l'approuve absolument.

Comme ils allaient quitter le quai et prendre le boulevard François Ier, sa femme se retourna encore une fois pour jeter un dernier regard sur la haute mer; mais elle ne vit plus rien qu'une petite fumée grise, si lointaine, si légère qu'elle avait l'air d'un peu de brume.

FIN